

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

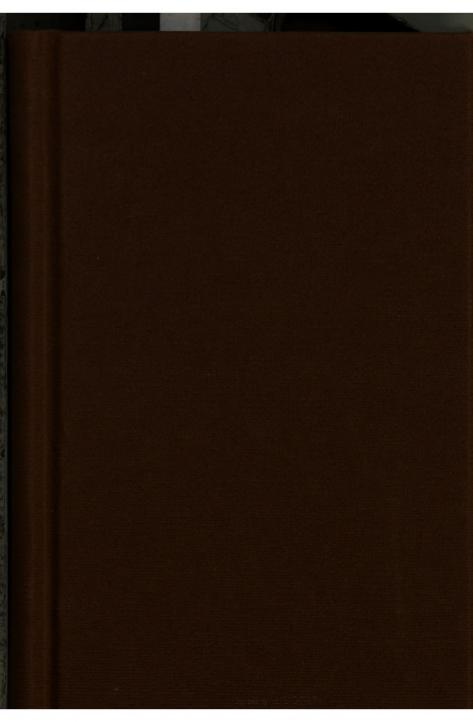
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

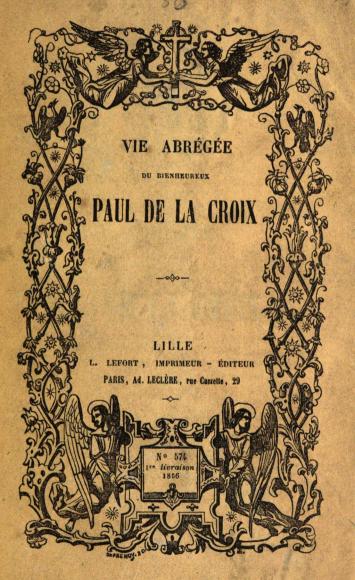
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com







Digitized by Google

48656644

VIE ABREGÉE

PAUL DE LA CROIX

ANTONIUS A SANCTO JACOBO,

PRÆPOSITUS GENERALIS

CONGREGATIONIS SANCTISSIMÆ CRUCIS ET PASSIONIS D. N. J. C.

Cum hibrum cui titulus Vie abrégée du B. Paul de la Croix, fondateur de la congrégation des Passionistes, par le R. P. Turrenius, prêtre de la même congrégation, duo theologi quibus id mandavimus, recognoverint, et in lucem edi posse probaverint, potestatem concedimus, ut typis mandetur, et iis, ad quos pertinet, ita videbitur.

Ex recessu SS. Joannis et Pauli de Urbe, die 10 maii 1855.

LOCO + BIGILLI

ANTONIUS A SANCTO JACOBO,

PAR LA MISERICORDE DE DECELLA GRACE DU

ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE

APOSTOLIQUE, ÉVÊQUE D'AMBAS, DE BOULOGNE ET DE S.-OMER.

Nous avons fait examiner l'ouvrage intitulé Vie abrégée du B. Paul de la Croix, fondateur de l'ordre des Passionistes, par le R. P. Turrenius, prêtre passioniste, et, sur le compte qui nous en a été rendu, nous l'avons jugé édifiant et propre à intéresser la piété des fidèles. En conséquence, Nous l'approuvons et le recommandons par les présentes.

Donné à Arras, le 28 juillet 1855.

P.-L. ÉV. D'ABRAS, DE BOULOGRE ET DE S.-OMER.





LE BYPAUL DE LA CROIX

VIE ABRÉGÉE

1856

TEBYPAUL DE LATROIX

VIE ABRÉGÉE

DU BIRNHEUREUX

PAUL DE LA CROIX

FONDATEUR DE L'ORDRE DES PASSIONISTES

Par le R. P. TURRENIUS, prêtre passioniste.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

propriety

Le dépôt de cet ouvrage a été fait conformément à la loi.

Le droit de traduction est réservé.



PRÉFACE

Nous aurions désiré présenter au public la traductio complète d'une des Vies du bienheureux Paul de la Croix, écrites en italien; mais, vu le peu de loisir que nous avions d'entreprendre un tel travail, vu surtout la difficulté que nous aurions assurément rencontrée de rendre populaire un ouvrage plus volumineux (car c'est à cela, selon nous, que doit viser l'historien de la vie d'un saint); nous nous sommes décidé à ne faire paraître qu'une Vie abrégée de cet illustre serviteur de Dieu. Nous avons eu soin de relater les principaux faits qui se rattachent à son histoire, et de mettre en relief les sublimes vertus qui ont fait l'admiration de tous ceux qui l'ont connu.

Nous possédons trois Vies du serviteur de Dieu. La première, qui est la plus volumineuse et la plus estimée par l'onction qui y règne, a pour auteur le vénérable Mgr Vincent-Marie Strambi, ancien religieux passioniste, évêque de Macérata et Tolentino dans la Marche d'Ancône. Elle parut à Rome neuf ans après la mort du Bienheureux ¹.

1 Qu'il nous soit permis de dire ici quelques mots sur ce saint prélat. Dans sa vie privée de religieux on le vit toujours pratiquer toutes les vertus de son état. Il fut présent à la mort de son vénérable fondateur, et fut élevé à plusieurs charges de sa congrégation. Devenu évêque en 1801 pour obéir aux ordres de Pie VII, il honora sa nouvelle dignité par l'exercice de toutes les vertus que l'apôtre saint Paul exige des premiers pasteurs de l'Eglise. On admira surtout son zèle pour le salut des âmes, sa fermeté à défendre les droits de l'Eglise contre une puissance usurpatrice, et son courage qui ne se démentit jamais et qui l'accompagna dans le lieu de son exil. Toujours on le vit calme et résigné au milieu des plus grands orages. Ces vertus et beaucoup d'autres provenaient de l'union de son âme avec Dieu. Au milieu de ses occupations pastorales, il donnait cinq heures par jour à la méditation, et malgré cela il se reprochait mème quelquefois de s'être refroidi dans ce saint exercice. Il fut appelé plusieurs fois à Rome pour prêcher au sacré collège. Lors de l'avenement

La seconde a été faite par le P. Philippe de l'Immaculée Conception, vice-prévôt général de notre congrégation. Elle fut imprimée à Rome en 1821. Elle est remarquable surtout par la simplicité du style et la précision. La troisième parut à l'occasion de la béatification solennelle du serviteur de Dieu, et fut dédiée à Pie IX. Elle a pour auteur le R. P. Pie, premier consulteur-général de notre congrégation. Voila les sources auxquelles nous avons puisé nos documents: voilà les modèles que nous avons tâché de retracer. Mais c'est surtout du R. P. Philippe que nous avons extrait l'ordre chronologique et tous les faits miraculeux, à l'exception de deux qui ont été approuvés dans la béatification de notre saint fondateur. Tout ce qui se trouve dans cet abrégé n'est aussi qu'un extrait fidèle des procès-verbaux ordinaires et apostoliques qui ont servi à cette béatification.

Fasse le Ciel que tous ceux qui liront cet ouvrage soient portés à imiter les vertus de celui dont nous esquissons l'histoire! C'est le principal but que nous nous

sommes proposé.

de Léon XII au souverain pontificat, il pria Sa Sainteté de permettre qu'il se démit de son évêché. dans l'intention de passer les derniers jours de sa vie parmi les religieux ses confrères. Le saintpère accepta sa démission, mais il lui enjoignit en même temps de prendre son quartier dans le palais pontifical. Il fallut obéir. Mgr Strambi y résidait depuis un mois, lorsque, assistant le souverain pontife dans une maladie mortelle, il botint par le sacrifice de sa propre vie la guérison de son souverain. Il mourut à Rome dans le palais pontifical en odeur de sainteté le 1" janvier 1824, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, appartenant aux Pères passionistes.

Le 17 juin de l'an 1843, le souverain pontife Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, signa le décret de l'introduction de la cause de la béatification de Mgr Stramhi. Le 20 décembre de l'an 1844, le même pontife approuva par un décret le procès compilé à Rome d'autorité apostolique, sur la renommée de la sainteté de la vie, des vertus, des miracles du serviteur de Dicu, en général.

La sacrée congrégation des rites s'occupe, me dit-on, de l'examen des vertus. Tout nous fait espérer une heureuse issue.

4 00 62



VIE ABRÉGÉE

DU BIRNHKUREUX

PAUL DE LA CROIX

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Patrie, naissance et premières années du serviteur de Dieu.

Le bienheureux Paul de la Croix naquit à Ovada, bourg situé sur le territoire de l'ancienne république de Gènes, le 3 janvier 1694, et il fut baptisé le 6 du même mois. Son père, natif de Castellazzo, diocèse d'Aléxandrie, descendait de la famille des Danei, l'une des plus considérables du Montferrat. Sa mère se nommait Anne-Marie Massari, et appartenait à une famille honorable de Roveriolo.

A cette époque, les Danei étaient déchus de leur ancienne splendeur; et pour soutenir leur nombreuse famille, les parents de notre bienheureux avaient été obligés de se livrer au commerce; mais ce qu'ils eurent le plus à cœur, ce fut d'acquérir les richesses spirituelles et les vertus chrétiennes. Son père, homme d'une probité peu commune, s'adonnait à la lecture

..... Digitized by Google

des bons livres, surtout des vies des saints, et à l'exercice de l'oraison mentale. Il y puisa une grande résignation et une patience inaltérable dans les adversités et les contrariétés qu'il eut à supporter pendant sa vie. Quant à ses enfants, au nombre de seize, dont Paul était l'ainé, il voulut qu'ils reçussent une éducation chrétienne, persuadé que leur bonheur ou leur malheur en dépendait.

Anne-Marie était un véritable modèle de toutes les vertus. Humble, pieuse, amie de la solitude, elle était si attentive à l'éducation de ses enfants, qu'elle les tenait autant que possible sous ses veux, de peur qu'ils n'entendissent quelque chose qui eût pu les scandaliser. Elle leur répétait souvent les vérités de la foi, et leur citait quelques traits édifiants de la vie des saints solitaires. Paul, plus que tous les autres, écoutait ces récits avec attention. Ils firent sur son jeune cœur une impression ineffaçable, et lui inspirèrent cet amour de la solitude et de la retraite qui caractérise sa vie tout entière. Le pieux enfant était particulièrement touché par le récit de la passion et de la mort de Jésus-Christ, qu'il ne pouvait entendre sans être profondément ému et sans verser des larmes abondantes. C'était là un présage de la mission à laquelle Dieu le destinait, puisqu'il devait prêcher au monde Jésus crucifié, et réveiller dans le cœur des fidèles le souvenir de la passion du Sauveur.

Dès lors le jeune Paul se tint à l'écart des jeux de son âge; et conjointement avec son frère Jean-Baptiste, qui fut, comme nous le verrons plus tard, le compagnon de ses travaux apostoliques, il ne trouvait point de plaisirs plus doux que de dresser de petits autels et de se prosterner devant une image de l'enfant Jésus. A la vénération qu'il avait pour le Fils, il joignait une sincère dévotion envers sa divine Mère; et Marie prouva, par une protection toute particulière, combien sa piété lui était agréable. Un jour, les deux frères, étant par accident tombés dans le Ta-

naro l'et étant sur le point de se noyer, virent une dame pleine de majesté qui leur donna la main et les tira du péril. Jésus lui-même voulut récompenser la dévotion que le jeune Paul avait pour sa sainte Mère, en lui apparaissant sous l'aspect d'un très-charmant enfant, pendant qu'il récitait le saint rosaire.

A mesure que cet enfant de bénédiction croissait en âge, il croissait aussi dans la piété et dans la pratique des vertus. Dans un age aussi tendre, il recut du ciel le don d'oraison et celui des larmes; et Dieu, s'accommodant à son esprit encore novice dans les voies de la perfection, lui communiquait souvent des visions spirituelles de la vie et de la passion du Rédempteur. Souvent aussi il quittait son lit au milieu de la nuit. et montait au grenier avec son frère. Là il dormait sur le plancher, n'avant pour oreiller que des pierres et des briques. Après un court repos, les deux frères se levaient pour prier et méditer. L'oraison finie, ils se livraient sur leur chair innocente à des mortifications que la sollicitude de leurs parents dut modérer. Le vendredi, jour consacré au souvenir de la passion de Jésus-Christ, Paul était si pénétré de la pensée des souffrances du Sauveur, qu'on le voyait. même pendant le diner, répandre des larmes. Ce jour-là. il ne prenait d'autre nourriture qu'un morceau de pain, qu'il demandait en aumône à sa sœur, et il buvait du fiel et du vinaigre, qu'il conservait en cachette. L'église, qui est la maison de prière, était le lieu où il aimait de préférence à s'entretenir avec Dieu; de sorte que, comme l'attesta dans la suite un témoin oculaire, ceux qui voulaient le trouver ne devaient le chercher que dans l'église. Il s'y tenait dans une posture si modeste, si recueillie, si pieuse, qu'il édifiait et ravissait tous ceux qui l'observaient : plusieurs prédirent dès lors sa sainteté future. S'il était témoin de quelque irrévérence dans le lieu saint, il ne manquait pas d'en avertir le coupable, et de lui dire

¹ Rivière qui se jette dans le Pô.

avec douceur et en même temps avec force : « Il faut avoir plus de respect pour la maison de Dieu! »

Tels furent les premiers pas de Paul dans la carrière de la sainteté. Ses parents, pour lui donner une éducation conforme à leur état, eurent soin de le faire instruire dans les sciences humaines, afin qu'il mit à profit les heureuses dispositions qu'il avait reçues de Dieu; car il avait un jugement pénétrant, beaucoup de facilité et d'application. Placé à Cremolino, sous la direction d'un maître habile et chrétien, il se livra à l'étude avec un grand succès. Ce nouveau genre de vie, qui bien souvent refroidit la piété des jeunes gens, ne porta pas la moindre atteinte à celle de Paul. Le temps qui lui restait, après qu'il s'était acquitté des devoirs d'un bon écolier, était employé à la prière, au saint recueillement et à l'union avec Dieu.

CHAPITRE II

Paul augmente sa ferveur et procure le salut des âmes.

Paul était parvenu à l'âge de dix-neuf ans. A cette époque décisive, une instruction familière du curé de sa paroisse fit sur lui une grande impression; il recut une très-vive lumière de la grace; et comme si jusqu'alors il n'eut rien fait de bon, il prit la résolution de se convertir sincèrement à Deu. Il fit à son pasteur même une confession générale, et dès ce moment il se mit sous sa direction. Cet ecclésiastique était d'une sévérité excessive : souvent, soit par vivacité de caractère, soit pour exercer la patience de Paul: il le traitait très-durement: il alla même jusqu'à lui refuser publiquement la sainte communion. Malgré ces pénibles épreuves. Paul continuait de s'adresser au même confesseur : et lorsque le démon lui suggérait d'en choisir un autre, il se disait : « Oh! non.... ce confesseur est bon pour moi; il me fait courber la tête!»

L'amour de Dieu, dont le cœur de Paul était embrasé le portait à procurer le salut des âmes. Ce fut sous le toit domestique qu'il commença à exercer son apostolat. On le vit souvent rassembler ses frères et sœurs, les instruire de leurs devoirs de chrétien et les exhorter à méditer sur les souffrances que le Fils de Dieu a endurées pour nous; il le faisait avec tant d'onction et de force, que ces instructions produisaient dans leurs jeunes cœurs de douces et salutaires impressions.

Le zèle de Paul ne se bornait pas à la maison paternelle : avant été élu chef d'une confrérie de Saint-Antoine, érigée dans sa paroisse natale, il adressait à ses confrères des discours d'édification, et il s'en acquittait si bien, que d'autres personnes, entendant parler de la sainte éloquence du pieux jeune homme. se faisaient un plaisir d'aller l'entendre. Ce n'était pas encore assez pour satisfaire son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut de ses frères; il s'appliqua à détruire les abus qui régnaient, surtout parmi la jeunesse, et ses efforts furent couronnés de succès. Par des paroles pleines d'adresse et de douceur, il réussit à déraciner l'usage trop commun de chanter de mauvaises chansons ou de tenir des discours licencieux. Quand il rencontrait des jeunes gens, il ne craignait pas de leur faire de généreuses observations s'il les trouvait en défaut sur ce point; et Dieu donnait à son serviteur un tel ascendant sur leurs cœurs. qu'ils n'osaient pas répliquer ni résister à ses remontrances. Aussi, lorsqu'ils étaient surpris par l'arrivée de Paul, au milieu de telles conversations, ils en étaient tout confus, et ils se disaient les uns aux autres : « Eloignons-nous: voici le saint. »

Il aimait aussi à faire le catéchisme aux enfants; et il forma parmi les jeunes gens de son âge une pieuse réunion de persévérance, où il parlait de l'abondance du cœur, produisant, par ces saints discours, des fruits de bénédiction. De cette société que Paul avait formée, sortirent plusieurs hommes distingués par leurs vertus et par les services qu'ils rendirent à la religion. Huit d'entre eux embrassèrent l'institut des serviteurs de Marie, appelés servites; plusieurs autres se consacrèrent au Seigneur dans divers ordres religieux.

C'est ainsi que Dieu se plaisait à récompenser le ministère de Paul, qu'il rehaussa même par des prodiges. Dans sa charitable sollicitude pour les pecheurs, le bienheureux avait vivement exhorté un ieune homme à se détacher d'une mauvaise habitude. ajoutant qu'il ferait une fin tragique s'il continuait à vivre de la sorte. Ce jeune homme ne tint aucun compte de l'avertissement et parut même s'en moquer. La colère de Dieu ne tarda pas à éclater sur lui. Un soir qu'il était allé, au méoris des salutaires avis qu'il avait recus, se livrer à ses plaisirs habituels, il fut tué, et son cadavre fut retrouvé le lendemain dans une prairie. Une autre fois, Paul, reprochant à un enfant le peu de respect qu'il avait pour son père et la peine qu'il lui causait par ses désobéissances continuelles, voulut l'engager à faire ses excuses et à demander pardon. « Aller demander pardon à mon père! reprit cet enfant dénaturé, oh! jamais! - Eh bien! répondit Paul, attendez-vous à mourir sous peu. » La prédiction s'accomplit. Peu de jours après, cet enfant, qui était fort et qui paraissait jouir d'une trèsbonne santé, fut emporté par une mort soudaine. Dieu accorda aussi à son serviteur le don de pénétrer les consciences: il lui est arrivé, rencontrant un pécheur, de lui dire: « Mon frère, vous avez commis

telle faute; allez à confesse. » Puis. l'instruisant de la manière de faire une bonne confession, il l'envoyait à un prêtre zélé, afin qu'il eût soin de son àme.

CHAPITRE III

Dieu lui inspire le dessein du nouvel institut, et Paul en revêt l'habit.

Ce que nous avons rapporté jusqu'ici est un indice non équivoque des graces et des faveurs spéciales dont Dieu se plaisait à combler son serviteur, et de la fidèle coopération de Paul. Il pouvait dire, à l'exemple de l'Apôtre des Gentils : La grace de Dieu n'est pas demeurée vaine en moi. En effet, elle lui faisait produire des fruits agreables aux yeux de la Majesté divine. Un de ses pères spirituels attesta que Paul luimême lui avait confié, à différentes reprises, que dès le commencement de sa conversion le Seigneur lui avait accordé une merveilleuse grace d'oraison, et qu'il se sentait tellement ravi en Dieu qu'il ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Souvent même il avait des extases. C'est ainsi que Dieu le préparait à soutenir avec courage les épreuves qui lui étaient réservées. Il le fortifiait aussi par des communications intérieures. et lui faisait entrevoir les souffrances qu'il aurait à supporter pour son nom.

Pendant qu'il priait devant le très-saint Sacrement, le Seigneur lui fit entendre ces paroles : « Mon fils, qui s'approche de moi, s'approche des épines. » Il lui répéta le même avertissement dans une vision, où il lui montra une discipline aux différents bouts de laquelle on lisait le mot : Amour. C'était lui faire comprendre qu'il le châtierait, mais avec un amour paternel; et il semblait à Paul que son cœur s'élançait vers cet instrument de pénitence pour le couvrir de ses baisers.

Dès lors l'amour de Paul pour les souffrances fit chaque jour de nouveaux progrès. Ayant appris que les Vénitiens faisaient des préparatifs de gnerre coutre les Turcs, il crut que c'était une occasion que Dieu lui offrait d'embrasser une vie pleine de dangers et de donner son sang en combattant les ennemis de la religion. Dans cet espoir, il quitta la maison paternelle et se mit en route pour se rendre à Venise.

Dieu avait d'autres desseins sur son serviteur. Un jour, étant entré dans une église pour adorer le trèssaint Sacrement, exposé à la vénération publique, il entendit une voix intérieure qui lui fit connaître que Dieu le destinait à une autre croisade, à une croisade spirituelle. Paul obéit à l'ordre du Ciel et revint sur ses pas. En passant par un bourg du Piémont, appelé Novello, il logea chez un gentilhomme, qui, n'ayant pas d'enfants, lui proposa, de concert avec sa femme, de l'adopter pour fils et de le faire héritier de son riche patrimoine; mais cet ami de la pauvreté, qui, avec le grand apôtre, regardait les richesses comme de la boue, les remercia de leur offre et revint à la maison paternelle.

Dieu commenca à lui inspirer dès lors un goût prononcé et un vif attrait pour la solitude. Cette inspiration fut suivie d'un très-grand désir de rassembler des compagnons qui travaillassent avec lui à procurer le salut des ames. Dans la suite, Dieu lui fit connaître plus clairement les desseins qu'il avait sur lui. a Un jour surtout, dit-il (c'est lui-même qui raconte le fait), après avoir communié dans l'église des pères capucins de Castellazzo, je retournai chez moi en continuant mon action de graces. Quand je fus à une certaine distance de la maison, je fus ravi en Dieu: et oubliant totalement la terre, je goûtais intérieurement des douceurs inessables. Dans cet état, je me vis en esprit revêtu d'une robe noire, avec une croix blanche sur la poitrine, et sur la croix se trouvait le nom de Jésus en lettres blanches. Au même instant. i'entendis ces paroles mêmes : C'est ainsi our poit ÊTRE PUR LE COEUR OUI DOIT PORTER GRAVÉ LE NOM DE JESUS. En voyant et en entendant cela, je me mis à pleurer, et la vision disparut. Plus tard encore, ie vis en esprit une main mystérieuse qui me montrait la sainte tunique et le saint nom de Jésus, surmonté d'une croix blanche; et je l'embrassai avec une sainte gaîté de cœur. Après ces visions, Dieu m'a donné un plus grand désir de réunir des compagnons et de fonder, avec le consentement de l'Eglise, une congrégation intitulée LES PAUVRES DE JÉSUS-CHRIST. Le Seigneur m'a fait connaître ensuite la forme de la sainte règle, qui doit être obser ée par les pauvres de Jésus-Christ et par moi son indigne serviteur. »

Paul était trop prudent pour se fier à ses propres lumières dans une affaire aussi délicate. Il alla trouver son évêque, Mgr Gattinara, qui occupait alors le siège épiscopal d'Alexandrie. C'était un homme distingué par sa doctrine, par sa prudence et par son zèle vraiment apostolique. Le serviteur de Dieu, résolu de ne rien entreprendre sans son avis, lui fit d'abord une confession générale: puis il lui révéla toutes les communications qu'il avait reçues du ciel. Le prélat l'écouta avec bonté, lut attentivement ce que le saint ieune homme avait écrit pour mieux faire connaître les graces et les lumières dont le Seigneur l'avait favorisé: et reconnaissant l'opération de Dieu dans son pénitent, il ne put retenir ses larmes. Toutefois, de crainte d'illusion, il jugea à propos de l'envoyer consulter d'autres personnes sages et éclairées. Enfin. convaincu de la vocation divine, il se détermina à le revêtir de l'habit de la Passion que Dieu lui avait montré.

Le démon, jaloux du sacrifice que Paul allait faire au Seigneur, mit tout en œuvre pour l'en détourner. Tantôt il lui représentait l'amour et l'assistance qu'il devait à ses parents, les espérances qu'ils avaient fondées sur lui pour relever sa famille, déchue de son premier éclat; tantôt il lui suggérait qu'il se trompait et qu'il pouvait servir Dieu d'une autre manière, et mille autres considérations semblables, capables d'ébranler des âmes même solidement vertueuses. Mais

Paul, aidé de la grace divine, surmonte tout, brave tout; plein de confiance en Dieu, il quitte ses parents, après leur avoir demandé pardon à genoux, et part pour Alexandrie, où il reçoit de la main de son évêque l'habit du nouvel institut, le vendredi 22 novembre 1720.

CHAPITRE IV

Paul obtient de son évêque la permission d'écrire les règles de son institut.

Le fervent jeune homme, revêtu de l'habit religieux et déjà mort à toutes les choses de la terre, obtint de son évêque la permission de se retirer dans une petite cellule dépendante de l'église de Saint-Charles à Castellazzo. Placée sous un escalier contigu à la sacristie, elle était humide, étroite et malsaine. Aux incommodités de cette cellule, le fervent jeune homme ajoutait d'autres austérités. Pour nourriture, il ne prenait que du pain, et il ne buvait que de l'eau; son lit était un peu de paille jetée sur le pavé; à minuit, il se levait pour réciter matines et pour vaquer à la méditation.

C'est ainsi que le serviteur de Dieu se disposait à écrire les règles de l'institut dont il devait être le fondateur. Dans ce travail il éprouvait l'assistance divine d'une manière toute particulière, comme lui-même le raconte: « Moi, Paul-François, grand pécheur et indigne serviteur des pauvres de Jésus-Christ, j'ai écrit cette sainte règle dans une chambre-dépendante de l'église de Saint-Charles de Castellazzo. Cette chambre m'avait été assignée par Sa Grandeur Monseigneur Gattinara, évêque d'Alexandrie, aux premiers jours de ma prise d'habit. J'ai commencé à écrire cette sainte règle le 2 décembre de l'an 1720, et je l'ai finie le 7 du même mois. Avant d'écrire, je disais matines, je faisais l'oraison mentale, et puis plein de courage je me mettais à l'œuvre. Que tout le monde sache que

lorsque j'écrivais ces règles, je le faisais si couramment que l'on aurait dit que quelqu'un me dictait. Or je rapporte ce qui précède afin que l'on comprenne que tout ce que j'ai écrit est l'ouvrage de Dieu; car pour ma part je n'ai qu'iniquité et ignorance. Cependant je me remets en tout à l'examen de mes supérieurs. Que le très-saint Sacrement soit loué et honoré sur tous les autels du monde. »

Après avoir écrit les règles, le serviteur de Dieu partit pour Alexandrie, et il les soumit à l'approbation de son évêque. Afin de ne pas se tromper dans une affaire aussi importante, le sage prélat envoya Paul à Gênes prendre l'avis d'un grand serviteur de Dieu. On était alors en hiver : les montagnes qui séparent la Lombardie du territoire de Gènes étaient couvertes de neige et de glace; des loups affamés parcouraient les campagnes. Rien ne put retenir Paul: il se rendit, tête et pieds nus, où l'obéissance l'appelait, marchant non-seulement pendant le jour, mais aussi pendant la nuit. Jésus crucifié, dont il portait l'image suspendue à sa poitrine, fut tout son soutien. Aux souffrances du voyage vinrent se joindre les insultes et les moqueries des personnes qui, voyant sa mise, le traitaient de fou. O sainte folie! heureux l'homme qui pour tes charmes méprise la sagesse du monde! Toutes ces humiliations étaient pour le cœur de Paul un tresor inestimable. «Ces moqueries et ces dérisions, disait-il, font grand bien à mon àme. »

A son retour de Gênes, Mgr Gattinara, assuré que Paul était guide par l'Esprit de Dieu, l'autorisa à se fixer dans une église de la campagne à un mille de Castellazzo, afin de satisfaire son amour pour la solitude; mais le pieux évêque, pour lui donner plus de facilité d'exercer son zèle, l'établit un mois après dans un ermitage plus rapproché du bourg et contigu à une église dédiée à saint Etienne. Il y fut bientôt rejoint par son frère Jean-Baptiste, qui s'était décidé à partager sa vie pénitente.

Obéissant à la voix de son premier pasteur, il sit alors le catéchisme aux enfants, dans l'église paroissiale de Saint-Charles. Ses premières instructions surpassèrent l'attente du public. L'évêque, qui en fut averti, lui enjoignit de faire, quoique simple laïque, le grand catéchisme au peuple et de lui prêcher les vérités de la foi et de la passion du Sauveur. L'estime qu'il avait concue de la sainteté du jeune Paul était si grande, qu'il crut devoir s'écarter en cela des règles ordinaires, et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le peuple courait en foule pour entendre le bienheureux, et. après le sermon, le suivait à Saint-Etienne. Là Paul prêchait de nouveau, et on l'entendait toujours avec le même plaisir. Aussi ses prédications eurent-elles le plus grand succès. On était alors à la fin du carnaval. Touché des exhortations du jeune missionnaire, le peuple s'abstint, cette année-là, des bals, des festins et des travestissements trop ordinaires dans ces jours de désordre. Il continua ses instructions pendant le carême, toujours avec la même bénédiction, et il eut la consolation de voir disparaître les abus qui régnaient dans cette paroisse, la piété s'augmenter dans tous les cœurs, et la charité dans toutes les âmes.

De Castellazzo il fut appelé à donner des missions dans d'autres localités, où l'on vit se renouveler les mêmes fruits de salut.

Il ne procurait pas seulement le bien des àmes par la prédication, mais aussi par les conseils qu'il donnait, soit par lettres, soit de vive voix. Il avait aussi reçu du ciel un don particulier pour réconcilier les ennemis.

Deux hommes appartenant aux principales familles de Castellazzo se haïssaient tellement que plusieurs prêtres zélés n'avaient pu triompher de leur obstination. Cette conquête était réservée au jeune missionnaire. Dieu, qui avait ses vues de miséricorde sur ces deux ames égarées, permit qu'elles vinssent à Saint-Etienne pour l'entendre. Le missionnaire en fut averti,

un Google

et il prit pour sujet de son discours la prière que Jésus Christ, du haut de sa croix, adressa à son Père pour ses bourreaux. Dieu donna tant de force à ses paroles que ces deux ennemis acharnés s'embrassèrent et se réconcilièrent publiquement.

CHAPITRE V

Paul va à Rome, et ensuite fixe sa demeure sur le Mont-Argentaro.

Au milieu de ses occupations si utiles, Paul se seutait continuellement poussé par la grace à quitter patric, parents et tout ce qu'il avait de plus cher dans le monde, pour exécuter les desseins de Dieu. Il prit donc la résolution d'aller à Rome, de se jeter aux pieds du souverain pontife Innocent XIII et de se soumettre entièrement à sa décision. Dans cette intention il se rendit à Gênes, avec l'agrément de son évêque, sans autre provision qu'une grande confiance en Dieu.

Tandis qu'il attendait dans cette ville le moment de s'embarquer, il fut rejoint par son frère Jean-Baptiste, qui ne pouvait se séparer de son bien-aimé Paul; mais le serviteur de Dieu lui conseilla de retourner à la maison paternelle. Jean-Baptiste obéit; toutefois en le quittant, il lui dit: « Vous irez, mais vous ne trouverez point de paix sans moi. »

Paul s'embarqua dans les premiers jours de septembre 1721; et arrivé à Civita-Vecchia il alla à pied jusqu'à Rome. Aux portes de la ville sainte, pénétre d'une foi vive, il se prosterne pour baiser cette terre sanctifiée par la présence et par le sang des apôtres et de tant de milliers de martyrs. Il va ensuite visiter la basilique de Saint-Pierre, et dans cette occasion il éprouve une grande aridité d'esprit, comme présage peut-être des épreuves qu'il allait avoir à subir. Le jour suivant, il se présente au palais pontifical et

demande audience. L'extérieur pauvre du saint jeune homme lui attire une parole bien amère de la part du garde du palais, qui le traite de vagabond.

Paul, reconnaissant que le moment de la Providence n'est pas encore arrivé, se dispose à quitter la ville pour s'arrêter au Mont-Argentaro. Il avait remarqué, en allant à Rome, que ce lieu était on ne peut plus convenable pour une vie de recueillement et d'oraison. Situé à peu de distance de la mer, et présentant au sud quelques grottes taillées dans le roc. il paraissait tout-à-fait convenir à son dessein de se retirer dans la solitude. Paul se dirige donc vers le Mont-Argentaro; et après une marche de 27 lieues, il arrive à Portercole, petite ville bâtie au pied de la montagne. L'archiprêtre de l'endroit l'informe que sur le mont il y a un ermitage de la sainte Vierge dite Annonciade. Il s'y rend, et y passe quelques jours, puis il demande à l'évêque la permission de s'v établir: ce qu'il obtient aussitôt. Paul cependant n'est pas pleinement satisfait; et réfléchissant aux dernières paroles de son frère Jean-Baptiste, il retourne dans sa patrie, pour l'amener avec lui dans son nouveau séiour.

Nous nous dispenserons de rapporter ici tout ce que le bienheureux souffrit dans ce long voyage. Il suffit de penser qu'il marchait toujours pieds et tête nus, en butte aux mépris et aux insultes de ceux qui ne regardaient que la pauvreté de son extérieur; il lui arriva même quelquefois d'être poursuivi à coups de pierre par les enfants. Ajoutons que n'ayant pas d'argent, il lui fallait fréquemment passer la nuit en plein air et souffrir la faim; mais, toujours fidèle à son Dieu, il ne se relacha jamais dans le genre de vie qu'il avait embrassé; il avait puisé aux pieds du Sauveur l'amour des souffrances et des humiliations. A son arrivée à Alexandrie, et sur ses instances, Mgr Gattinara donna l'habit de passioniste à son frère Jean-Baptiste, le 28 novembre 1721. Pour céder sans

doute aux instances du prélat, les deux frères se décidèrent à passer les mois les plus rigoureux de l'hiver dans l'ermitage de Saint-Etienne dont nous avons déjà parlé. La vie qu'ils menaient dans ce pieux asile était plus angélique qu'humaine.

Le premier dimanche du carême de l'année 1722, jour où on lit dans l'Evangile que Jésus-Christ se retira dans le désert pour faire pénitence, les deux frères partirent pour le Mont-Argentaro. Ils s'embarquèrent à Gênes, et après quelques jours de traversée, abordèrent à Civita-Vecchia, où ils furent soumis à la quarantaine. Ils s'acheminèrent ensuite à pied vers leur destination, et arrivèrent vers le soir près du lac de Burano. Là, sans prendre aucune nourriture, ils s'abritèrent sous des arbres, pour y passer la nuit, et dès les premiers rayons du jour ils se rendirent en toute hâte à Portercole, afin d'y pouvoir communier à la messe du jeudi saint.

Après les fêtes de Pâques, ils allèrent ensemble rendre visite à l'évêque diocésain, qui les reçut avec bienveillance et leur donna de nouveau la permission de s'établir dans l'ermitage de l'Annonciade. Dans cette occasion, ils édifièrent beaucoup le marquis Espèco, qui commandait à Orbetello. Ce général leur avant demandé qui ils étaient et où ils allaient, « Nous sommes, lui repondirent-ils, deux pauvres frères qui, par une inspiration divine, allons faire pénitence au Mont-Argentaro. » Ils firent en effet ce qu'ils dirent. Dieu parut les oublier pour quelque temps; et privés de tout secours humain, ils furent obligés de se nourrir d'herbes et de racines sauvages. Dans la suite, une dame d'Orbetello leur envoya une certaine quantité de feves, qu'ils mangèrent bien souvent toutes crues. Paul dormait sur la dure. et son frère sur une planche. Au milieu de la nuit. ils se levaient pour réciter matines et faire oraison ; exercices qui les occupaient pendant trois heures. A l'aurore, Paul se mettait de nouveau en prières.

La journée se passait dans le silence et dans un recueillement continuel. Lorsque Paul entendait le tambour de la garnison d'Orbetello, il se disait à luimême: « Voilà ce que font les soldats de la terre pour défendre quatre murs; et toi, qui es soldat du ciel, que ne dois-tu pas faire pour le royaume spirituel de ton ame? » A l'approche des fêtes de l'Eglise, ces deux hommes de Dieu redoublaient de ferveur et d'austérités.

CHAPITRE VI

Ils sont appelés dans le diocèse de Gaëte.

Cependant les charmes de la solitude ne leur faisaient pas oublier le salut des âmes. Paul catéchisait dans le voisinage, et les jours de fête il descendait à Portercole, afin d'v faire le catéchisme aux enfants et de prêcher au peuple. La réputation de leur vertu et de leur zèle ne pouvait manquer de s'étendre. Mgr Pignatelli, évêque de Gaëte, en ayant entendu parler, les invita à se rendre dans son diocèse. Paul, qui adorait en tout les dispositions divines, accepta l'invitation. Il arriva à Gaëte le 27 juin 1723 avec son frère Jean-Baptiste, et obtint de l'évêque la permission de demeurer dans un ermitage appelé Notre-Dame de la Chaine et situé à un mille de la ville épiscopale '. La sainte vie des deux frères édifia toute la ville. Ils étaient devenus si maigres, si décharnés, par suite des austérités qu'ils pratiquaient, qu'ils ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des hommes vivants. Monseigneur se réjouissait de l'acquisition qu'il avait faite pour son diocèse des pieux solitaires; et pour leur donner l'occasion de déployer leur zèle. il les chargea de catéchiser les enfants et d'aider les malades à bien mourir. Il destina aussi Paul à

On croit communément que cet ermitage fut habité par saint Nil, abbé.

donnéer la retraite aux ordinands. Le saint jeune homme s'acquitta de cette mission avec tant de talent et une telle abondance de graces, qu'il justifia pleinement le choix du pieux prélat, et ferma ainsi la bouche aux censeurs de sa conduite.

Au mois de septembre de la même année, les deux frères allèrent en pèlerinage à Naples, pour visiter les reliques de saint Janvier, patron de cette ville. Pendant leur séjour dans cette capitale, leur modestie, leur piété, leur recueillement dans l'église et partout ailleurs, édifièrent tellement tous ceux qui les observèrent, qu'au moment de s'embarquer pour retourner à Gaëte, une foule pieuse accourut pour leur baiser les habits et les mains. A l'exemple du divin Sauveur, ils profitèrent de cette circonstance pour parler à ce peuple des vérités de la foi et insinuer dans les cœurs des assistants des maximes de niété. Mgr Cavalieri, homme savant et pieux, voulant à son tour faire jouir son diocese de l'édification que donnaient les deux frères, les appela à Troja, pour exciter par leurs paroles et par leurs exemples les peuples à la dévotion envers le très-saint Sacrement, dévotion que depuis longtemps le vénérable prélat s'attachait à propager dans son diocèse. Ils s'y rendirent au mois d'août 1724. Paul exhorta le peuple à la dévotion envers la Sainte-Eucharistie avec une telle onction, que ses discours enflammèrent une multitude de sidèles d'un amour ardent et d'une grande piété pour cet auguste mystère. L'évêque lui ordonna aussi de prêcher le soir sur les p'aces publiques et dans d'autres endroits : ce qu'il fit avec le plus grand succès.

Le pieux évêque de Troja faisait une si grande estime de Paul, qu'il lui ouvrait entièrement son cœur. Paul, à son tour, ouvrit le sien au prélat, lui soumettant toute sa conduite, les lumières qu'il avait reçues de Dieu au sujet de la nouvelle congrégation, et les règles qu'il avait déjà écrites. Le prélat ne put s'empêcher de pleurer en l'entendant; il demanda du temps pour consulter Dieu dans la prière et pour prendre l'avis de quelques saints personnages. Enfin, convaincu que l'Esprit de Dieu dirigeait les deux frères, il engagea Paul à poursuivre son entreprise, et lui dit : « C'est une œuvre toute de Dieu : vous aurez de grands obstacles à surmonter, mais vous la verrez réussir par des voies cachées et inconnues. » Il insista pour que les deux frères, qui étaient suffisamment instruits, reçussent les ordres sacrés.

Il sit chercher dans son diocèse un local propre pour y fonder la première maison de leur institut, dans l'espoir de se démettre de la charge épiscopale et d'entrer dans la nouvelle congrégation. Mais il ne put réaliser son pieux désir: Dieu l'appela à lui par une sainte mort, deux ans après, en 1726. Après six mois de séjour dans le palais épiscopal de Troja, Paul et son frère, cédant aux instances de l'évêque, partirent pour Rome, munis de lettres de recommandation pour divers cardinaux et d'autres personnages de distinction.

CHAPITRE VII

Les deux frères vont à Rome ; ils sont ordonnés prètres.

L'année sainte du jubilé (1725) venait de commencer quand ils se mirent en route. Pendant qu'ils visitaient l'église de Saint-Pierre, un chanoine de cette basilique, appelé Crescenzi, qui fut depuis cardinal, frappé de leur modestie, de leur recueillement et surtout de la pauvreté de leur extérieur, conçut le désir de leur parler et de connaître leur vocation. Après s'être entretenu avec eux, il leur ménagea la connaissance du cardinal Corradini. Celui-ci ne tarda pas à reconnaître les grands trésors de vertus que possédaient les deux frères, ainsi que le zèle dont ils étaient animés; et le souverain pontife, à qui probablement on avait parlé de leur sainteté, donna de

vive voix au P. Paul la permission de réunir des compagnous et de fonder le nouvel institut. Cette autorisation si desirée leur fut donnée à Sainte-Marie-de-la-Navicella, dans une audience que les deux frères eurent du souverain pontife, qui s'y était rendu pour honorer ce sanctuaire. Au comble de leurs vœux et penetres d'une sainte joie, ils se hâtèrent de repartir pour leur ermitage de Gaëte.

Leur réputation de sainteté s'augmentant de plus en plus, le séjour de l'ermitage leur devint à charge à cause des visites fréquentes qu'ils y recevaient; ils le quittèrent et s'établirent en un lieu dépendant du sanctuaire de Notre Dame-de-la-Civita, située sur une montagne du territoire d'Itri.

Au mois de septembre 1726, le cardinal Corradini les appela à Rome. Protecteur d'un nouvel hôpital, et connaissant la charité des deux frères, il croyait ne pouvoir confier à des mains plus charitables les malades recueillis dans cet asile. Les deux frères obéirent; et Paul surtout conçut une si grande estime de cette sainte occupation, qu'en écrivant à son confesseur, le 14 janvier 1727, il lui dit: «C'est une vigne précieuse, ou, pour mieux dire, une fournaise de charité. Que Dieu soit béni! »

Le bienheureux ne se bornait pas à procurer de tout son pouvoir des soulagements corporels aux malades; ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut de leur prodiguer les soins spirituels. Il faisait le catéchisme nonseulement aux malades, mais aussi aux domestiques de l'établissement; il introduisit parmi eux la louable coutume de faire, dans l'année, la communion générale; et il veillait à ce qu'aucun abus ne se glissât dans l'hôpital. Le zèle du saint jeune homme ne plaisait pas à tout le monde; et quelquefois il lui arriva d'entendre des reproches amers, qu'il souffrait avec une patience inaltérable; mais le cardinal, protecteur de l'hôpital, était si satisfait de la conduite des deux frères, et il en avait une si grande estime, qu'il les obligea de recevoir les saints ordres, se chargeant lui-même de faire venir de leur patrie les attestations nécessaires et d'obtenir l'autorisation du pape. Le 7 juin 1727, ils furent ordonnés prêtres dans la basilique du Vatican par Benoit XIII lui-même. Lorsque le tour de Paul fut arrivé, on remarqua que le pape, en lui imposant les mains et en prononçant la forme « Recevez le Saint-Esprit, » lui pressa la tête avec une ferveur tout extraordinaire, et qu'après l'ordination il joignit les mains et rendit graces à Dieu, en disant avec effusion de cœur: Deo gratias.

Le jour suivant, fête de la très-sainte Trinité, Paul offrit pour la première fois à Dieu le sacrifice de l'Agneau sans tache, avec des dispositions qu'il serait bien difficile d'exprimer. Son confesseur avant demandé à Paul, parvenu à un âge avancé, si la trèssainte Trinité l'avait favorisé de quelque faveur particulière le jour de sa première messe, « Qui, répondit il avec simplicité; et pendant plusieurs années, ajoutat-il, je n'ai jamais célébré les saints mystères sans répandre beaucoup de larmes.» Le bienheureux ne se contenta pas, après avoir été ordonné prêtre, d'accroître sa piété et son union avec Dieu; il joignit aux exercices de piété et à l'assistance des malades une grande application à l'étude, afin de se rendre un digne ouvrier de la vigne du Seigneur; il fit tant de progrès dans les sciences, qu'en prêchant il parla toujours le langage de la plus exacte orthodoxie, et que la chaleur de ses discours ne le fit jamais s'écarter de la précision théologique.

CHAPITRE VIII

Leur retour à Castellazzo, puis au Mont-Argentaro.

Depuis que les deux frères avaient quitté la maison paternelle, des devoirs de convenances et de piété filiale les y avaient ramenés quelquefois. La perte

an'ils firent à cette époque de leur bien-aimé père. les détermina à entreprendre de nouveau ce voyage. afin de donner des consolations à leur mère veuve et quelques avis salutaires à toute la famille. Ce devoir du cœur accompli, ils retournèrent à Rome afin de continuer, dans l'hôpital, la mission dont ils avaient eté chargés: ce pe fut pas pour longtemps. Tous deux tombèrent malades, et les médecins décidèrent que l'air de l'hôpital était nuisible à leur santé et les mettait dans l'impossibilité de persévérer dans ce genre de dévouement. Le cardinal protecteur, persuadé que Dieu avait ménagé les circonstances pour accomplir ses desseins sur eux, leur obtint du souverain pontife la permission de se retirer dans la solitude et de suivre leur première vocation. Le souvenir du Mont-Argentaro avait toujours été présent à leur pensée. Ils dirigerent leurs pas vers l'ermitage de l'Annonciade, où ils avaient passé de si heureux moments; mais ils le trouvèrent occupé, et ils obtinrent de l'évêque la permission de demeurer dans une petite maison, qui tenait à l'église de Saint-Antoine, située à peu de distance. Ce fut là que Paul jeta les fondements de la nouvelle congrégation. Il la fonda sur la pauvreté, la pénitence et la retraite. Dieu leur envoya bientôt trois autres compagnons : ce furent Antoine leur propre frère, qui, ayant déjà fait une partie de ses études, fut reçu en qualité de clerc, et deux autres comme frères laïques.

Voici quelques détails de la vie de ces cinq solitaires. Nous les avons recueillis d'un mémoire écrit par un de nos religieux, qui eut le bonheur de vivre dans cette solitude avec le père Paul, et d'être le témoin de ses vertus et de sa piété.

« L'ermitage était composé de deux chambres. Nous n'avions pour lit qu'un sac de paille. A minuit on se levait, on allait à l'église; et tandis que le P. Paul récitait matines avec ses propres frères, Jean-Baptiste et Antoine, l'autre frère laïque et moi, nous disions le chapelet et d'autres prières. Après matines, nous faisions une heure de méditation, qui était suivie de la discipline quatre fois la semaine; ensuite on pouvait aller se recoucher si on le voulait. A l'aube du jour, on se levait de nouveau pour réciter prime et tierce et faire tous ensemble une heure de méditation, après laquelle les Pères célébraient la sainte messe. La messe dite, les Pères s'appliquaient à l'étude; et l'autre frère laïque et moi nous vaquions à quelque ouvrage manuel, à cultiver un petit jardin, à chercher du bois, ou à cuire quelques légumes dans une petite cabane qui nous servait de cuisine. Le jeûne n'était interrompu qu'aux grandes fêtes; l'abstinence était continuelle; on observait un silence presque absoln.

» Vers le soir, on récitait complies, on faisait une heure de méditation, puis on disait le chapelet. Les mortifications dont nous venons de parler étaient communes à tous; mais Paul et Jean-Baptiste ne s'en contentaient pas; ils faisaient d'autres pénitences. Le vendredi, Paul redoublait ses austérités, et il se privait même de la frugale nourriture qui était accordée aux autres; il ceignait en outre son corps d'une sorte de cilice en fer. »

Les compagnons du saint fondateur ne surent pas supporter les austérités de la communauté, et Paul resta seul avec son frère Jean-Baptiste. Dieu, qui protégeait l'œuvre naissante, envoya à sa vigne d'autres ouvriers, distingués par leurs vertus et par leur attrait pour la pénitence; entre autres le P. Fulgence de Jésus, prêtre du diocèse de Soana, et le frère Joseph de Sainte-Marie, tous deux hommes d'une vertu peu commune, et dont on a écrit la vie édifiante.

CHAPITRE IX

Travaux apostoliques du bienheureux Paul, et fondation de la première maison.

La ville de Portercole fut le premier théâtre où Paul exerca son zèle après qu'il eut été élevé au sacerdoce. Tous les samedis, il s'y rendait vers le soir; et quelle que sût la saison, il marchait pieds pus et tête découverte. Souvent on eût pu reconnaître le chemin qu'il avait suivi , aux traces sanglantes de ses pas. En arrivant à Portercole, il demandait la clef de l'église. et il allait se prosterner aux pieds du très-saint Sacrement pour demander les bénédictions de Dieu sur son ministère. Bien souvent il passait la nuit entière dans ce pieux exercice; le lendemain, il prêchait et entendait les confessions. La population de cette ville ne tarda pas à ressentir les effets du zèle du missionnaire: elle devint si pieuse, que les Espagnols, s'étant plus tard emparés de cette place, purent dire avec vérité qu'ils n'avaient trouvé aucun peuple plus fidèle ni plus religieux que celui-là.

Tandis que Paul évangélisait Portercole, son frère Jean-Baptiste l'imitait au port de Saint-Etienne. Outre ces services rendus dans le voisinage de leur solitude, au printemps et à l'automne, les deux frères faisaient des missions dans divers endroits où ils étaient appelés. Ils en donnèrent dans les diocèses de Soana, de Massa, d'Acquapendente, sur presque tout le littoral du patrimoine de Saint-Pierre et de la Toscane. Ces missions, prêchées par des hommes si pénitents ct si zélés, ne pouvaient manquer de produire les plus beaux résultats. Les conversions étaient si fréquentes et si multipliées, qu'il nous serait impossible de les rapporter toutes. Nous en citerons plus loin quelques-unes des plus frappantes.

Aux fatigues ordinaires de la mission, ils ajoutaient

- Google

le jeûne, les veilles et d'autres exercices de pénitence; de sorte que Mgr Palmieri, évêque de Soana, écrivant au cardinal Altieri, lui disait, en parlant des deux frères missionnaires: « Leur vie est admirable; mais elle ne peut être imitée sans une grace toute particulière du Scigneur. Ils ont fait des missions dans mon diocèse; elles ont été accompagnées des bénédictions abondantes du ciel et ont opéré beaucoup de bien dans les âmes. »

Le P. Paul, voyant que l'ermitage de Saint-Antoine devenait insuffisant, pensa à batir une maison assez grande pour contenir un plus grand nombre de religieux, ainsi qu'une église plus convenable. Un jour, cheminant seul sur le mont qu'il habitait, il s'arrêta au lieu où l'on voit aujourd'hui la retraite de la Présentation, première maison de la congrégation; il se mit à genoux, et, s'étant tourné du côté d'Orbatello, il adora, suivant sa coutume, le très-saint Sacrement qui se conservait dans les églises de cette ville, puis il récita les litanies de la sainte Vierge. Le Seigneur lui fit connaître en ce moment, par une lumière intérieure, qu'il devait bâtir la nouvelle retraite dans l'endroit où il se trouvait.

Assuré de la volonté de Dieu, il adressa une supplique aux notables d'Orbetello, pour leur demander la permission de construire une maison et une église sur un terrain qui appartenait à la ville. Après deux ans d'attente, et à la suite d'une mission marquée par des bénédictions extraordinaires du ciel, l'autorisation d'exécuter son pieux projet lui fut accordée.

Paul lui-même traça le plan de l'édifice et en jeta les fondements. Il n'avait pour toute ressource que trente sous; mais il ne perdit point courage; il mit toute sa confiance en Dieu, et son espérance ne fut point confondue. Les habitants d'Orbetello se réunirent, se cotisèrent pour seconder le zèle du serviteur de Dieu, et, s'excitant les uns les autres, recueillirent une somme considérable afin de continuer l'œuvre commencée.

Le P. Paul donna une mission au peuple de Piombino pendant le carême de 1753, et le P. Jean-Baptiste le remplaça dans la direction des travaux. Celui-ci voyait avec peine que le transport de l'eau causait de grandes dépenses et retardait la construction. Plein de foi, il se rend un jour en procession avec ses compagnons, la croix en tête, dans un lieu voisin de l'édifice. Là ils prient tous ensemble; puis le digne frère du bienheureux commande de creuser la terre, et, à l'étonnement de tous les assistants, on voit jaillir une source d'eau excellente, qui servit pour la bâtisse, et qui sert encore à présent à la commodité des religieux et des voyageurs.

CHAPITRE X

Paul donne de beaux exemples de charité pendant le siège d'Orbetello et de la forteresse de Mont-Philippe, et il conduit à bon terme la construction de la première maison.

Des circonstances politiques forcèrent quelque temps après de suspendre les constructions : la guerre avait éclaté entre l'Espagne et l'Autriche, et l'armée espagnole vint mettre le siège devant Orbetello et devant la forteresse du Mont-Philippe. Résigné à la volonté de Dicu, le P. Paul trouva dans la présence des troupes une nouvelle occasion d'exercer sa charité et son zèle. Souvent il était appelé au camp, tantôt pour intercéder en faveur de déscrieurs condamnés à mort selon les lois militaires, tantôt pour entendre la confession des soldats. Quand il s'agissait de secourir les blessés et les mourants, rien n'était capable d'arrêter les élans de sa charité, ni le feu des batteries ni la crainte de la contagion qui décimait l'armée. La faveur dont le serviteur de Dieu jouissait auprès des Espagnols fut très-avantageuse aux habitants d'Orbetello. Le général de Las Minas, par suite de faux rapports, ctait si irrité contre les assiégés, qu'il avait donné l'ordre à ses soldats de couper toutes les vignes, de raser les campagnes et de détruire la ville. Paul accourut pour détourner ce fléau; et se jetant à genoux, il le pria de révoquer ses ordres. Le général résista d'abord aux instances du serviteur de Dicu; mais Paul continua de prier avec tant d'instance que Las Minas finit par sacrifier son ressentiment, en disant: « P Paul, c'est pour vous que je leur fais grace. » Le général espagnol n'eut pas à se repentir de cet acte de clémence; car, s'étant emparé de la ville, il put lui-même se convaincre de la fausseté des rapports qu'on lui avait faits. Plus tard, il voulut que le père Paul donnât à ses troupes une mission, qui produisit beaucoup de fruit.

La paix avant été rétablie entre les puissances ennemies, le serviteur de Dieu reprit incontinent les travaux interrompus. Avant de les conduire à leur terme, il eut encore une épreuve à subir. Ouclaue grande que fût à son égard l'affection des habitants d'Orbetello et des autres pays environnants, le démon trouva le moyen de semer parmi eux des discordes et des dissensions, afin d'empêcher cette fondation qui devait lui être d'autant plus odieuse, qu'elle était destince à produire plus de bien. Il excita certains esprits jaloux, qui ne laissaient échapper aucune occasion de décréditer le serviteur de Dieu, de le rendre ridicule et méprisable. Ils firent tout ce qu'ils purent pour empêcher l'achèvement de l'édifice. Ils s'adressèrent même au cardinal abbé d'Orbetello, et cherchèrent à l'indisposer par de faux rapports. Paul savait tout, et à l'imitation du divin Sauveur, il priait pour ses persécuteurs. S'il les rencontrait, il était le premier à les salver et à leur donner des marques d'affection, comme s'ils eussent été ses plus grands amis: s'ils allaient lui rendre visite au Mont-Argentaro, il les recevait avec bienveillance et leur faisait présent de quelque objet de dévotion. C'est ainsi que le P. Paul, en vrai disciple de Jésus-Christ.

se vengeait de ses ennemis. Il remit sa cause entre les mains de Dieu, et Dieu ne tarda pas a le faire triompher. Les travaux furent achevés, malgré tous les obstacles, et le cardinal abbé, reconnaissant le mérite et la sainteté du serviteur de Dieu, écrivit de Rome à son vicaire général d'Orbetello, pour lui ordonner de bénir solennellement l'église et la retraite de la Présentation. Cette nouvelle s'étant répandue dans toutes les villes et bourgades qui environnent le Mont-Argentaro, une foule immense s'y rendit pour assister à la cérémonie. Elle eut lieu le 14 septembre 1737, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix; et le même jour. le P. Paul et ses compagnons passèrent de l'ermitage de Saint-Antoine dans la maison nouvelle. Le pieux fondateur lui-même, dans une lettre écrite à up de ses amis, nous a laissé quelques détails sur la manière dont se fit cette prise de possession. » J'eus le bonheur, dit-il, de marcher devant la Croix, portant une corde au cou: mes huit compagnons me suivaient. quatre prêtres et quatre frères laïques. Nous sommes neuf, outre un postulant qui désire prendre l'habit. Tous servent Dieu avec ferveur, hormis celui qui écrit ces lignes. »

CHAPITRE XI

Approbation de l'Institut par Benoît XIV.

Après l'ouverture de la première maison et de la première église de la congrégation, le P. Paul, vou-lant donner à son œuvre naissante toutes les garanties nécessaires de succès et de stabilité, se rendit plusieurs fois à Rome, afin d'obtenir du souverain pontife l'approbation de ses règles. Ces voyages lui coûtèrent beaucoup de peines et de fatigues; mais ce qui l'affligeait le plus, c'était de ne pas obtenir la grace qu'il soll citait avec tant d'instances.

Après la mort de Clément XII, Prosper Lambertini

fut appelé à occuper la chaire de saint Pierre sous le nom de Benott XIV; et quoique le P. Paul ne le connût pas, il concut, à la nouvelle de son élection, la plus forme confiance que ce grand pontife ferait beaucoup de bien à l'Eglise et qu'il seconderait son pieux dessein. Il ne fut pas trompé dans ses espérances. Benoît XIV. à qui le cardinal Rezzonico avait parlé du nouvel institut, de son but, et des avantages spirituels qu'il avait déjà procurés aux peuples, témoigna le désir d'en examiner les règles. A cet effet, il nomma une commission de cardinaux : et, sur le rapport favorable qu'on lui en fit, il les approuva avec quelques légères modifications, par rescrit du 25 mai 1741. Il voulut même exprimer sa satisfaction dans les termes les plus bienveillants et les plus honorables pour l'institut : et en considérant attentivement le quatrième vœu que font ses membres de réveiller dans le cœur des fidèles le souvenir de la passion et de la mort du Sauveur, il s'écria : « Cette congrégation est venue la dernière, tandis qu'elle aurait dù être, ce semble, la première de toutes! »

Le 11 juin de la même année, après une retraite de dix jours, les premiers pères firent à Dicu le sacrifice de leur vie avec une sainte gatté de cœur, ajoutant aux trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, celui de propager la dévotion envers la passion de Jésus-Christ.

Bientot des hommes de grand mérite vinrent se joindre à eux; entre autres, le P. Marc-Aurèle Pastorelli, qui, plein de science et de piété, et malgré la faiblesse de sa complexion et son âge avancé, avait un attrait tout particulier pour la pénitence; Thomas Struzzieri, déjà prêtre et missionnaire célèbre, qui possédait un art admirable pour s'insinuer dans les cœurs, pour les porter au repentir et les gagner à Jésus-Christ!.

Dans la suite, le P. Thomas Struzzieri fut envoyé en Corse par le Saint-Siège, comme théologien de Mgr de Angelis, visiteur Le P. Paul, voyant les accroissements que le Seigneur donnait chaque jour à son institut, crut qu'un simple rescrit ne suffisait pas pour le constituer définitivement. Il résolut donc de demander au saint-père de vouloir bien le confirmer par un bref apostolique. Dans un des nombreux voyages qu'il dut faire à Rome à cette occasion, il contracta une maladie cruelle, qui le retint six mois au lit, et le priva de tout repes pendant quarante jours et quarante nuits. L'affaire cependant suivait son cours à Rome; une nouvelle commission de cardinaux avait été instituée; et, après un examen plus long et plus rigoureux que le premier, le saint-père ordonna entin l'expédition du bref si désiré, le 28 mars 1746.

Paul, au comble de ses vœux, s'empressa d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses religieux; et de Rome même il écrivit en ces termes au P. Fulgence:

« Graces soient rendues à Dieu! Le lundi de la Pas-» sion. 28 mars, jour où nous lisons ces paroles dans » l'Evangile: Si quis sitit, veniat ad me et bibat, le » vicaire de Jésus-Christ a signé le bref qui confirme » nos saintes règles. Je ne vous dirai rien des dispo-» sitions vraiment admirables de la Providence : vous » le savez, malgré tous les efforts que nous avons » faits pour nous installer promptement à la Pré-» sentation, nous n'avons pu faire notre entrée solen-» nelle dans cette maison, ni v célébrer le saint sa-» crifice, que le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. » Nous avons chanté pour la première fois dans notre » église: Nos autem gloriari oportet in cruce Domini » nostri Jesu - (hristi. Ce sont là des circonstances » remarquables qui, jointes aux autres, méritent » bien de rester gravées dans notre mémoire. »

apostolique de ce pays. Le digne prélat y étant mort, après avoir rempli cette mission délicate de la manière la plus honorable, le P. Thomas, nommé évèque de Tiene, le remplaça dans les fonctions de visiteur; puis il occupa successivement les sièges d'Amélia et de Todi, où il mourut en odeur de sainteté.

A l'approbation des règles, Benoît XIV ajouta peu après celle du rit qui est en usage parmi les religieux Passionistes, pour la prise d'habit et pour la profession.

Pour remercier Dieu de tant de graces, Paul fit célébrer un triduum solennel, avec exposition du très-saint Sacrement et communion générale tous les jours; et le troisième jour, qui était la fête de la Visitation de la sainte Vierge, il fit chanter la messe a cette intention.

Le nouvel institut étant ainsi régulièrement constitué, le P. Paul songea aussitôt à établir le noviciat sur une base solide. Il donna l'habit à douze novices, les mit sous la direction du P. Marc-Aurèle, et éprouva les plus grandes consolations en voyant leurs rapides progrès dans la vie spirituelle, leur ferveur, leur esprit de mortification et de pénitence.

Le temps était venu de procéder à l'élection du supérieur-général de l'institut, et le 20 avril 1747 les Pères se rassemblèrent en chapitre. Tous, d'un commun accord, choisirent Paul pour cet emploi important, persuadés que personne n'était plus capable que lui de les guider dans les voies de la perfection. Quelque effort que le saint fondateur fit dans la suite pour être déchargé de ce fardeau, les religieux ne voulurent jamais y consentir, et à l'expiration du terme fixé par la règle, ils avaient soin de demander les dispenses nécessaires pour pouvoir l'élire de nouveau. Ainsi le bienheureux dut adorer les dispositions de la Providence, et remplir jusqu'à la mort cette haute fonction, que son humilité lui rendait si redoutable.

CHAPITRE XII

Conversions extraordinaires opérées par le P. Paul dans ses missions.

Pendant toute sa vie, le bienheureux ne cessa de donner des missions, non-seulement dans son diocèse. mais dans tons ceux environnants. Partout où il se faisait entendre, il produisait des fruits merveilleux de grace et de conversion. On vovait des villes, des bourgades changer entièrement d'aspect : les scandales étaient rénarés, les vices corrigés, les hérétiques revenaient à la foi. A Orbetello son auditoire était composé de soldats allemands, appartenant en grande partie à la secte de Luther, et qui entendaient très-neu l'italien. Dien donna tant de vertu aux paroles de son serviteur qu'ils le comprirent aussi bien que s'il eût parlé leur langue maternelle. Soixante-dix hérétiques se convertirent à la prédication de Paul, et tandis qu'il était sur l'estrade l'un d'eux y monta et sit en public l'abinration de ses erreurs. D'autres soldats, comme le raconte un témoin oculaire, pénétrés de repentir, ne rougissaient pas d'en donner des marques extérieures. On vit aussi des femmes et des filles scandaleuses. touchées par la parole du serviteur de Dieu, demander nubliquement pardon de leurs égarements et continuer ensuite à vivre en véritables chrétiennes; plusieurs brigands ne purent résister au saint ascendant que Dieu lui donnait sur les ames les plus rebelles. ils se convertirent et menèrent une vie édifiante jusqu'à la mort.

Un seigneur de la Toscane fit un jour prier le serviteur de Dieu de travailler à la conversion d'un homme célèbre dans la contrée par son audace et par ses crimes, et dont il redoutait les sinistres projets. Le bienheureux donne au malfaiteur un rendez-vous; celui-ci y arrive en armes à l'heure indiquée, et s'écrie d un air farouche : « Eh bien! que me voulez-vous? » Paul, se jetant à ses pieds le crucifix à la main, lui dit: « Mon fils, ce que je veux, c'est votre âme. » Ces seuls mots suffirent pour amollir ce cœur endurci.

« Père Paul, lui dit un jour un autre brigand, je tremble de tous mes membres lorsque je vous vois sur l'estrade. » Un officier disait également, après s'être confessé à lui : « Père Paul, j'ai fait des camnagnes : je me suis même trouvé dans des occasions où le danger était le plus imminent, et je n'ai jamais eu peur; mais vous, vous me faites trembler des pieds a la tête. » Dans une autre mission donnée également en Toscane, Paul apprit qu'il y avait un homme qui par ses mauvaises mœurs faisait depuis longtemps le scandale de la coutrée : il part, et va trouver ce malheureux. Celui-ci, apercevant le saint missionnaire. sort à sa rencontre, tout armé, et lui demande avec audace l'objet de sa visite. « Je viens, lui dit le Père, pour vous engager à cesser votre vie scandaleuse. » Le pécheur cherche à s'excuser... « Pas d'excuses! reprend le P. Paul, il faut que vous congédijez l'objet du scandale. » Le pécheur ému commence à s'humilier. « Et quand? dit - il au P. Paul : quel délai me donnez-vous? - Sur-le-champ, mon fils, et sans aucun délai. » Frappé du ton d'autorité et du zèle avec lequel le Père lui parlait, le coupable se rend et lui demande pour unique grace de l'entendre en confession.

Au diocèse de Montesiascone, comme il parlait devant un peuple très-nombreux avec une ardeur extraordinaire. Dieu voulut faire voir, par un prodige sensible, que lui-même inspirait le saint missionnaire. Un chanoine, qui était sur l'estrade à côté du Père, entendit très-distinctement une voix qui précédait toujours celle du prédicateur, et dont celui-ci répétait exactement les paroles. Il ne faut donc pas s'étonner si ses prédications avaient tant d'efficacité et de force, et si elles produisaient tant de fruits.

Un jour qu'il préchait sur une place publique, la

pluie vint à tomber, et le peuple se disposait à se disperser. Le P. Paul s'adresse à Dieu, fait un signe de croix, et le temps se remet au beau.

Si le Seigneur secondait le zèle du pieux missionnaire, celui-ci de son côté ne négligeait rien pour attirer la bénédiction du ciel sur ses travaux. Il se préparait à la prédication par l'étude et surtout par de ferventes prières aux pieds de Jésus-Christ. Un de ses compagnons, qui avait à lui parler, étant entré dans sa chambre, le trouva à genoux devant un crucitix. « Laissez-moi , lui dit le P. Paul en le voyant , ne me troublez pas: j'apprends mon sermon. - Vous n'avez pas de cahier? reprend le religieux. - Mon cahier? le voici! » reprit Paul en lui montrant son crucifix. Aussi sa parole était-elle toute de leu : il semblait que de sa bouche sortissent des flèches enflammées qui pénétraient les âmes tantôt de la crainte des jugements de Dieu et d'horreur du péché, tantôt de repentir et d'amour. Quelquefois, en essuyant la sueur qui coulait de son front, il s'adressait au peuple et disait que cette sueur parlerait contre les endurcis au jour du jugement. Tous les soirs, par son ordre, on sonnait la cloche; à ce signal, tous devaient réciter cina Pater et cina Ave. en l'honneur des plaies du Sauveur, afin d'obtenir la conversion des pauvres pécheurs. C'était là une véritable et puissante prédication.

CHAPITRE XIII

Nouvelles fondations.

Le serviteur de Dieu fut appelé en 1742 par l'évêque de Viterbe, pour donner une mission à Vetralla, ville de son diocèse. Dieu bénit cette œuvre d'une manière si extraordinaire que ce peuple, régénéré en Jésus-Christ, demanda avec instance une fondation semblable à celle de Mont-Argentaro, afin

de pouvoir traiter plus souvent avec les Pères, dont il avait reçu tant de bienfaits. Le local destiné à établir la nouvelle communauté était une petite maison tenant à une chapelle dédiée à saint Michel archange, et située au milieu d'une forêt, sur le mont Fogliano. Cette solitude plut beaucoup au vénérable fondateur. Deux ans après, en février 1744, il eu prit possession et y laissa son frère Jean-Baptiste en qualité de supérieur. La maison du mont Fogliano eut toujours le plus grand attrait pour le P. Paul et il y établit sa demeure.

Presqu'en même temps cut lieu la fondation de Saint-Eutice, ancienne église située près de Soriano, diocèse de Civita-Castellana. On y vénère, avec beaucoup de dévotion, le corps du saint martyr Eutice, dont les prodiges réitérés attirent un grand nombre de pèlerins. Ce fut le 7 mars de la même année, que le P Paul, snivi d'une multitude immense, conduisit ses compagnons à la nouvelle maison. Arrivé à l'église, il alla se prosterner au tombeau du saint, et il mit sous sa protection la communauté naissante.

La congrégation de la Passion n'avait encore que trois maisons; mais la réputation de ses membres s'étendait déjà bien loin. Le peuple et le clergé de l'eccano, diocèse de Ferentino, ayant entendu parler du bien que le P. Paul et ses compagnons opéraient dans les lieux où ils étaient établis, désirèrent faire jouir leur pays du zèle des nouveaux apôtres, et supplièrent le vénérable père de fonder une maison de son ordre sur leur territoire. L'évêque de Ferentino, loin de désapprouver la démarche faite par le peuple et le clergé de Ceccano, écrivit lui-même une lettre au P. Paul, pour l'engager à accepter l'invitation qui lui avait été faite.

Le vénérable fondateur, après avoir consulté le Seigneur et lui avoir recommandé cette sainte œuvre, envoya à Ceccano le P. Thomas Struzzieri, avec un compagnon, pour examiner le local et disposer ce qui

était pécessaire à l'établissement de la communauté. Vers le commencement de l'année 1748, le P. Paul partit lui-même avec quelques religieux de Saint-Ange pour Saint-Eutice, Là, il prit encore un certain nombre de sujets; et après un discours qui arracha les larmes de tous les yeux, se mit en route pour Ceccano, à la tête de cette pieuse colonie. Tous marchaient pieds nus, malgré les rigueurs de l'hiver et la difficulté des chemins. Aussi est-il inutile de dire qu'ils souffrirent beaucoup dans ce long voyage. Paul surtout, à qui une épine aigné et lougue avait percé un pied, ne pouvait presque plus se trainer. Ils arrivè. rent enfia au territoire de Ceccano; et lorsau'ils furent à quelque distauce de la ville, le clergé et un neuple nombreux les accueillirent avec de vives démonstrations de joie. L'évêque de Ferentino lu-même vint à Ceccano pour recevoir les bons pères et pour assister à la cérémonie de l'installation, qui eut lieu le lendemain 14 janvier, jour de dimanche, et fête du

Le P. Paul célébra la sainte messe, pendant laquelle il versa beaucoup de larmes; puis il prononça un discours qui fit la plus vive impression sur l'auditoire. Quelques jours après il commença à Ceccano une mission qui fut abondante en fruits de salut, quoiqu'il n'y pût, pour cause de maladie, travailler que trois jours. Après avoir repris quelque force, il partit pour Rome, ensuite pour le Mont-Argentaro, et il commença à s'occuper de la fondation de la cinquième maison, qui fut faite, après bien des peines (comme le dit le P. Paul lui - même dans une de ses lettres), à Toscanella, le 27 mars de l'an 1748.

Saint Nom de Jésus.

En 1751 fut fondée la retraite de Saint-Socius, près de Ceprano; l'année suivante, celle de Terracine, sur les ruines du palais de l'empereur Galba; puis vinrent les fondations : en 1755, de Santa-Maria de Pugliano; en 1761, de Saint-Joseph, au Mont-Argentaro, pour servir de noviciat; enfin, en 1769, de

Notre-Dame des Douleurs, dans le voisinage de Corneto.

Ces diverses fondations furent couronnées par celle de la Très-Sainte-Trinité au Mont-Albano, appelé communément Monte-Cavi. Cette montagne était fameuse à cause du temple de Jupiter-Latial qu'on y voyait autrefois et des sacrifices qu'on y offrait en son honneur. Dieu voulut purifier ce lieu d'abomination en y appelant les enfants de Paul.

Ces progrès si rapides de la nouvelle congrégation excitèrent la jalousie de certains esprits animés d'un zèle mal entendu. Ils n'épargnèrent ni voyages ni fatigues, pour anéantir ou du moins pour entraver dans sa marche la congrégation naissante. C'est le propre des œuvres de Dieu de rencontrer toute sorte d'oppositions de la part de l'enfer et des méchants. Comment la Croix pouvait-elle manquer à Paul et à ses enfants, qui faisaient une profession particulière de l'honorer?

Entre autres griefs, on accusait Paul et ses compagnons d'être des perturbateurs de la paix publique, des loups cachés sous la peau de brebis, des hommes suspects en matière de religion, scandaleux, usurpateurs, etc., etc. Si cette tempête suscitée contre la nacelle du serviteur de Dieu lui causa quelque peine, Dieu ne tarda pas à le consoler : évêques, prêtres, communantés et peuples se réunirent pour le défendre. Les rapports dirigés contre lui avaient été envoyés par le souverain pontife à Mgr Cavallini, évêque d'Alatri, avec ordre de prendre des informations.

Le pieux et savant prélat, témoin oculaire du bien opéré par les Passionistes dans une mission qu'ils donnaient alors même dans sa ville épiscopale, écrivit au souverain pontife une lettre énergique en leur faveur. Déjà d'autres prélats avaient fait connaître au pape le bien que Paul et ses enfants faisaient partout où ils étaient appelés, soit pour prêcher, soit pour entendre les confessions, attestant que leur doctrine

était solidement catholique. C'était plus qu'il n'en fallait pour démasquer l'imposture. Néanmoins, les ruses des adversaires étaient si fines et si adroites. que la cour de Rome dut ordonner d'autres enquêtes. On examina secrètement la conduite de Paul et de ses compagnons, leurs conversations, leur manière de prêcher: mais on ne put rien découvrir de répréhensible dans ces hommes de Dieu. Au contraire, on ne put qu'admirer leur zèle, leur piété, leurs vertus, la pureté de leur doctrine et les conversions innombrables qu'ils faisaient. Le Seigneur, pour hâter la fin de la tempète, permit que le P. Paul et ses compagnons fussent appelés à prêcher à Rome à l'occasion du jubilé séculaire. Ce fut alors que Benoît XIV, sans tenir compte des rapports des adversaires, rendit hommage à l'innocence calomniée, et, par un décret du 20 avril 1757 mit fin aux disputes. Dès lors, plus que jamais. il honora l'institut de sa bienveillance paternelle, et la lui continua aussi long temps qu'il vécut.

CHAPITRE XIV

Maladies et autres peines souffertes par le serviteur de Dieu.

Le pieux lecteur se rappelle sans doute toutes les fatigues et les peines que Paul eut à endurer, soit à l'occasion des voyages, soit à l'occasion des missions; mais toutes ces épreuves n'étaient, pour ainsi dire, rien en comparaison de ce qui lui restait à souffrir. Par suite de sa vie si laborieuse et si pénible, sa santé s'altéra au point que son existence n'était qu'un souffrance continuelle. Une maladie mortelle, qu'il fit dès 1745, le paralysa de telle sorte qu'il marchait très-difficilement et qu'il était forcé de se servir d'un bâton. Malgré ses infirmités, il continuait de donner des missions; et si quelquefois il était forcé de garder le lit, il utilisait ce temps en entendaut les confessions des hommes qui allaient le trouver. Dès que

l'heure du sermon était arrivée, il se levait, et à l'aide d'un bras, il allait à l'église, montait sur l'estrade, et préchait avec autant de force que s'il cût joui de la plus parfaite santé. Quelque grand que fût l'attrait de Paul pour les missions, il dut définitivement y renoncer en 1762, « Je suis habituelle-» ment si malade, écrit-il, que je peux à peine me » trainer par la maison. J'abandonne mes missions et » tout autre exercice utile au prochain, parce que je » ne peux plus... Ah! si je le pouvais, je voudrais » être encore sur le champ de bataille; car le monde » en a besoin aujourd'hui peut-être plus que jamais. » Sa santé se délabrant de plus en plus il dut se servir de béquilles pour marcher; et il supportait cet accroissement de souffrances avec calme et en vrai disciple de Jésus Christ. Lorsqu'on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait : « Remercions Dieu! » Par cette réponse il faisait connaître qu'il recevait ces peines comme des dons précieux que Dieu lui faisait.

Outre ces douleurs corporelles, Dieu permit qu'il eût aussi beaucoup à souffrir de la part du démon. Pour repousser ses attaques, le bienheureux n'employa d'autres armes que la patience et la résignation à la volonté divine.

Enfin Dieu lui envoya une cruelle épreuve. en le privant de son frère Jean-Baptiste, qui, en 1765, fut appelé à une vie meilleure. Paul, qui lui était tendrement attaché, plus encore par les liens de l'esprit que par ceux du sang, ressentit vivement la grandeur de cette perte. Ce n'était pas sculement un frère qu'il perdait en la personne du P Jean-Baptiste, mais un directeur éclairé de sa conscience, un compagnon fidèle des peines et des fatigues soutenues pour fonder et pour gouverner l'Institut. Dans cette pénible circonstance, sa résignation égala sa douleur; et sans se décourager, il redoubla d'ardeur pour réparer le vide que cette mort laissait dans la congrégation.

CHAPITRE XV

Paul fait la dernière visite de ses retraites. Clément XIV accorde à l'Institut les privilèges des autres congrégations. Dernière mission de l'aul.

Malgré le poids de ses années et de ses infirmités, Paul voulut, en 1766, visiter encore une fois toutes ses maisons, faire ses adieux à ses religieux, leur donner ses derniers avis et sa bénédiction. Ce fut au mois de novembre qu'il partit de Saint-Ange pour Rome. Il eut occasion d'y voir l'hospice, qui venait d'être accordé à sa cougrégation, sous le titre du Saint-Crucifix, et qui est situé dans la rue qui conduit du Colisée à Saint-Jean de Latran. Ce local lui plut beaucoup, et il en témoigna sa satisfaction; mais éclairé des lumières d'en haut, il prédit que les religieux n'y séjourneraient pas longtemps, faisant allusion à la maison plus grande et plus belle qui devait leur être donnée.

Il commença sa visite par la retraite de Monte-Cavi; puis il descendit a Terracine, où il passa l'hiver. Pendant tout le temps de son séjour, il souffrit des douleurs si aiguës, qu'il excitait la compassion de tous ceux qui le voyaient. Au mois de mars, il alla à Saint-Socius; vers Paques, à Ceccano; et enfin à Paliano. Dans toutes ces visites il apportait des consolations à tous les cœurs et augmentait la ferveur dans toutes les àmes.

Les marques d'estime et de respect dont le P. Paul fut l'objet pendant ses voyages, non-seulement dans ses propres maisons, mais encore et surtout dans les villes et dans les bourgades par lesquelles il passait, furent pour lui de véritables tourments. A Ceprano et à Frosinone, on fut obligé d'employer des soldats pour retenir la foule qui, sans égard pour les remontrances et la résistance de ses hôtes, le suivait jusque

dans l'intérieur de leurs maisons. Il y en eut qui, par dévotion, lui coupèrent les cheveux; d'autres mirent son manteau en pièces, de manière qu'un des religieux dut lui donner le sien; et celui-ci ne tarda pas à subir le sort du premier. Les évêques et le clergé des villes par où il passait s'unissaient au peuple pour l'honorer.

Toutes ces démonstrations de respect ne faisaient qu'affliger profondément le cœur de Paul. Il aimait a répéter : « Qui sait si ces braves gens ne sont pas plus agréables à Dieu que moi? »

Mais ce qui fut le plus pénible pour son humilité, ce fut d'être obligé de marcher dans les rues d'Anagni entre deux évêques, celui de Ferentino qui s'y trouvait de passage, et celui de la ville. Le bienheureux affirma dans la suite à son confesseur qu'il n'avait jamais éprouvé plus de honte ni de confusion qu'en cette circonstance. Cette vénération provenait des prodiges que Dieu se plut à opérer pour glorific son serviteur; car, dans tous ces voyages, le P. Paul fut enrichi du don de prédire l'avenir et de guérir les maladies.

De retour à Rome, le 7 du mois de mai, il eut la consolation de voir terminer la fondation de l'hospice. Il profita de son séjour dans cette ville pour aller se jeter aux pieds du souverain pontife, Clément XIII, afin de le remercier de ce qu'il avait bien voulu lui accorder une maison dans la capitale du monde chrétien : et le 15 du même mois , il partit pour sa chère solitude de Saint-Ange. Dès qu'il y fut arrivé il tomba dangereusement malade. A de grandes douleurs corporelles se joignirent des peines d'esprit fort cuisantes. « Un jour, raconte-t-il lui-même, il me parut que j'étais dans l'enfer et que j'y souffrais la peine du dam que ressentent les réprouvés, » Faut-il s'é onner ensuite de ce qu'il disait quelquefois en voyant rire: « Je ne sais comment on peut rire, quand on est continuellement en danger de se damner.

et par conséquent de perdre Dieu pour l'éternité? » Environ deux ans après, le Saint-Siège étant vacant par la mort de Clément XIII. le cardinal Ganganelli fut appelé à le remplacer sous le nom de Clément XIV. le 19 mai 1769. Le P. Paul avait eu auparavant des relations avec ce pontife, et il lui avait clairement prédit son élévation. A la nouvelle de son élection. il partit pour la ville sainte, afin d'obtenir du nouveau pape la confirmation des règles de l'Institut. Le pape lui-même attendait son arrivée. Dès gu'il le sut à Rome, il lui envoya un carrosse à l'hospice pour l'amener au palais pontifical, où il le recut avec une bienveillance et une affection toutes particulières. Après une longue audience, le P. Paul présenta au souverain pontife une supplique, dans laquelle il demandait en grace l'approbation de l'Institut, en qualité de congrégation, avec des vœux simples, et la concession des privilèges accordés aux autres congrégations. Tout lui fut accordé sclon ses dsirs. Clément XIV, par un bref du 15 novembre 1769, confirma les règles; et, le lendemain 16, il approuva l'institut par une bulle riche de graces et de privilèges. Dès que le P. Paul eut recu cette bulle, il la baisa avec humilité et respect. la placa sur l'autel de la chapelle de l'hospice, et avant rassemblé la communauté, il rendit graces à l'Auteur de tous les biens.

Cette même année 1769, le saint-père, ayant accordé un jubilé extraordinaire, ordonna d'y disposer le peuple par des missions. Le P. Paul, quoique tout cassé de vieillesse et d'infirmités, fut chargé de prêcher dans la basilique de Sainte-Marie du Transte-vère. En vain il demanda au cardinal-vicaire d'en être dispensé, à cause de son âge avancé et aussi de sa surdité. « Je m'aperçois, lui répondit le cardinal, que la voix ne vous fait pas encore défaut; quant à votre surdité, ce n'est rien; il suffit que vos auditeurs ne soient pas sourds. » Le bon Père, qui ne savait qu'obéir, accepta la mission. Toutefois il ne put en

faire l'ouverture, parce qu'il fut saisi de la fièvre et de vomissements violents; mais dès qu'il se trouva en état de sortir de la maison, il continua, par esprit d'obéissance les exercices qui avaient été commences par un de ses religieux. C'était un spectacle admirable et édifiant tout à la fois, de voir ce saint homme, courbé sous le poids des années, gravir péniblement, à l'aide de plusieurs personnes, les degrés de l'estrade; puis de l'entendre prêcher les vérités de la religion avec un accent et une énergie que le zèle du salut des ames pouvait seul lui inspirer. Le concours des fidèles à ses prédications fut immense. Religieux, ecclésiastiques, prélats, cardinaux, ainsi que la première noblesse de Rome, tous accouraient pour entendre l'homme de Dieu. L'église, malgré ses vastes dimensions, ne suffisait pas à une telle affluence: et souvent des milliers de personnes étaient obligées de s'en retourner sans avoir pu y trouver place. Chaque jour Clément XIV s'informait de la santé de l'apôtre du Transtevere et du succès de ses prédications: et. en recevant des nouvelles favorables, il s'écriait plein de joie: « Laissez-le faire! laissez-le faire! Lasciatelo fare! lasciatelo fare! » Après le sermon, quelques personnes l'accompagnaient afin de le protéger au milieu de la foule qui accourait vers lui pour lui baiser les mains ou l'habit et pour lui demander sa bénédiction. C'est par cette mission que le P. Paul termina cinquante années de travaux apostoliques.

Après avoir visité pieusement les principales églises de Rome, il se disposait à quitter cette ville pour retourner à Saint-Ange; mais le pape ne le lui permit pas. « Je sais, lui dit-il, ce que vous allez faire dans votre solitude de Saint-Ange: vous allez prier pour vous, pour nous et pour toute l'Eglise; or tout cela, vous pouvez le faire ici. » Le bon Père inclina la tête, et se soumit aux ordres du vicaire de Jésus-Christ. Cependant le pape lui permit de continuer la visite de ses retraites, à la condition qu'il re-

viendrait à Rome pour la fête de saint Jean-Baptiste. Le 27 mars, il partit donc pour Corneto, qu'il visita: puis pour le Mont-Argentaro. En s'approchant de la retraite de la Présentation, et en pensant à tout ce qu'il avait souffert dans ces lieux, il disait en pleurant : « Ah! que de choses cette montagne me rappelle! » Il visita d'abord la maison des profès; ensuite il alla à celle des novices, située environ à un kilomètre de la première. Les novices sortirent à sa rencontre en chantant de pieux cantiques. A ce spectacle, le P. Paul pleura de tendresse; et comme on lui en demandait la raison, il répondit : « Comment voulez-vous que je puisse retenir mes larmes en pensant que, quand je vins sur ce mont, je n'apportai avec moi qu'un peu de gâteau et une vingtaine de grains de raisin : et maintenant j'y vois deux maisons remplies de religieux qui louent le Seigneur nuit et jour dans leurs églises convenablement pourvues? »

Le 5 mai, il quitta le Mont-Argentaro pour ne plus y retourner, et prit la route de Rome. Dans ce voyage, les marques de respect données au P. Paul, par les peuples des localités qu'il traversa, ne furent ni moins nombreuses ni moins honorables que celles qu'il avait déjà reçues: mais le serviteur de Dieu les méprisait et les détestait de tout son cœur. Il s'écriait en gémissant: « Ah! pauvre Paul!... Il faut que tu te renfermes dans une chambre... Le monde se trompe: il me croit ce que je ne suis pas.»

CHAPITRE XVI

Paul vit par obéissance, fonde le monastère des Passionistines à Corneto, et prend possession de la maison de Saint-Jean et de Saint-Paul de Rome.

A son retour à Rome, le saint fondateur rendit plusieurs visites au souverain pontife, qui le reçut toujours avec joie et bienveillance. Un jour, quoiqu'il ne pût admettre personne à son audience, à cause de quelque indisposition, il reçut cependant le P. Paul, et il dit à son compagnon: « Oh! j'estime beaucoup la conversation du P. Paul! quel soulagement elle me procure! Ce matin je n'ai pas même pu accorder audience à mon secrétaire d'état; mais je ne pouvais pas la refuser a mio papa. » C'est ainsi qu'il se plaisait à appeler le P. Paul.

Les consolations que le pontife puisait dans ces pieux entretiens, semblaient toucher à leur terme. Le serviteur de Dicu étant tombé malade, le 7 décembre 1770 le mal prit des caractères si inquiétants, qu'on crut devoir lui donner le saint Viatique. Les médecins désespéraient de sa guérison; mais il dit à son confesseur qu'il ne pensait pas mourir de cette maladie. En effet il y eut dans son état une amélioration sensible.

Quelque temps après, il tomba de nouveau malade, et à sa prière on lui administra une seconde fois le saint Viatique. C'est dans cette circonstance qu'il répéta à son confesseur qu'il ne craignait pas la mort. « Dieu m'a assuré, ajouta – t – il, qu'il me donnera le paradis. » Souvent, les larmes aux yeux, il répétait: « Je ne crains plus; il me tarde de m'en aller! »

Le moment de monter au ciel n'était pas encore arrivé pour Paul; il se remit peu à peu; mais, dans les premiers jours de juillet, sa maladie s'aggrava tellement qu'on le crut aux portes de l'éternité. Un savant médecin de Rome l'avait formellement condamné: tout espoir était évanoui. Pénétrés de la plus vive douleur, le père procureur et le frère infirmier se rendirent au Vatican, pour porter cette triste nouvelle au pape. Clément XIV, qui affectionnait beaucoup le P. Paul, et qui craignait vivement de le perdre, se prit à leur dire: « Je ne veux pas qu'il meure maintenant: dites-lui que je lui donne un délai, et qu'il ait à obéir. » Chose vraiment admirable! A

peine les paroles du pape sont-elles rapportées au moribond, qu'il se soulève, les yeux mouillés de larmes, et se tournant les mains jointes vers le crucifix: « Mon Jésus crucifié, dit-il, je veux obéir à votre Vicaire. » Soudain le mieux se déclare et les forces commencent à revenir. Dès qu'il put sortir, il alla rendre visite au pape, et quand il fut en sa présence: « Saint Père, lui dit-il, si je suis encore en vie, après Dieu, c'est à Votre Sainteté que je le dois. J'eus une grande confiance à l'ordre qu'elle me donna, et le Seigneur l'a ratifié. » On ne peut dire combien le saint-père fut charmé d'apprendre, de la bouche même du P. Paul, la manière dont il avait été guéri.

Pendant que le serviteur de Dieu gisait sur son lit de douleurs, il conduisit à bonne fin la fondation du monastère des Passionistines dans la ville de Corneto. A l'aide de quelques àmes pieuses, il put faire construire ce monastère; il en présenta les règles au souverain pontife, qui les approuva par un rescrit daté du mois de septembre 1770. Au mois de mai 1771, huit religieuses de chœur et trois converses entrèrent dans la nouvelle maison, et commencèrent l'observance régulière avec tant de ferveur que l'évêque de Corneto, en écrivant au fondateur, lui disait : « C'est un monastère rempli de l'esprit de Dieu et de ferveur: toutes les religieuses qui y sont entrées font espérer une bonne réussite pour l'honneur du Seigneur, de sa sainte passion, et pour l'édification de cette ville.»

A cause de ses infirmités, le P. Paul dut se faire remplacer par un de ses consulteurs, pour la cérémonie de l'installation de ces bonnes religieuses. Ce fut certainement une grande peine pour son cœur de ne pas voir ses filles spirituelles, ni à cette occasion ni dans la suite; mais le P. Paul l'avait déjà prédit depuis longtemps à une de ces fondatrices, la Mère Angèle-Thérèse de l'Assomption, qui en donna l'attestation suivante: « Lorsque je n'avais encore que six ans, c'est-a-dire en 1745, le P. Paul, étant venu

chez mes parents, me mit la main sur la tête, et me dit que je serais religieuse de son ordre et même que je devais être supérieure : ce qui s'est vérifié. Plus tard, voyant le retard qu'éprouvait la fondation des Passionistines, je lui demandai la permission d'entrer dans un autre monastère; mais il me répétait toujours: « Ce sera ici et non ailleurs que vous prendrez l'habit. » Plusieurs fois il ajouta: « Pour moi je ne vous verrai pas avec ce saint habit. » Et lorsque je lui en demandais la raison, il ne me répondait que ces paroles: « Je ne vivrai pas assez longtemps pour vous voir. »

Après la fondation de ce monastère, Clément XIV s'occupa de procurer, dans Rome, au P. Paul et à ses enfants une maison plus grande et plus commode que celle qu'ils habitaient. N'étant encore que cardinal, il en avait reconnu lui-même la nécessité, lors d'une visite qu'il fit au serviteur de Dieu à l'hospice. Quand il fut élevé au souverain pontificat, voyant que Paul consentait à fixer sa résidence à Rome, il lui dit un jour: « Puisque vous vous êtes rendu à mes instances, et que vous restez à Rome, c'est un devoir pour moi de vous procurer une maison: vous aurez encore à attendre quelque temps. »

En 1743, passant, avec le P. Thomas Struzzieri, près de la basilique de Saint-Jean et de Saint-Paul, le bienheureux se tourna vers son compagnon, et lui dit: « Quelle est cette église? A qui cette maison attenante? » Et en disant cela il montrait l'église et la maison que les religieux occupent aujourd'hui. « C'est, lui répondit le P. Thomas, l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, et la maison est habitée par les missionnaires de Saint-Vincent de Paul. » Alors le bienheureux se mit à s'écrier, comme un homme tout transporté: « O Dieu! c'est ma maison! c'est ma maison! c'est ici que je dois habiter un jour, » Personne ne comprit alors le sens de ces paroles mystérieuses. Trente ans après, pendant l'automne de

1773. le procureur général de l'ordre étant allé rendre visite au pape, celui-ci lui demanda si le P. Paul n'avait pas eu un frère religieux qui s'appelait Jean. Le Père procureur lui répondit affirmativement; et le saint-père ajouta: Joannes et Paulus, sans rien dire de plus. Un mois ou deux après, le pape transféra les prêtres de la mission à Monte-Cavello, et donna leur maison et l'église au P. Paul et à ses compagnons. Ce fut le 9 décembre de la même année que les religieux de l'hospice prirent possession de cet établissement situé sur le mont Celius.

Clément XIV étant mort, et Pie VI lui ayant succédé sur la chaire pontificale, le saint fondateur, qui sentait aussi sa fin approcher, crut deyoir réviser une dernière fois les règles de l'institut; et après y avoir mis la dernière main, il supplia le nouveau pontife de les sanctionner de son autorité. Pie VI y condescendit avec bienveillance, par une bulle du 15 septembre 1775, commençant par ces mots: Præclara virtutum exempla.

Si le P. Paul perdit par la mort de Clément XIV un protecteur, un bienfaiteur, un ami, il le retrouva dans son successeur Pie VI. Quelques jours après son élection, le saint-père se transporta à la basilique de Saint-Jean et de Saint-Paul; et il daigna même aller visiter le P. Paul dans son lit, où il était retenu par ses infirmités. Le saint-père l'embrassa; en partant, il se recommanda à ses prières, et ajouta que quand ses religieux auraient besoin de quelque chose, ils devaient recourir à lui sans craindre de lui être à charge.

A cette bienveillance du souverain pontife, Paul répondait par des prières ferventes, qu'il adressait à Dieu pour sa conservation. Il lui témoigna encore une autre espèce de reconnaissance, qui est toute propre aux spints. Dans cette année 1775, la première du pontificat de Pie VI, et la dernière de la vie du P. Paul, il ne paraissait aucun indice de cette guerre terrible qui devait quelques années après éclater

contre l'Eglise et son chef visible. Mais ce qui était caché à l'œil humain, Dieu daigna le révéler à son serviteur, qui se hâta d'en donner connaissance à son bien-aimé père et pontife.

Nous allons rapporter ces paroles prophétiques, telles qu'elles se trouvent dans le procès apostolique, d'après la déposition d'un digne ecclésiastique de la cour pontificale.

« Quelque temps avant que le serviteur de Dieu mourût, et tandis qu'il était obligé de rester immobile dans son fauteuil à cause de sa maladie, j'allai lui rendre visite comme d'ordinaire. En me voyant, il me demanda des nouvelles de la santé du saint-père. Je lui répondis qu'il allait très-bien. Le P. Paul, fixant alors ses regards sur moi, me dit : « Je m'appelle Paul de la Croix; mais je ne le suis que de nom : le saint-père l'est de fait. Dites-lui de ma part qu'il s'étende bien sur la croix, parce qu'il y doit rester longtemps. » A peine avait-il proféré ces paroles, que soudain son visage s'enflamma et changea d'aspect. Puis, les yeux tournés vers un crucifix, il commença à dire : « Ah! pauvre Eglise! ah! pauvre religion catholique! Seigneur, soutenez votre vicaire; donnez-lui du courage et des lumières, afin qu'il fasse tout selon votre sainte volonté. » Ensuite, élevant davantage la voix et tenant les bras étendus, il ajouta : « Oui, Seigneur, je l'espère, je le veux de votre miséricorde. » Ces paroles, et d'autres semblables, surent répétées à différentes reprises par le serviteur de Dieu. Ensuite. comme une personne qui se réveille d'un profond sommeil, il se tourna vers moi et me dit : « Vous êtes ici ?.... »

Hélas! les maux qui fondirent sur l'Eglise et sur le souverain pontife, mort en exil, ne vérifièrent que trop la prédiction du serviteur de Dieu!



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Foi du Bienheureux.

La foi étant la base du christianisme et le fondement de la sainteté, il est juste de commencer par elle les détails que nous nous proposons de donner sur les vertus que le bienheureux Paul a pratiquées dans un degré héroïque.

Relativement à la foi du bienheureux Paul de la Croix, nous citerons le témoignage du souverain pontife Clément XIV. S'entretenant, avec d'autres personnes, du serviteur de Dieu, il dit expressément: « Je connais bien le P. Paul; c'est un homme d'une grande foi, d'une foi vive. » S'étant adonné à la sainte oraison dès son adolescence, il eut pour maître Dieu lui - même, qui lui donna une connaissance profonde des vérités de la foi. Dans les premiers temps de sa vie pénitente, il eut à combattre quelques tentations contre cette vertu: mais bientôt il en fut délivré. Le jour de la Pentecôte, c'est son confesseur qui l'atteste, Paul fut ravi en extase; et dès lors il fut délivré de toute espèce de pensées contraires à la vertu fondamentale du christianisme. Paul lui-même déclara à son confesseur que, dès les premières années de sa conversion. Dieu lui accordait pendant la méditation une connaissance si claire des vérités de la religion que la foi lui semblait changée en évidence. De là venait qu'il répétait souvent les roles de l'Apôtre : Scio cui credidi et certus sum : à qui je crois, et j'en suis assuré. C'est son esprit de foi qui lui inspirait ces protestations si souvent réitérées. qu'il était prêt à donner son sang pour notre sainte religion. Il ne pouvait dire l'office divin sans se découvrir la tête : et un jour qu'il était malade, l'insirmier l'avant engagé à se couvrir, il lui répondit que cette marque de respect était bien peu de chose . lorsqu'on pensait qu'en récitant le bréviaire, on s'entretenait avec Dieu. Il voulut que tous ses enfants fussent aussi animés de cette foi vive : et souvent il avait à la bouche ces paroles de l'hymne: Os, lingua, mens, sensus, vigor confessionem personent: « Tout en nous doit » louer le Seigneur: notre bouche, notre langue, notre » esprit, nos sens, notre force. » Sa langue exprimait les sentiments de son cœur : ses entretiens familiers. même dans les récréations communes, pénétraient tous ceux qui l'écoutaient. Il est impossible de décrire la foi qui respirait dans toutes ses paroles, dans tous ses discours pendant les missions. Avant de commencer le sermon, il récitait le symbole de saint Athanase: une fois le sermon commencé. Paul paraissait un tout autre homme; et il prêchait avec une telle foi et une si grande ardeur qu'il étonnait et touchait tous les auditeurs. S'il traitait des sujets de terreur, il suffisait de le regarder pour être effrayé. Son visage. son regard, son geste, sa voix, ses cheveux qui se dressaient, et son corps tout entier qui tremblait. montraient assez combien il était pénétré des vérités qu'il annoncait. Il aurait pu dire, comme saint Augustin, dans un sermon sur l'enfer: Territus terreo: La fraveur que je vous inspire, je l'éprouve moi-même tout le premier. Quelle merveille après cela s'il y en avait si peu qui résistassent à la voix du zélé missionnaire? Par respect pour la parole de Dieu, il prêchait toujours tête nue, et il faisait de même lorsqu'il parlait de Dieu à ses disciples.

Paul nourrit toujours un désir très-vif pour la propagation de la foi dans tout le monde; et lorsqu'il se rencontrait avec des missionnaires zélés et pleins de l'esprit apostolique, il ne se lassait jamais de les écouter. Il priait la divine Majesté pour les peuples privés de la lumière de la foi, et surtout pour la conversion de l'Angleterre. Souvent il disait à ses religieux: « Prions pour l'Angleterre: pour moi, quand je le voudrais, je ne pourrais m'empêcher de le faire. Dès que je me mets en prière, ce malheureux royaume se présente à mon esprit; et voilà plus de cinquante ans que je prie pour sa conversion. » Un jour, l'infirmier le trouva comme en extase, et il eut de la peine à le rappeler à lui. « Oh! où étais-je tout-à-l'heure?.... dit alors le P. Paul. Je me trouvais en esprit en Angleterre: je considérais le grand nombre de martyrs qui ont donné leur vie dans cette île pour la foi catholique, et je priais pour ce pays!. »

1 Par suite de cette pieuse sollicitude du serviteur de Dieu pour le royaume d'Angleterre, il s'est toujours conservé dans la congrégation une tradition que les enfants du bienheureux Paul seraient appelés à contribuer un jour à la conversion de l'île des Saints, depuis si longtemps séparée de la seule véritable Eglise. En l'année 1834, un prêtre français se trouvant à Rome, visita le couvent de Saint-Jean et Saint-Paul où repose le corps du bienheureux et où réside le Père général de la congrégation. Il fut frappé de la régularité angélique de ces fervents religieux, et vivcment impressionné du désir ardent qu'ils témoignaient de passer en Angleterre. De retour en France, il se mit en devoir d'aider aux préparatifs de cette importante mission, et dans l'année 1840, quatre prêtres passionistes italiens venaient fonder une maison de leur ordre, à Ere, près Tournai, en Belgique, dans une propriété appartenant à une famille française. Le premier sujet qui se présenta pour être admis au noviciat fut un jeune Anglais de haute naissance et nouvellement converti. Il enseigna la langue anglaise aux Pères, persévéra dans sa sainte vocation, et lord Spencer est maintenant l'humble Père Ignace.

Le P. Dominique, supérieur du monastère belge, fut invité peu de temps après par Mgr Wiseman, alors coadjuteur de Mgr Walsh, à se rendre dans le district central. Il fit d'abord deux fois le voyage d'Oscott, où est établi le séminaire épiscopal; et en février 1842 la règle des Passionistes s'observait à Aston-Hall, près de la ville de Stone. Il établit ensuite son institut à Woodchester, dans le comté de Glocester. Quand il mourut, il

Soit dans les missions, soit dans les entretiens particuliers. Paul recommandait à tous de conserver pieusement le dépôt de la foi : et par conséquent il s'élevait avec force contre l'abus de répandre de mauvais livres. Il voulait qu'on parlat toujours avec vénération des choses de Dieu, ne pouvant souffrir à cet égard le moindre outrage, la moindre parole irrespectueuse. En vrai fils de l'Eglise, il ressentait vivement les persécutions qui s'élevaient contre elle : et lorsqu'il apprenait que quelqu'un se montrait récalcitrant à ses ordres, il s'en affligeait, et avait l'habitude de répéter la sentence de saint Cyprien : « Que celui qui n'a pas l'Eglise pour mère ne saurait avoir Dieu pour père. » Il eut toujours beaucoup de respect pour les ministres de Dicu. Il ne pouvait nommer le souverain pontife sans incliner la tête, et lorsqu'il se présentait à lui, il éprouvait un tremblement respectueux dont il ne pouvait se défendre. Etant cassé et infirme, il se mit à genoux aux pieds d'un évêque: et comme le prélat voulait l'en empêcher : « Laissezmoi m'agenouiller, dit-il, je sais ce que c'est que la dignité épiscopale. » La vénération que le serviteur de Dieu avait pour les prêtres était si grande, que quand il en rencontrait un, il lui baisait la main.

Etant malade, il appela un jour l'infirmier. En son absence, son propre secrétaire accourut pour lui demander de quoi il avait besoin. « Je voudrais l'infirmier, répondit le vénérable malade. Dites, dites, reprit le secrétaire; je vous donnerai ce qu'il vous faut. » Paul n'osait pas se faire servir par un prêtre: par conséquent il lui enjoignit d'appeler l'infirmier ou un autre frère. Le secrétaire, s'étaut aperçu du

s'occupait de la fondation d'un autre monastère à Hamptead, près Londres.

Ce fut le P. Dominique de la Mère de Dieu, qui eut le bonheur de recevoir l'abjuration du célèbre docteur Newman. dont le retour au catholicisme eut tant d'éclat et qui aujourd'hui est à la tête de la congrégation de l'Oratoire en Angleterre. motif de cette manière d'agir du serviteur de Dieu, lui dit avec franchise: « Eh quoi! parce que je suis prêtre, suis-je donc dispensé de pratiquer la charité et l'humilité? Bien des personnages de distinction vont aux hôpitaux pour rendre des services aux malades; et moi, qui en ai l'occasion ici dans la maison, ne pourrais-je pas en profiter? » A ces paroles le malade se tut, et se laissa servir, en répondant à cet acte de charité par d'humbles remerciments.

Le P. Paul avait du respect non-seulement pour les personnes consacrées à Dicu, mais aussi pour tous les objets qui servent à son culte. Il voulait que tout ce qui était destiné au service des autels fût convenable, décent, et que l'église fût tenue avec une très-grande propreté. S'étant un jour aperçu que le pavé d'une de ses églises était un peu sale, il ordonna de le laver immédiatement, et dit au supérieur: « Père recteur (c'est le nom qu'on donne aux supérieurs des retraites), ayez un peu plus de foi! »

CHAPITRE II

De sa dévotion envers la Passion de Jésus-Christ, le très-saint Sacrement de l'autel et le saint sacrifice de la Messe.

La foi vive, dont Dieu avait enrichi son serviteur, était sensible à tous ceux qui avaient la consolation de le voir ou de lui parler; mais c'était surtout aux jours que l'Eglise consacre d'une manière toute particulière au souvenir de quelque mystère, que Paul paraissait ravi hors de lui-même, comme des témoins oculaires l'ont attesté. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails relatifs à ce sujet, et cependant nous ne pouvons nous dispenser de donner au leceur une idée de sa dévotion envers la passion de Jesus-Christ, quoique pour en dire quelque chose il fallût avoir un cœur semblable à celui de notre bienheureux. La méditation de la passion de Jesus-Christ eut pour Paul

« C'est à l'autel que je l'ai su ce matin, en disant la sainte messe. »

Jean-Biptiste Cenci de Capranica, dans les Etats pontificaux, était sur le point de rendre le dernier soupir: le P. Paul, passant par chez lui, à l'occasion d'un voyage qu'il faisait à Rome, fut prié par son fils de recommander au Seigneur la guérison de son père. Le serviteur de Dieu lui dit : « Demain ie serai à la Storta, à telle heure, et je dirai la messe; quand i'aurai Jésus-Christ entre mes mains, ie ne le laisscrai pas qu'il ne m'ait accordé cette grace. » Le fils, qui voyait que la vie de son père touchait à son terme. ajouta : « Mais, mon père, à telle heure vivra-t-il encore? - Oui, oui, répondit le P. Paul. » Le moribond se maintint dans le même état jusqu'au lendemain, et à l'heure que Paul avait indiquée, il revint de sa léthargie, appela son fils, demanda à manger, et, quelque temps après, il était parfaitement guéri.

Le bienheureux voulait qu'on cût un très-grand respect pour le saint sacrifice de la messe. Pendant qu'il donnait la retraite dans un monastère de religieuses, il ne manqua pas de demander à l'enfant qui devait lui servir la messe s'il s'était lavé les mains. Un prêtre qui, par sa position, méritait quelques égards, se présenta un jour dans une des maisons dè l'institut, et demanda à y dire la messe: mais comme il n'avait pas un habit convenable à son caractère, le serviteur de Dieu lui en fit un reproche, et ne voulut point lui permettre de célébrer, en ajoutant que ce n'était pas un habit à porter à l'autel.

CHAPITRE III

De sa dévotion envers la sainte Vierge.

A la vénération et à l'amour qu'il avait pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, le serviteur de Dieu joignit une dévotion tendre et filiale envers sa sainte Mère. soutint, afin qu'il continuat pendant toute sa longue vie à rappeler au souvenir de tous Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. C'était là le pain céleste qu'il distribuait à chacun, en public et en particulier, dans les conférences spirituelles et dans les lettres qu'il écrivait. Jésus crucifié était le modèle qu'il proposait aux ecclésiastiques, afin qu'ils se rendissent ses images vivantes: il le présentait aux jeunes gens et aux personnes mariées, comme un moyen efficace pour mettre un frein aux passions et pour marcher dans la voie des commandements de Dieu : il l'offrait aux religieuses, afin qu'elles suivissent ses traces; mais il le mettait surtout devant les yeux de ses ensants. afin que, remplis de l'esprit de Jésus-Christ, ils pussent travailler plus utilement à la vigne du Seigneur. Il en était si persuadé qu'il disait : « Par ce moven, i'ai converti les pécheurs les plus obstinés. des brigands et toutes sortes de personnes; et il m'est arrivé plus tard, en entendant leur confession, de ne pas trouver matière d'absolution, parce qu'ils avaient été exacts à méditer la passion de Jésus-Christ. comme je le leur avais recommandé. »

« La méditation de la passion de Jésus-Christ, disait-il, est un baume précieux qui adoucit toute espèce de peine; c'est la porte par où l'on entre dans les pâturages célestes. Comment est-il possible, disaitil encore, d'offenser un Dieu flagellé, un Dieu couronné d'épines, un Dieu cloué à la croix pour nous, lorsqu'on se pénètre de ces vérités de la foi? »

L'auguste sacrement de l'Eucharistie, qui est un mémorial perpétuel de la passion du Sauveur, fut toujours pour Paul une source de grandes consolations, et eut pour son cœur des attraits admirables.

Avant qu'il fût ordonné prêtre, il s'approchait de la sainte table aussi souvent que le lui permettait son confesseur. Rien n'était plus édifiant que de voir Paul prier devant le Sacrement de nos autels. Son maintien indiquait assez la vivacité de sa foi envers cet

auguste mystère. Toujours à genoux sans aucun appui, les mains croisées sur la poitrine, immobile et la tête inclinée, il s'entretenait avec son Bien-Aimé pendant des heures entières, non-seulement le jour, mais encore la nuit. Le jeudi saint, il restait à prier devant le saint Sacrement jusqu'au jour sujvant, sans prendre aucune nourriture ni aucun repos. Sa ferveur et son amour pour le Dieu du Tabernacle s'accrurent encore après son élévation au sacerdoce. Sa première visite toujours, en entrant dans quelque localité, était pour le très-saint Sacrement : dans ses voyages, apercevait-il quelque ville ou quelque bourgade, il se mettait a genoux pour adorer en esprit le Seigneur, qu'on y conservait dans les églises. Dans les retraites, ses visites au très-saint Sacrement étaient fréquentes et longues; dans ses maladies, il se faisait, autant qu'il était possible, conduire au pied de l'autel, et là il semblait oublier le monde entier, pour ne s'occuper que de son Dieu. La dernière année de sa vie, le saint Sacrement étant exposé dans la basilique de Saint-Jean et de Saint-Paul, il s'y fit transporter, quoique très-souffrant, et se fit renfermer au jubé, afin de pouvoir y méditer dans le silence et la paix sur les perfections infinies de son Bien-Aimé. Pendant que Paul épanchait ainsi son cœur devant son Dieu, deux personnages distingués. dont l'un était un prélat de la cour romaine, vinrent le visiter, et demandèrent à lui parler, « Ce n'est pas le moment, répondit-il, de parler aux créatures. quand le Maître de la maison, le Seigneur des seigneurs et le Maître du monde se tient sur son trône.»

Dans les missions, il tentait tous les moyens pour propager une dévotion si excellente. Par ses exhortations, il introduisit dans beaucoup d'endroits la sainte et louable coutume de visiter le soir le saint Sacrement. S'il apprenait que, dans quelque pays, on n'avait pas assez de respect pour ce divin mystère, il en ressentait une peine inexprimable. Un jour on

lui dit que, dans certains lieux, le saint Viatique était porté aux malades sans le respect dû au sacrement. Lui qui exhortait tout le monde à l'accompagner, et même à porter un cierge, s'il était possible, fut si affligé en apprenant cette nouvelle qu'il exprima hautement l'intention d'aller se jeter aux pieds du pape pour faire cesser cet abus!

Il voulait que, dans les églises de ses retraites. l'autel du très-saint Sacrement fût orné de fleurs naturelles: et il recommandait souvent à celui qui était chargé de ce soin, de veiller à ce qu'elles ne manquassent point: mais ce qu'il avait le plus à cœur, c'était d'apporter à ce Sacrement des dispositions proportionnées à la vivacité de sa foi. Il faisait toujours précéder la célébration des saints mystères d'une longue et fervente méditation. A l'autel, on le vovait tout absorbé en Dieu: son visage changeait de couleur et s'enflammait comme celui d'un séraphin. Souvent il devait se faire violence à lui-même pour terminer la messe. Un jour qu'il célébrait dans l'église de Sainte-Lucie de Corneto, un de nos bienfaiteurs de cette ville, qui le servait à l'autel, s'aperçut, quelques instants avant la consécration, que le marchepied de l'autel répandait une fumée odoriférante. comme si on avait brûlé de l'encens, et que le saint prêtre se levait de terre à deux reprises. C'était alors surtout que le P. Paul recevait de Dieu des lumières pour lui et des graces pour les autres, comme l'attesta Mgr Struzzieri, dont nous citons les paroles: « Le serviteur de Dieu avait confié un secret à un de nos religieux et lui avait défendu de le révéler. Celuici eut la faiblesse de le communiquer à un autre. Le P. Paul appela le coupable, lui reprocha son infidélité, et pour qu'il ne pût nier le fait, il lui dit :



¹ En Italie, lorsqu'on doit porter le saint Viatique aux malades, on sonne la cloche pour appeler les fidèles à l'accompagner. Beaucoup de personnes se rendent à cet appel, et plusieurs portent des cierges et des flambeaux.

des charmes tout particuliers, même dès son enfance. Plus tard, Dieu lui inspira un sentiment si vif des peines du Sauveur, qu'il dit un jour : « Aux premières années de ma conversion, il me paraissait facile de méditer la passion de Jésus-Christ; mais maintenant!... hélas! quand on a dit un Dieu flagellé!... un Dieu crucifié!... comment peut-on en dire dayantage? » Lorsqu'il traitait ce sujet, soit dans des entretiens particuliers, soit en chaire, il en était si pénétré qu'il fallait fondre en larmes, eût-on un cœur de bronze. Parfois, pendant le diner, la lecture tombait sur les souffrances du divin Sauveur. Tant que le livre était entre les mains des autres, la chose se passait encore avec calme; mais quand le tour du bienheureux était arrivé, il ne pouvait retenir ses larmes et il faisait pleurer tous les autres religieux. Le vendredi, il s'abimait dans cette mer de la passion du Sauveur; on le voyait pâle, abattu, et comme un homme sur le point de mourir de douleur. Pendant la semaine sainte, son cœur était transpercé de ce glaive mystérieux qui pénètre les ames justes. « Ce sont des jours, disait-il, où les pierres mêmes pleurent. Eh quoi! le Prêtre souverain est mort, et l'on ne devrait point pleurer! Il faudrait avoir perdu la foi pour ne pas foudre en larmes. O mon Dieu.... » Un témoin oculaire disait : « Ou il ne faut pas aller rendre visite au P. Paul dans ces saints jours, ou il faut se préparer à pleurer d'attendrissement avec lui. »

Mais cette foi était bien plus vive, et ce feu plus ardent encore, lorsque dans des missions il faisait usage de cette arme toute-puissante contre le torrent des vices. Quand il prêchait la passion du Sauveur, il le faisait avec tant de force, de zèle et d'onction, que bien des fois on s'écria: « Un jour ou l'autre, le Père mourra sur l'estrade en méditant la passion de Jésus-Christ. » Paul lui-même désirait cette grace de mourir en prêchant et en embrassant Jésus crucisié; mais Dieu le

C'était en Marie qu'il placait toute sa confiance après Dieu. On a vu ailleurs que cette bonne Mère lui avait sauvé la vie, un jour qu'il était tombé dans une rivière et courait risque de s'y nover. Ce bienfait et tant d'autres qu'il avait recus de la Reine des vierges. excitèrent dans le cœur du serviteur de Dieu un si grand amour et une si vive reconnaissance, qu'il ne pouvait prononcer le nom de Marie sans se découvrir la tête, et faire une inclination profonde, comme s'il s'était trouvé devant le trône de cette auguste Reine. Il voulait que les autres en fissent autant. Tous ses voyages, soit pour les missions, soit pour le bien de la congrégation, commençaient toujours par les litanies de la sainte Vierge. Tous les jours il récitait son chanclet : il ne s'en dispensa pas même dans ses maladies mortelles dont nous avons parlé. Il disait à l'infirmier : « Je veux le dire tant que je le pourrai : et quand je ne pourrai plus le dire de bouche, je le dirai de cœur. »

Sa dévotion envers la Mère de Dieu était plus vive et plus tendre encore aux jours de ses fêtes, et surtout à celle de sa Présentation au temple : parce que c'était, selon son expression, comme l'anniversaire du jour où il avait quitté le monde. Malgré sa vieillesse et ses infirmités, il faisait tout ce qui dépendait de lui afin de se trouver tous les ans au Mont-Argentaro pendant la neuvaine qu'on y fait pour se préparer à cette fête. Il se disposait à célébrer la fête de l'Assomption par un carême de quarante jours, pendant lesquels il s'abstenait de fruits, quoique ce fût l'unique aliment qui lui convint dans ses infirmités. C'est ainsi que Paul, en vrai serviteur de Marie, se préparait à sanctifier les jours que l'Eglise consacre à son culte d'une manière toute particulière. Marie de son côté ne se laissait pas vaincre en générosité par son serviteur. Elle le récompensait par beaucoup de graces, qu'elle lui obtenait pour lui et pour les autres. Parmi ces graces, on compte de nombreuses guérisons, opérées avec de l'eau bénite en invoquant le nom de la sainte Vierge.

S'il méditait continuellement les douleurs de Jésus-Christ, il portait aussi profondément imprimées dans le cœur les douleurs de Marie, et il en recommandait la pieuse considération à tout le monde. Il avait coutume de dire que toute sa confiance et toute son espérance étaient fondées sur la passion du Fils et sur les douleurs de la Mère. C'étaient ces deux suiets qu'il traitait le plus souvent, soit dans ses discours publics. soit dans ses entretiens particuliers. On a remarqué que, quoiqu'il en parlat si souvent, néanmoins il paraissait toujours en dire des choses nouvelles qui touchaient jusqu'aux larmes ceux qui l'écoutaient. La miséricordieuse Vierge Marie voulut récompenser la piété et la dévotion de son serviteur, en le favorisant souvent de son aimable présence. Nous trouvons dans les procès de sa béatification, qu'elle lui apparut à différentes reprises. Citons un fait entre les autres. Un jour après la messe, la sainte Vierge se sit voir à lui, la poitrine percée d'un glaive; puis, les larmes aux veux, elle lui parla de ses douleurs et lui en donna une connaissance si vive qu'elle aurait touché les cœurs les plus durs. Elle se plaignit de la fausse dévotion de ceux qui se disent ses serviteurs et qui ne s'abstiennent pas d'offenser son divin Fils. Elle l'exhorta à propager toujours, comme il le faisait, la dévotion envers la passion de Jésus-Christ et ses propres douleurs.

Etant au lit de la mort, et près de sa fin, il remit entre les mains de cette bonne Mère la congrégation qu'il avait fondéc. « O Vierge immaculée, Reine des martyrs, lui dit-il., par ces douleurs que vous avez endurées dans la passion de votre aimable Fils, donnez à tous votre bénédiction maternelle: c'est à vous que je les confie; je les laisse sous le manteau de votre protection. » Avant son bienheureux trépas, la sainte Vierge lui apparut en compagnie de Jésus. C'est ce

que le serviteur de Dieu lui-même apprit à une âme pieuse à qui il se fit voir après sa mort. Le Seigneur et sa sainte Mère voulurent ainsi récompenser par anticipation l'amour avec lequel il avait partagé leurs douleurs pendant la vie.



CHAPITRE IV

De l'espérance du serviteur de Dieu.

L'espérance de Paul égalait sa foi. Pour peu qu'on réfléchisse à la fondation de la congrégation, aux peines qu'il eut à endurer et aux obstacles qu'il eut à surmonter pour venir à bout de son dessein, on comprendra facilement combien était grande la confiance qu'il avait en Dieu. Quelquefois il paraissait impossible de faire les fondations qu'il projetait, soit à cause de sa pauvreté, soit à cause de l'opposition au'il rencontrait de la part des personnes même le mieux intentionnées. Tout autre se serait découragé : pour lui, quand il avait une fois connu la volonté de Dieu par le moyen de l'oraison, il n'y avait rien qui pût l'arrêter. « Dieu nous aidera, disait-il. Il nous a tirés tant de fois d'embarras, il ne manquera pas de le faire encore. » Tel était constamment son langage en semblables circonstances.

Il inculquait à ses enfants cet esprit de confiance et blàmait les recteurs des retraites qui pensaient trop au lendemain. Il voulait que leur première pensée fût celle de l'observance régulière. « Soyons fidèles à Dieu (ce sont ses paroles), et ne doutons de rien; il aura soin de nous. Quand nous étions trois, Dieu nous pourvoyait pour trois; quand nous étions dix, il le faisait pour dix; maintenant que nous sommes beaucoup, il nous pourvoit pour beaucoup. Soyons vertueux, observons les règles, et rien ne nous manquera selon notre pauvre état. »

Les paroles du serviteur de Dieu se sont vérifiées jusqu'à présent : la congrégation a toujours été pourvue non - seulement de tout ce que la règle accorde aux religieux, mais encore de quoi faire l'aumône aux pauvres, même dans les années les plus difficiles. Le serviteur de Dieu écrivait à un religieux : « La gelée a séché les vignes, la récolte des grains est trèsmodique, et l'on craint une pénurie de denrées; mais les greniers et les caves du Maître souverain ne seront jamais vides. »

Pour ce qui était de son salut éternel, il en avait presque la certitude, sans pourtant perdre cette crainte salutaire qui doit nous accompagner jusqu'au bord du tombeau. Quelquefois, en se promenant ou en conversant avec ses religieux, il s'interrompait soudain; et montrant le ciel, il s'écriait: « Voyez, ô le beau pays! Il nous est destiné!...» Et en parlant ainsi il était ravi en extase 4.

Un jour, étant à Rome, il fut invité à voir la villa Pinciani. Il refusa d'y aller, en disant qu'il en avait une autre plus belle que celle-là : c'était le ciel! Souvent il disait, les larmes aux yeux : « Je n'aime rien de ce monde, je ne cherche ici-bas que mon Dieu. Oui, j'espère aller un jour au ciel jouir de sa présence. » Il se plaisait à parler de cette chère patrie; et il le faisait d'une manière si noble et si digne qu'on ne pouvait l'entendre sans étonnement et sans admiration.

Comme son cœur était toujours élevé vers le ciel, il aimait à suggérer aux autres les mêmes dispositions; et il répétait souvent ces paroles de la Préface: Sursum corda! sursum corda! En haut, nos cœurs! en haut, nos cœurs! Ce n'était pas sur ses

⁴ Le P. Dominique, dont nous avons parlé (page 58), avait hérité des sentiments du saint fondateur. Dans un de ses voyages, admirant le spectacle d'une belle nuit: « Si la voûte du cachot, dit-il à son compagnon, a tant de magnificence, que sera-ce de la veûte du palais? » mérites que Paul fondait son espérance, il se croyait très-pauvre sous ce rapport, mais c'était sur la miséricorde de Dieu. « C'est là, disait-il en montrant le Crucifix, que reposent toutes mes espérances. » Et s'il arrivait qu'on lui parlât du bien qu'il avait fait au prochain, il interrompait le discours, en disant : « Je n'ai d'autre espérance que dans les mérites de la passion de Jésus-Christ. »

Pour entretenir cette consiance filiale, Paul se figurait quelquesois être entre les mains de Dieu, comme un ensant entre les mains de sa mère; et il se reposait sur la divine bonté, comme l'ensant se repose sur la tendresse maternelle. « Seigneur, disait-il, faites de moi tout ce que vous voudrez : châtiez-moi comme il vous plaira; je ne veux jamais me séparer de vous. Vous avez beau me suir, ô mon Dieu, s'écriait-il dans ses abandons spirituels, je vous suivrai et je serai toujours votre ensant.»

Il avait la sainte habitude de réciter le chapelet de sainte Gertrude, où l'on ne dit rien autre chose que Fiat voluntas tua: Que votre volonté soit faite! Dans ces paroles il trouvait son repos; et quand il rencontrait quelque obstacle aux bonnes œuvres qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu, c'était à ces mêmes paroles qu'il avait recours, disant: « Le moment n'est pas encore arrivé. Fiat voluntas tua! La volonté de Dieu soit faite! »

CHAPITRE V

Son amour pour Dieu.

Ce feu céleste que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre embrasa tellement le cœur du bienheureux Paul, qu'on peut dire que sa vie tout entière n'a été qu'un exercice continuel d'amour de Dieu. Comme une victime sacrifiée à la divine charité, Paul ne se contenta pas de prendre l'habit religieux, mais il voulut de plus en porter sur sa chair un signe indélébile. Animé de cet amour qui peut tout, il imprima sur son cœur le saint nom de Jésus.

Il éprouvait parfois des palpitations tout-à-fait extraordinaires; le vendredi, elles devenaient plus fréquentes et si violentes qu'elles lui arrachaient des gémissements. Un médecin très-habile s'aperçut que deux de ses côtes avaient été soulevées par la véhémence de ses transports pour Dieu. On remarqua aussi que la partie de sa tunique qui correspondait au cœur, était brûlée comme si on l'avait approchée du feu.

Quelquefois aussi, le feu de l'amour divin dont il était embrasé intérieurement se manifestait sur son visage. Un de nos religieux se trouvent à Rome avec le serviteur de Dieu chez un des bienfaiteurs de la congrégation, Paul se retira seul dans la chambre qu'on lui avait assignée. Son compagnon, étonné qu'il ne l'appelât pas comme de coutume, alla le trouver; et en entrant dans cette chambre, il lui sembla entrer dans le paradis, tant il éprouva de consolation! Jetant ensuite les yeux sur son père, il vit que son visage était tout rayonnant de lumière. « Maintenant je comprends, mon père, lui dit-il, pourquoi vous ne m'appeliez pas. Tout pour vous, ajouta-t-il, et pour moi rien! — Taisez-vous, taisez-vous, lui répondit Paul, et ne parlez de cela à personne. »

Un jour qu'il parlait de Dieu à une dame d'une très-grande vertu, celle-ci leva les yeux. Mais elle dut aussitôt les baisser: car ce ne fut pas le visage du serviteur de Dieu qu'elle vit, mais une lumière si vive qu'il était impossible d'en soutenir l'éclat. Peu après, comme revenu à son état naturel, il appela son compagnon, et lui dit: « Allons, vite, retirons-nous. »

Ses communications intérieures avec Dieu étaient habituelles et sans interruption, ainsi qu'il l'avoua lui-même à son confesseur. « En quelque temps que ce

soit, lui disait-il, si l'on me demande à quoi je pense, je puis répondre, ce me semble, que Dieu seul est présent au fond de mon esprit. » Comme dans son cœur il n'avait d'affection que pour Dieu, les objets extérieurs ne lui rappelaient que Dieu. On a remarqué que cheminant dans les prairies il touchait les fleurs avec son baton, et disait : « Taisez-vous, je sais ce que vous dites : vous prêchez l'amour de Dieu. » Une fois, vovageant avec un compagnon, il se mit à lui dire : « N'entendez-vous pas comme ces arbres et ces feuilles crient : « Amour de Dieu! Amour de Dieu! Aimez Dieu! » Puis, restant en arrière, il ordonna à son compagnon de marcher. Celui-ci obéit: mais après s'être éloigné à quelque distance, il s'arrêta pour l'attendre: il le vit alors le visage environné de lumière, et l'entendit répéter: « Comment n'aimes-tu pas Dieu? comment n'aimes-tu pas Dieu?» Le bienheureux était ennemi de toute ostentation, mais ce jour-là il sembla un autre homme : la force de l'amour de Dieu le fit pour ainsi dire sortir de lui-même. « Aimez Dieu . disait-il à tous ceux qu'il rencontrait : aimez Dieu qui le mérite tant Et ne voyez-vous pas que les feuilles mêmes des arbres vous disent de l'aimer? O amour de Dieu!... ô amour de Dieu!... » Ces paroles, prononcées avec l'accent de l'amour, ravissaient et faisaient pleurer tous ceux qui l'entendaient.

Ce feu sacré de l'amour divin produisait dans le P. Paul d'autres effets merveilleux, des extases et des ravissements qu'il n'était pas maître de comprimer, même en public, et dont son auditoire, dans ses missions, était quelquefois témoin. Il est facile de se représenter l'émotion que ces prodiges causaient dans le peuple et l'impression que ses paroles fai-faisaient et laissaient après lui. Toutes ses actions étaient sanctifiées par une très-grande pureté d'intention, et dans ses prédications, il la renouvelait un grand nombre de fois. Ses graves et longues souf-

frances ne refroidirent jamais en lui l'amour de Dieu : elles ne firent que l'augmenter.

con confesseur, je ne me rappelle pas avoir passé un seul jour sans souffrir quelque tribulation; et néanmoins j'aime beaucoup mon Dieu. Il faut l'aimer, même lorsqu'il nous châtie; car Dieu est miséricordieux et juste en même temps: or, si nous aimons sa miséricorde lorsqu'elle nous visite, pourquoi n'aimerions-nous pas sa justice lorsqu'elle nous éprouve? Pour moi, quand même je pourrais éviter ses coups, je ne le ferais pas, voulant lui être en tout subordonné.»

Lorsqu'il méditait sur l'enser, ce qui l'effrayait le plus, c'était la perte de Dieu et la privation de son amour. Une fois, préchant sur cette matière, il s'écria: « Jamais voir Dieu!... être toujours sans Dieu!... » En répétant ces paroles, « Toujours! jamais! » il semblait que son cœur se déchirât; et plein d'amour il ajoutait: « Oh! quelle dure, quelle affreuse nécessité de hair éternellement Celui qui nous a aimés de toute éternité! »

Après tout ce que nous avons dit, il est aisé de comprendre combien le cœur de Paul détestait le péché. Il put dire à son confesseur que depuis sa conversion il ne croyait pas avoir commis une faute vénielle avec délibération. Il fit connaître encore davantage son innocence, à l'occasion d'une maladie grave, lorsque croyant n'être entendu de personne il disait au bon Dieu: « Seigneur, vous savez que votre Paul, par le secours de votre sainte grace, ne se rappelle pas avoir souillé son âme d'aucune faute commise de propos délibéré. » Dieu permit que ces paroles fussent entendues par le P. Fulgence de Jésus.

Mais il ne se contentait pas de se préserver luimême de ce monstre du péché, il le poursuivait à outrance partout où il se trouvait, malgré toutes les fatigues qu'il avait à soutenir pour cela. Et comment n'aurait-il pas haï le péché, lui qui avait en horreur la moindre attache aux créatures, comme un vol fait · à Dieu de l'amour qui lui est dû?

Il vécut toujours dans le plus grand détachement des choses de la terre et des affaires du monde. Un de ses frères lui écrivit un jour pour lui recommander certaines affaires. Il lui répondit qu'il pe pouvait ni ne voulait s'occuper de semblables choses: qu'il était mort, et que par conséquent on ne devait plus penser à lui. Paul aimait tous les membres de sa famille en Dieu et pour Dieu; mais il se gardait bien de leur donner les affections de son cœur, au préiudice de son Créateur. « J'ai été pécheur, et je le suis encore, disait-il dans les sentiments de l'humilité la plus profonde; mais voleur jamais. Je n'ai iamais non plus voulu que les autres le fussent à cause de moi. Car j'ai toujours eu soin de ne pas ravir à Dieu l'amour qui lui est du pour le transporter aux créatures et au monde; et je me suis toujours bien gardé que les autres ne m'aimassent que d'un amour de charité. Donnons à Dieu ce qui est à Dieu. C'est ainsi que cette âme vraiment aimante vécut dégagée de toute affection terrestre, afin que Dieu fût seul maître et possesseur de son cœur pour le temps et pour l'éternité.

CHAPITRE VI

Son amour pour le prochain.

Paul, qui aimait tant le bon Dieu, ne pouvait manquer d'aimer aussi le prochain. Ses religieux furent à même d'en juger plus que tous les autres, et ils se disaient entre eux: « Il n'y a pas de charité semblable à celle de notre père. » Son frère Jean-Baptiste avait coutume de l'appeler la maman de la miséricorde.

Les corrections mêmes qu'il était obligé de faire à cause de sa charge étaient pleines de charité; et,

quand les délinquants s'humiliaient et confessaient leur faute, ils avaient par là même acquis près de lui le droit au pardon. Une fois il faisait une correction à quelques étudiants; ceux-ci, suivant l'habitude de la congrégation, se mirent à genoux pour écouter la réprimande. Mais le P. Paul. les voyant humiliés, leur dit, le sourire sur les lèvres: « Oh! allez donc maintenant gronder! Que voulez-vous que je fasse? Levez-vous, yous m'avez vaincu.»

Dans cet esprit de charité, il recommandait aux recteurs des retraites de procurer à leurs sujets tout ce qui leur était nécessaire, selon la règle. Il voulait que la nourriture des religieux fût frugale, il est vraimais propre. Dans un chapitre général, Paul commanda de ne rien épargner lorsqu'il s'agissait de soiguer les religieux malades, et de vendre même les vases sacrés s'ils se trouvaient dans le besoin. Luimême était le premier à donner l'exemple de la charité pour les malades; il les visitait tous les jours. quelque sérieuses que fussent ses occupations: et il le faisait non pour la forme, mais par un véritable esprit de charité. Il les consolait, leur rendait des services, leur adressait des paroles d'édification et de résignation à la volonté de Dieu et veillait à ce que rien ne leur manquât. Quand, à cause de ses infirmités, il ne pouvait accomplir par lui-même cette œuvre de miséricorde corporelle et spirituelle à la fois. il envoyait un autre à sa place, pour s'informer de la santé du malade, s'il avait besoin de quelque chose et si on avait pour lui toute la charité qu'on doit avoir nour un infirme. Lorsqu'il était absent, il recommandait instamment le soin des malades, en disant : «La pauvreté est bonne, mais la charité vaut mieux!»

C'était sa maxime que pour les malades il faut une mère ou un saint. Pour lui il avait le cœur d'une mère parce qu'il avait la charité d'un saint.

Cette charité de Paul ne se bornait pas à ses religieux; elle embrassait tout le monde. Il fallait mesurer toutes ses paroles lorsqu'on parlait du prochain en sa présence. Dès qu'il entendait un mot qui sentait la médisance, il ne manquait pas d'interrompre le discours et de reprendre le coupable.

Il avait tant à cœur de secourir son prochain dans ses besoins, qu'il disait: «Si le bon Dieu, pour nos péchés, envoyait la peste, je voudrais être le premier à quitter la solitude pour aller aider mes frères et les secourir jusqu'à mon dernier soupir. »

Quoique nos retraites ne fussent pas riches, il voulait qu'on fit toujours l'aumone aux pauvres, et il insistait pour qu'on la fit dans un esprit de foi: « Regardez-les au front, disait-il, et vous verrez qu'ils y portent tous gravé le saint nom de Jésus. » C'était avec cette foi que le P. Paul faisait lui-même l'aumône aux pauvres; et Jésus-Christ voulut lui montrer un jour combien sa charité lui était agréable.

Je ne fais que rapporter les paroles qui se trouvent dans le procès de la canonisation. A la porte de l'une de nos maisons se tenait un pauvre couvert de haillons et qui semblait près de mourir de faim : le bon père lui fit l'aumône. « Me connaissez-vous ? » lui dit ce pauvre. « Oui, répondit le père, je sais que vous me représentez Jésus-Christ. » Le pauvre commença à sourire, puis il ajouta : « Et si j'étais Jésus-Christ lui-même ? » A ces paroles le P. Paul tomba par terre, et il vit en lui non plus un pauvre, mais un jeune homme d'une beauté céleste, qui lui donna la main, le releva, et disparut en le laissant rempli de joie et d'ineffables consolations intérieures.

Aux aumônes corporelles, il ajoutait les aumônes spirituelles. « Ayez bon courage, leur disait-il, pauvres de Jésus-Christ; car le royaume de Dieu est à vous. Malheur aux riches: car leurs richesses ne serviront qu'à accroître leurs tourments dans l'enfer, s'ils ne savent pas en faire un bon usage. »

Pendant la disette de 4764 il adressa une circulaire à tous les religieux pour les exhorter à augmenter

encore leurs mortifications afin de secourir les indigents: il fut obéi. Dans la retraite de Saint-Ange, il ordonna de ne renvoyer aucun pauvre sans lui faire la charité, quelque grand qu'en fût le nombre. Souvent, en entrant au réfectoire, il pleurait en pensant aux malheureux; et il permettait aux religieux de réserver une partie de leur frugale nourriture pour la leur donner; ce qu'ils firent toujours avec plaisir.

S'il aidait le prochain dans ses besoins matériels, il n'épargnait rien lorsqu'il s'agissait de ses besoins spirituels. Dans l'exercice de son saint ministère, il ne faisait de distinction ni de ville ni de bourg, ni de riches ni de pauvres. Il ne voyait dans les ames qu'il avait à secourir que le sang de Jésus-Christ, au prix duquel toutes avaient été rachetées. A l'exemple de l'Aporre, il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus Christ. Si jamais on remarqua en lui quelque prédilection, ce fut pour les localités les plus abandonnées et pour les âmes qui semblaient perdues. Dieu semblait lui avoir accordé un don si extraordinaire pour ramener au bercail les brebis égarées, que pour désigner un pécheur obstiné, il était passé en proverbe de dire: A celui-là il faudrait le P. Paul: il n'u a que lui qui puisse le convertir.

Que'de peines et de fatigues ne dûrent pas lui coûter tant de précieuses conquêtes! Pendant les missions, il passait toute la journée et souvent la nuit, soit à prier, soit à prêcher, soit à entendre les confessions. Tout le monde voulait s'adresser à lui, et il ne rejetait personne. Une fois que les pécheurs étaient aux pieds du saint missionnaire, il les accueillait avec bonté, il les embrassait avec amour, quelque rebutants qu'ils fussent; il les traitait avec une patience et une douceur inaltérables, et les assistait avec tout le soin que demandait l'état de leur conscience. Qui pourrait exprimer la tendresse de son cœur paternel? En sondant les plaies de leurs âmes, souvent Paul

pleurait, versait des larmes abondantes, et faisait couler aussi celles de ses penitents; c'était sans doute un spectacle attendrissant, même pour les anges, de voir le père et le fils, le confesseur innocent et le pécheur converti, unir leurs larmes pour pleurer les offenses faites à Dieu, avec une douleur si amère que quelquefois les pénitents tombaient en défaillance aux pieds du bienheureux. Les voyait-il effrayés et presque désespérés par le nombre et la gravité de leurs fautes, il les encourageait, élargissait leur cœur; et après avoir reconnu la sincérité de leur repentir, il les assurait du pardon, en leur disant : « Soyez tranquilles, ne craignez plus; je prends vos péchés à ma charge; pensez à l'avenir, et moi-même je songerai au passé. »

Ce n'était pas sculement dans les missions que le bienheureux Paul travaillait au bien des ames : il le faisait en tout temps et même en voyage. Voici ce qu'un témoin raconte à ce sujet : « Ayant un jour apercu de loin une compagnie de gendarmes sur la route qu'il suivait, il fit signe à l'un d'eux de l'attendre. Comme celui-ci ne le comprenait pas, le P. Paul éleva la voix et cria : « Attendez-moi attendez-moi donc : vous devez être à moi! » La compagnie s'arrêta tout étonnée; et Paul, arrivant à eux, se mit à embrasser celui a qui il avait fait signe, en lui disant : « Mon fils. je veux te guérir : tu es malade, et tu as besoin de médecin. - Mon père, répondit le gendarme, je suis en bonne sauté et plut a Dieu que je me portasse toujours aussi bien qu'anjourd'hui! » Le bienheureux Paul reprit alors, les larmes aux venx : « Comment, tu es bien portant! Il v a tant d'années que tu ne fais pas tes pàques et que tu vis si mal! Tu ne m'échapperas pas : tu dois être à moi et non au démon. » Le gendarme comprit alors de quel mal il s'agissait, et se montra désireux du remède; mais il ajouta qu'il ne pouvait pas se confesser en ce moment parce qu'il était obligé d'exécuter les ordres de ses chefs. a Pour le salut de ton àme, dit Paul, il faut tout sacrifier: ne diffère pas dayantage; je parlerai à tes chefs. » Il l'emmena dans un lieu écarté, et après l'avoir disposé, il entendit sa confession, qui dura quatre heures. Pendant tout ce temps, cet heureux pénitent ne fit que pleurer; et le P. Paul, le crucifix à la main, comme s'il avait lu l'état de sa conscience, lui découvrit distinctement toutes ses fautes, dont il fit l'aveu avec un profond sentiment d'horreur pour le mal qu'il avait fait.

Sou zèle pour le salut des âmes ne se ralentit pas dans les dernières années de sa vie. Ne pouvant plus donner de missions comme il le désirait, il exercait un autre genre d'apostolat. Sa chambre était une école de sainteté, non-seulement par les exemples de vertu qu'il donnait à tous ceux qui a'laient le visiter, mais aussi par les avis salutaires que chacun recevait de lui. Il n'y avait pas une personne qui allat voir le serviteur de Dieu et qui en revint sans avoir obtenu quelques conseils convenables à son état. Quand ses religieux de Rome devaient aller confesser dans les hôpitaux, il disait avec une sainte envie : « Allez aider ces malheureux. Ah! que j'irais volontiers, si je n'étais pas si sourd et si malade! » Il était on ne peut plus affligé quand il entendait parler des désordres du monde, en considérant le danger que couraient les âmes de se perdre. « Oh! si je pouvais! s'écriait-il: mais je ne suis plus un ouvrier! Ah! si Dieu me rendait un peu de force, je voudrais retourner combattre le péché en campagne ouverte. »

Rien n'égalait sa charité pour les missionnaires. Lorsqu'ils revenaient de leurs missions, il les embrassait affectueusement et les servait lui-même à table, même dans l'age le plus avancé; il avait soin qu'ils réparassent leurs forces; et il disait : « Un missionnaire vaut plus qu'une maison; mieux vaut perdre une maison qu'un missionnaire »

CHAPITRE VII

De sa tempérance et de l'austérité de sa vie.

Pour imiter Jésus crucifié, Paul ne se contentait pas des occasions que Dieu lui ménageait de souffrir; il y voulut ajouter un genre de vie si pénitente qu'elle est plus admirable qu'imitable.

Nous nous dispenserons de rappeler ici ce qu'il fit dans son adolescence pour mortifier sa gourmandise. Avant d'avoir des compagnons dans son institut, il avait la sainte habitude de jeuner trois fois la semaine au pain et à l'eau, et de s'abstenir entièrement de vin. Dans la suite, à cause de ses travaux apostoliques et de ses infirmités, on lui conseilla de modérer ses austérités. Il obéit, et il commença à faire usage de vin, mais toujours trempe d'eau. Pour nourriture, il ne prenait que des herbes ou des légumes mal apprêtés. et souvent même sans aucun assaisonnement; encore en prenait-il si peu qu'il souffrait souvent de la faim. Rien n'était plus pénible pour lui que de se voir bien traité dans les maisons de nos bienfaiteurs. Quelquefois il s'en plaignait en disant qu'il n'aimait que les herbes et les racines. Quand par suite de ses fatigues il se trouvait sans appétit, et qu'on lui procurait quelque chose de plus délicat, il en goûtait la première fois, par complaisance, mais ensuite il s'en privait. A la souffrance de la faim il ajouta celle de la soif. Après avoir fait un long sermon, et parlé contre le vice avec son ardeur ordinaire, il descendait de l'estrade, le palais desséché et brûlant de soif; néanmoins il ne voulait jamais boire, pas même une goutte d'eau: mais il s'en allait prier devant le saint Sacrement et étancher sa soif au torrent de la vie. Dans un voyage qu'il faisait au fort de l'été, en compagnie du P. Fulgence de Jésus, il trouva sur son chemin une fontaine dont la limpidité semblait les inviter à étancher la soif qui les tourmentait. Au lieu d'aller s'y désaltérer, le bienheureux proposa à son compagnon de s'en abstenir et d'offrir ce sacrifice à Jésus-Christ tourmenté par la soif. C'est ce qu'ils firent; le Seigneur, à qui les moindres mortifications sont si agréables, les dédommagea amplement par les consolations qu'il se plut à leur faire goûter.

Après avoir fondé sa congrégation, il suivit la vie commune, sans cependant cesser de se mortifier. C'était pour ainsi dire à regret qu'il prenait sa nourriture. « Allons, disait-il en se rendant au réfectoire. allons faire l'office des ancs. » Pendant le repas, il écoutait la lecture qu'on fait parmi nous, avec une telle attention que quelquefois il lui est arrivé de ne pas s'apercevoir de ce qu'il mangeait. Dans la retraite de Saint-Ange, il ordonna un jour au cuisinier de servir un mets qu'il désigna, et il fut obéi. Après le diner, il demanda pourquoi le cuisinier n'avait pas exécuté ses ordres; ce qui étonna tous les religieux. On lui répondit que le mets avait été préparé tel qu'il l'avait commandé et que lui-même en avait mangé comme les autres. Le bon père en fit ses excuses au cuisinier et lui dit : « Pardonnez-moi . mon frère . ie ne m'en étais pas apercu. »

Dans les dernières années de sa vie, quoique chargé d'infirmités, il continuait encore à se mortifier. Dieu même sembla favoriser son attrait en lui ôtant le goût.
Graces à Dieu, disait-il souvent au frère infirmier, ie ne sens pas ce que ie mange. »

Lorsque des personnes charitables lui envoyaient quelque chose, il priait pour elles, et ensuite il le donnait en tout ou en partie à d'autres religieux. C'est ainsi que le P. Paul se mortifiait continuellement, pour ne jamais descendre de cette croix où il s'était attaché; il n'omettait même rien pour s'y fixer de plus en plus.

CHAPITRE VIII

Pauvreté du serviteur de Dieu.

Le détachement total des choses de la terre, dont le P. Paul donna dès sa jeunesse de si beaux exemples, parut avec plus d'éclat encore, lorsqu'il eut revêtu l'habit de la Passion.

Destiné de Dieu pour être le père et le supérieur des pauvres, il accomplissait cette tache avec tant de perfection que sa vie était un véritable modèle de pauvreté. Il avait coutume de n'avoir qu'un scul habit. quoique la règle lui permit d'en avoir deux. Il préférait le plus usé, et il le recevait toujours à titre d'aumône. Etant déjà agé, et souffrant du froid, on lui proposa de quitter sa robe trop légère et d'en prendre une neuve : il refusa de le faire, et se contenta d'un habit qui avait été presque usé par un frère laïque. Tout ce qui était à son usage devait annoncer la pauvreté : il faisait cas des moindres choses, les considérant comme des biens de Jésus-Christ. Lorsqu'il devait écrire à des personnes de consiance, il ne faisait pas de difficulté, comme vrai pauvre, de se servir de petits morceaux de papier. Une petite table nue, quelques chaises communes, quelques images simples, un crucifix et une paillasse, composaient tout le mobilier de sa chambre. Du reste, il choisissait pour lui, autant que possible, la cellule la moins commode et la plus petite. Le cardinal Pallotta, alors trésorier général, ayant vu la pauvreté de son lit, lui envoya une couverture blanche assez belle : mais le serviteur de Dieu ne voulut jamais s'en servir, malgré les instances au'on lui fit au nom de ce même cardinal. Il finit même par la donner à un de ses bienfaiteurs afin qu'il l'échangeat contre une autre en laine ordinaire. Il n'aimait pas à voir des choses superflues dans sa chambre. Un jour qu'il était attendu à notre maison de Mont-Argentaro, un de nos frères, en lui préparant sa chambre, y mit quelque chose qui n'était pas nécessaire. Dès que le serviteur de Dieu s'en fut aperçu, il ordonna d'enlever tout ce qu'il y avait d'inutile. Ayant commandé un secrétaire pour y conserver les papiers de la congrégation, le menuisier y fit quelques ornements : il le refusa en disant que c'était trop beau et trop riche pour lui qui était pauvre.

Il voulait que sa nourriture sut pauvre, même lorsqu'il était accablé d'infirmités; ce qui toucha jusqu'aux larmes le souverain pontise, Clément XIV, quand il en sut informé. Ayant su que l'infirmier pensait à lui procurer quelque poisson, il l'avertit de ne pas le faire, répétant selon sa coutume: « Il ne saut vien dépenser pour moi, ou peu de chose. » On lui avait un jour acheté quelques fruits: il en sut peiné et témoigna son mécontentement. Il ne voulait pas même que les médicaments sussent de grand prix. « Nous sommes pauvres, disait-il, il saut saire des dépenses de pauvres. »

Il était si peu attaché à l'argent, que s'il en trouvait, en faisant la visite des retraites, il le faisait compter par d'autres religieux. Jamais il n'en voulut conserver dans sa cellule; et lorsque, dans les premières années, on lui offrait quelque aumône pour la maison, il la refusait. Dans la suite, lorsqu'il eut fondé sa congrégation, il faisait porter les offrandes par son compagnon, disant avec une complète abnégation: « Je n'ai pas d'argent, et je ne veux pas en avoir. »

Le bienheureux voulut que tous ses religieux fussent pénétrés comme lui de cet esprit de pauvreté, qui faisait toutes les délices de son cœur. Qu'il était touchant et édifiant tout à la fois de l'entendre parler sur ce sujet! Tantôt il appelait la pauvreté un glorieux étendard sous lequel devait marcher la congrégation; tantôt le mur indestructible de son institut... « Je vous recommande la pauvreté, disait-il à ses enfants; si vous êtes pauvres, vous serez des saints. Au contraire, si vous cherchez à vous enrichir, vous perdrez l'esprit religieux, et l'observance de la règle s'évanouira.

En vain le pressa-t-on, à diverses reprises, d'accepter quelques revenus qu'on lui offrait pour les maisons d'étude : il n'y voulut jamais consentir, préférant s'abandonner entièrement entre les mains de la Providence. « Ne voyez-vous pas, disait-il, que quoique nous ne possédions rien, le Seigneur nous pourvoit du nécessaire? » Il ne souffrait rien de grandiose dans nos maisons. Lors des fondations des retraites, quoiqu'on lui offrit beaucoup de terrain, il ne prenait que le strict nécessaire; c'est ce qu'il fit à Rome et dans quelques autres établissements. Lors de ses visites, il s'appliquait surtout à voir et à s'informer si la pauvreté était bien observée. Il entrait dans toutes les cellules et examinait tout avec une sainte rigueur. Il ne permettait pas même aux prêtres d'avoir dans leurs chambres des livres dont ils ne se servaient pas habituellement. Il recommandait d'éviter toute superfluité; et souvent il disait au cuisinier que la nourriture, même la plus commune, ne devait être donnée qu'avec discrétion et jamais avec prodigalité; que la consommation d'huile, de papier, et autres choses semblables, ne devait pas dépasser la stricte limite du nécessaire. Laissait-on gâter ou perdre quelque chose par négligence, il ne manquait pas d'en faire des réprimandes. Il imposait même quelquefois des pénitences, afin que les religieux répréhensibles fussent à l'avenir plus attentifs à observer la sainte pauvreté.

Clément XIV se montra si désireux de faire du bien au serviteur de Dien, qu'il alla jusqu'à lui dire : « P. Paul, dans vos besoins vous n'avez qu'à parler, et ne craignez point de m'être importun. » Malgré cette bienveillante invitation, le vénérable fondateur se comporta avec tant de réserve et de modération que le souverain pontife lui en fit des reproches. « P. Paul , lui dit-il , j'admire votre modestie ; mais vraiment elle est trop grande. »

Un jour qu'il se rendait à l'audience du saint-père, en compagnie du recteur de la retraite de Rome, ce-lui-ci attira son attention sur la misère où se trouvait la maison à cause des dépenses qu'on avait faites et qu'on devait encore faire, et le pria d'en faire part au pape pour en recevoir quelque subside. Le bienheureux Paul parut persuadé. A peine fut-il admis à l'audience, que Clément XIV commença à parler de la retraite de Saint-Jean et de Saint-Paul, demandant ce qu'il y avait et ce qui pouvait y manquer. Le bienheureux père répondit qu'on n'y était que trop bien. En sortant, le père recteur, qui probablement était un peu formalisé du silence de Paul, lui en demanda la raison. Il répondit : « Ce que nous avons suffit : nous sommes et nous devons rester pauvres! »

CHAPITRE IX

Chasteté et obéissance du serviteur de Dieu.

Détaché totalement des biens de la terre, cet ange terrestre eut toujours un si grand amour pour la belle vertu de chasteté, qu'il répétait souvent ces paroles: « Potius mori quam fædari : Plutôt mourir que de souiller son âme. » On sait par des témoignages certains que Dieu veilla sur lui des sa plus tendre enfance et le préserva avec une paternelle sollicitude des moindres fautes contre la sainte vertu. Quoique forcé pendant tout le cours de son apostolat de traiter avec des pénitents enfoncés dans le vice impur, il put dire à son confesseur que jamais la flamme de ce feu ne s'était approché de son cœur, et qu'en écoutant de semblables misères, il était toujours resté comme un marbre glacé, malgré sa complexion ardente et la vivacité de son caractère. Il devait cet heureux privi-

lège à la crainte de Dieu dont il était animé et qui le portait à mettre toute sa confiance en celui de qui venait sa force. Il employait d'ailleurs tous les moyens possibles pour conserver dans tout son éclat ce beau lis de la pureté. C'est dans ce but qu'il traitait si rudement sa chair innocente, et qu'il réprimait surtout les déstre de la gourmandise; car il avait coutume de dire: « Qui ne sait pas mortifier sa gourmandise ne saura pas non plus mortifier sa chair. » Toujours défiant de lui-même, il déclarait qu'il aimerait mieux se voir arracher les yeux par le bourreau que de les lever pour regarder une personne du sexe.

Une dame le pria un jour de la recommander à Dieu; le bienheureux Paul le lui promit. Mais comme elle lui demandait ensuite de conserver son souvenir: « Oh! pour cela, non! répondit-il; quand j'ai traité avec des femmes et que j'ai taché de les aider de mon mieux, je les recommande à Dieu, et puis je m'efforce de les oublier. » Dans cette occasion et dans beaucoup d'autres on vit se vérifier ce qu'il disait: « Je me détie toujours de moi-même: dans cette matière, j'ai toujours été délicat, et même quelquefois trop, car j'ai commis des impolitesses. »

Dans le bienheureux Paul, la chair était ainsi soumise à l'esprit, parce que l'esprit était lui-même parfaitement soumis à Dieu. En effet Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut obéissant jusqu'à la mort de la croix, donna à son serviteur une estime si profonde de la vertu d'obéissance qu'elle fut la règle de toutes ses actions.

Etant encore bien jeune, il entendit pendant la semaine sainte chanter dans l'église ces paroles: « Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem: J.-C. s'est rendu obéissant pour nous jusqu'à la mort.» Il en fut si frappé, qu'il fit vœu d'obéir, pour l'amour de Dieu, non-seulement à ses supérieurs, mais encore à toute personne qui lui aurait donné un ordre. Son confesseur jugea prudent de le dispenser

de ce vœu; néanmoins il vécut toujours dépouillé de sa volonté propre, non-seulement dans la maison paternelle, où il obéissait même aux personnes de son service, mais encore, et avec bien plus de ferveur, après avoir revêtu les livrées de la Passion.

Il ne faisait, pour ainsi dire, aucun pas sans l'agrément et le conseil de ceux qui dirigeaient sa conscience. Dans les missions, il obéissait toujours aux curés des paroisses, et il n'agissait jamais sans les consulter.

Pendant sa longue carrière, il fut constamment général de sa congrégation, et n'eut par conséquent aucun supérieur de qui il dût dépendre. Cependant il vécut dans une telle sujétion qu'on pourrait à peine en trouver une pareille dans un inférieur, quelque vertueux qu'on le suppose.

Avant choisi dès le commencement pour directeur de sa conscience son frère Jean-Baptiste, il voulut dépendre entièrement de lui, non-seulement pour la vie spirituelle, mais aussi pour ce qui concernait l'extérieur. Quand il avait besoin de quelque chose. c'était au P. Jean-Baptiste qu'il allait le demander. comme s'il eût été son supérieur. Jamais il ne sortait de la maison sans avoir obtenu sa permission. Un jour qu'on le priait de se rendre à Orbetello, il répondit : « Je demanderai au P. Jean-Baptiste; s'il y consent, je ne manquerai pas d'y aller; sinon, il faut avoir patience. » Ce bon frère n'attendait pas toujours d'être consulté par le serviteur de Dieu. Il avait pris sur lui un tel empire, que souvent il le contredit, le corrigea et le mortifia plus que ne l'eût fait un supérieur. Dieu, qui a mille voies pour conduire ses élus, soumit le bienheureux Paul aux mêmes épreuves que saint Bernard, qui eut pour contradicteurs de ses œuvres merveilleuses ses saints frères et son oncle Gaudry.

En maître zélé, le P. Jean-Baptiste trouvait toujours quelque chose à redire à la conduite de son frère. Il ne lui passait rien. Tantôt c'était en particulier qu'il lui reprochait ses fautes, tantôt en public, et même en présence des séculiers; et il le faisait d'une manière si dure que toute autre vertu moins solide aurait succombé. Si après une nuit de souffrance et d'insomnie, le P. Paul ne paraissait pas dès la première heure pour faire oraison, il entrait dans sa chambre, ouvrait la fenètre en disant : « Oh! quel lache fondateur! Dormez, dormez! La mort viendra et vous trouvera endormi. » Si pendant la récréation. il venait à raconter quelque trait qui paraissait à son avantage, aussitôt le P. Jean-Baptiste le grondait sévèrement, et lui reprochait sa vanité en lui appliquant ces paroles de l'Ecriture : « Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment estimable, mais celui à qui Dieu rend témoignage, » Paraissait-il se plaindre de ses douleurs, nouvelle réprimande. Semblait - il manger avec appétit, le P. Jean-Baptiste s'empressait de lui enlever le plat, en s'écriant : « Je verrai si vous êtes un homme mortifié. » Il semblait que le P. Jean-Baptiste cherchât toutes les occasions de le mortifier : et dans certains jours surtout, il paraissait porter la rigueur à l'excès. Mais autant cette rigueur était grande, autant étaient admirables la docilité et la soumission du serviteur de Dieu. Il souffrait tout avec une patience extraordinaire; et il répondait à ceux qui paraissaient ne pas approuver la manière d'agir de son frère : « Le P. Jean-Baptiste le fait pour mon bien. Il me mortifie; je lui en suis obligé, parce qu'il ne cherche que l'avantage de mon âme. »

Par ces procédés durs en apparence, et qu'on taxerait d'indiscrétion en toute autre circonstance, le P. Jean-Baptiste fournissait à son frère l'occasion de faire briller d'un plus vif éclat son obéissance et ses autres vertus. Lui-même en donnait les plus beaux exemples; et s'il désirait que les autres fussent irrépréhensibles, il s'efforçait le premier d'être à l'abri

de tout reproche. Nul ne suivit de plus près le parfait modèle qu'offrait la sainte vie du vénérable fondateur.

Le P. Jean-Marie de Saint-Ignace remplaca le P. Jean-Baptiste dans son office de directeur, et il trouva toujours la même soumission. Pendant les dernières années du bienheureux, il lui commanda de dépendre entièrement du frère infirmier, et le bon père exécuta cet ordre de la manière la plus édifiante. Le frère lui-même en fit la déposition suivante dans le procès : « Le pauvre vieillard m'obéissait en enfant. Si je lui disais de ne manger que trois châtaignes, il n'en touchait pas davantage. Le serviteur de Dieu aimait beaucoup les frui's; et si je lui commandais de ne manger qu'une pomme ou la moitié d'une. il obéissait. Quelquefois je ne lui donnais que cing ou six cerises, et il s'en contentait Si je lui commandais d'aller au lit, il y allait; de se lever, il se levait. Si je lui refusais quelque chose, il inclinait la tête, en disant : « Patience! soit! pour l'amour de Dieu. Vous faites bien de me mortifier ainsi; je vous en suis fort obligé, » Il ne fut pas moins obéissant à l'égard d'un autre frère infirmier qui le traitait plus durement et employait des termes impérieux : « Père, prenez cela : dites le bréviaire, parce qu'il est temps; allez au lit.» Le venérable infirme se soumettait sur-le-champ: et si parfois il se trouvait avec des séculiers, il les congédiait et leur disait avec grace : « Il faut obéir : yous vovez qu'on me commande. Que voulez-vous que i'v fasse? » Dans une autre circonstance, ce même frère lui dit d'un ton d'autorité : « Pratiquez l'obéissance. Père. » Et l'homme de Dieu répondit : « Lorsqu'il s'agit d'obéir, il faut incliner la tête. » Il paraît que l'infirmier lui commandait quelquesois des choses si bizarres et si peu à propos, que le vénérable père lui dit un jour en souriant : « Il faut avoir une grande natience avec vous. »

CHAPITRE X

Profonde humilité du serviteur de Dieu.

Après avoir décrit, quoique très-imparfaitement. le noble édifice de sainteté que Dieu éleva dans cette ame de prédilection, il est temps de considérer la base solide sur laquelle il était fondé : je veux parler de son humilité. La pratique de cette vertu, comme l'ont attesté des personnes dignes de foi, lui semblait non-seulement douce et agréable, mais comme naturelle. Le pieux évêque d'Alexandrie, du moment qu'il commenca à diriger sa conscience, l'avait averti de se tenir toujours en garde contre l'orgueil. Le jeune Paul profita si bien de cette lecon, que pendant toute sa vie il eut en horreur ce vice détestable. Il fut si fidèle à s'en préserver qu'il obtint de Dieu le privilège de n'être jamais attaqué par aucune pensée contraire à la sainte humilité; malgré le nombre prodigieux de conversions extraordinaires que Dicu avait opérées par son moyen, et les applaudissements qu'il recevait de toutes sortes de personnes. Lui-même avoua à son directeur ce don admirable qu'il avait recu de Dieu : « Par la grace de Dieu, lui dit-il, l'orgueil ne s'est jamais approché de moi; je n'ai jamais eu à me confesser de ce péché. Je me croirais un véritable réprouvé, s'il me venait à l'esprit une pensée d'orgueil. »

Dieu lui avait donné une connaissance si parfaite de lui-même, qu'il eut toujours sous les yeux son néant, ses misères et ses faiblesses. Il disait: « Dieu m'a ôté toutes les autres graces, mais celle de me connaître moi-même, jamais. »

 Cette humble connaissance excitait en lui cette sainte et salutaire crainte qui est le fondement de la véritable sécurité. Car il était persuadé qu'il aurait fait pis que Luther et Calvin si Dieu eut cessé de veiller un seul instant sur lui. Quoique sa vie se fût passée dans l'innocence, il se regardait cependant comme un grand pécheur. Tant est grande l'injure que le péché fait à la Majesté divine! tant est vive l'horreur et la haine que les saints ont pour le péché!

Le serviteur de Dieu était effrayé du mal qu'il n'a-vait pas fait et des pechés qu'il n'avait jamais commis. Plein de douleur, il disait au Seigneur, en empruntant les paroles de saint Augustin: « Multa sunt quæ norunt oculi tui, mei autem non. Seigneur, il y a en moi bien des choses que vos yeux découvrent et que les miens n'aperçoivent pas. » Il ne faut pas s'étonner qu'avec de tels sentiments il s'appelât luimême un misérable vieillard, un homme vieilli dans la malice.

Cette rare humilité fut la compagne inséparable de toutes ses actions. Le matin, après son lever, il s'adonnait à l'oraison et se préparait à célébrer le saint sacrifice avec une piété qu'il est plus facile d'imaginer que de dépeindre. Et cependant, au pied de l'autel, il s'imaginait être un de ces bourreaux entre les mains desquels Jésus-Christ se livra dans le jardin des Oliviers. « Voici que l'heure approche, et le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs. »

Dans l'exercice de ses pénitences ordinaires, qu'il ne pouvait pas toujours cacher comme il l'aurait voulu, il se considérait comme un pécheur et un grand criminel. Il dit un jour à un de nos prêtres: « Je ressemble à ce fameux chef de brigands à qui on avait présenté de la viande un jour de mercredi. Je n'en veux pas manger, dit-il, parce que je fais abstinence le mercredi en l'honneur de saint Antoine. Et il tenait ce langage au moment où il venait de commettre un homicide! » Le soir, avant d'aller prendre son repos, il baisait le crucifix avec une tendre dévotion; et en se signant avec cette arme du salut le front, la bouche et la poitrine, il disait: « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs, ayez pitié de moi. »

Puis, les bras en croix, il s'écriait: « Seigneur, sauvez ce pauvre et misérable pécheur! » C'est ainsi que cet homme vraiment humble commençait et finissait sa journée.

Il ne pouvait pas souffrir qu'on l'appelât fondateur de sa congrégation, et il alla jusqu'à protester que s'il lui eût été permis, il aurait effacé son nom dans tous les brefs et dans toutes les bulles des souverains pontifes, afin qu'il ne restât de lui aucun souvenir.

On lui dit que dans la Vie de Mgr Cavalieri il était parlé très-avantageusement de lui et de sa congrégation. Il se fit donner le livre, et avec une sainte indignation, il déchira les pages trop flatteuses pour son humilité.

Un cardinal lui demanda un jour comment il avait fait pour fonder sa congrégation. « Eminence, répondit-il, ce sont choses longues. — Mais vous êtes le fondateur? reprit le cardinal. » Le serviteur de Dieu répondit alors les larmes aux yeux : « Le fondateur, c'est le crucifix; je n'ai fait que souiller son œuvre par mes défauts et mes imperfections. » Cette réponse plut beaucoup au cardinal, et en partant il dit aux religieux : « Faites grand cas du P. Paul; c'est un saint. »

Il s'efforçait d'oter cette même idée de l'esprit de ses religieux, auxquels il disait : « Je n'avais pas l'intention de fonder une congrégation, mais seulement de me retirer dans un lieu solitaire pour faire pénitence. C'est une œuvre toute de Dieu, et je n'ai été que comme un valet qui porte les lettres de son maître.» Une fois, dans un entretien avec l'un d'eux, il lui dit : « C'est aujourd'hui la fête de saint Ignace, je me suis recommandé à lui, car c'est mon ami.— Il est votre ami, répondit le religieux, parce que lui aussi a été fondateur.— Taisez-vous, reprit aussitôt le serviteur de Dieu en fronçant le sourcil; si saint Ignace est un grand saint, moi je suis pire qu'un animal.» Il avait tellement en horreur ce titre honorable

de fondateur, qu'il s'écria un jour en pleurant : « Oh! si l'on savait la peine qu'on me cause lorsqu'on m'appelle fondateur, on s'en abstiendrait par compassion, parce qu'on me fait souvenir d'avoir, par mes imperfections, souillé l'œuvre de Dieu.»

L'office de supérieur général, qu'il exerça malgré ses résistances, rendit son humilité plus admirable. Il se considéra toujours comme le serviteur de ses inférieurs; il les appelait ses maltres. C'est ainsi qu'il répondit à un ecclésiastique qui en lui parlant de ses religieux, les nommait ses enfants. « Mes enfants! dit-il, ils sont mes maîtres.»

Les titres qui lui appartenaient et qu'on lui donnait, étaient pour son humilité une croix et un véritable supplice. « Oh! combien m'ennuie ce titre de révérendissime, s'écriait - il douloureusement. » A l'approche du chapiere général, où l'on devait élire un nouveau supérieur, il se consolait en disant : « Nous allons en finir une bonne fois avec ce révérendissime. » Mais pour surcroft de peine, tout le contraire arrivait toujours. Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, il ne souffrit jamais qu'on le servit. Lui-même balayait sa chambre et accommodait sa pauvre couche. Bien souvent encore on le voyait occupé à laver la vaisselle, à faire la cuisine, à servir les malades. D'une sévérité extrême envers lui-même, en maintes circonstances, il demanda pardon à genoux, soit en public, soit en particulier, de ses prétendus manquements. Quant à ses confières, il leur marquait la plus haute estime, se jugeant un ignorant auprès d'eux. Et ce n'étaient pas des formules simples dans sa bouche, mais l'expression sincère des sentiments de son cœur. Car il était plus heureux dans le mépris et les humiliations, qu'un ambitieux au sein des honneurs.

Une année, ne pouvant faire la visite de ses retraites à cause de ses infirmités, il députa pour cet office un autre sujet, à qui il écrivit en ces termes : « La première visite que vous devez faire doit être dans cette retraite. Je veux soumettre encore ma pauvre personne; vous devez bien vous informer de ma conduite, et si vous trouvez quelque chose de répréhensible, je suis prêt à recevoir des corrections et même des pénitences. « In flagella paratus sum. »

Les honneurs qu'on lui rendait étaient également de vrais tourments pour lui. Lorsqu'il revenait de l'audience de Clément XIV. qui le traitait toujours avec beaucoup d'affection, il pleurait à chaudes larmes et disait à ses religieux: « Je reviens à la maison, comme un chien fouetté, plein de confusion. » Bien des fois, comme nous l'avons dit ailleurs, on lui coupa par dévotion des morceaux de son habit ou de son manteau. Il disait dans ces circonstances: « Dieu veut me confondre et m'humilier; que sa sainte volonté soit faite! » Et se tournant vers ceux qui avaient entre les mains ces parcelles de drap: « Allez, disaitil, allez en faire des bas aux poules. »

La mission terminée dans un endroit, il en partait tout de suite s'il le pouvait, pour éviter les honneurs et les louanges des peuples. Tout le bien qu'il avait fait dans ses courses apostoliques, était pour lui un sujet d'effroi. « Oh! panvre Paul! disait-il, combien d'années de vie, combien de graces, combien de missions, de retraites, de messes, de confessions et d'autres sacrements administrés! Et comment paraîtras-tu au tribunal de Dieu ? Mais je ne veux pas me décourager, je ne veux pas me laisser abattre; je mets ma confiance dans la passion et dans la mort de Jésus-Christ. » Quelque criminels que fussent les pécheurs qu'il avait convertis, il se croyait encore plus coupable qu'eux; et après avoir entendu leur confession, il disait : « Je me scrais volontiers mis à genoux à leurs pieds pour demander leurs prières. Plût à Dieu que ie fusse comme une de ces ames! » Il était si pénétré de ces sentiments que, selon lui, si son institut ne faisait pas de progrès, c'étaient ses péchés qui en étaient la cause. Entendait-il raconter les désordres

Coogle

du monde, il pleurait et se frappait la poitrine, en disant : « Mes péchés en sont la cause. »

Souffrait-il des peines extérieures ou intérieures, il ne doutait pas que ce ne fût le juste châtiment dû a ses fautes. C'est pourquoi il répétait les paroles du Psalmiste : « Les pécheurs sont accablés de beaucoup de maux. »

Lors de sa dernière maladie, dans la crainte d'être à charge à ses religieux, il voulait se faire transporter à l'hôpital. Le frère infirmier lui ayant répondu que les soins que réclamait sa position, loin de leur causer de l'ennui, ne leur procuraient que de la consolation, il répliqua: « C'est un effet de votre charité, car je mériterais d'être abandonné comme une vile créature, parce que je suis un pécheur plus criminel qu'un brigand. » Puis, se frappant la poitrine, il répétait: Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa!

Dans une de ses maladies mortelles, un religieux lui dit : « Mon père, faisons cette prière qu'adressait à Dieu saint Martin: « Seigneur, si je suis encore nénécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail, » Il en reçut cette réponse : « Comment nécessaire? Jésus-Christ seul est nécessaire dans ce monde. » Aussi avait-il coutume de dire que s'il pouvait se croire nécessaire sur la terre, il se regarderait comme un damné, parce que le Seigneur n'a besoin de personne. Au contraire, sa mort que les autres redoutaient comme une grande perte pour la congrégat on, il la considérait comme très-propre au progrès et à l'avancement de son œuvre. « Je ne laisse dans la congrégation, disait-il, que les traces de mes vices et de mes mauvais exemples. » C'est ainsi que notre bienheureux, en s'estimant le dernier des hommes. se préparait sans s'en douter à ce haut point de gloire que Dieu lui réservait dans le ciel, suivant l'oracle de Jésus-Christ : « Quiconque s'abaisse sera élevé. v

Il voulait que ses enfants marchassent par la même

route. Et par conséquent, soit dans ses lettres, soit de vive voix, il leur répétait sans cesse: « Sachez qu'un petit grain d'orgueil suffit pour renverser tout un grand édifice de sainteté. »

CHAPITRE XI

Son amour pour la prière et la méditation.

La connaissance que le bienheureux avait de la grandeur de Dieu et de sa propre bassesse, provenait des lumières qu'il recevait dans la prière. Dès sa jeunesse, comme nous l'avons dit ailleurs, il commença à éprouver les attraits de la grace, dont la douceur et la suavité le portaient à Dieu; et son cœur pur s'accoutuma à traiter avec la divine Majesté avec tant de piété et d'ardeur qu'on aurait dit que la prière était son repos, son soutien et son aliment.

Nous rapporterons ici la déposition qui a été faite à ce sujet par son confesseur : « Dicu répandit avec tant d'abondance l'esprit de prière dans le cœur de Paul, et il l'attira tellement à lui, qu'il n'aurait jamais pu s'en détacher. Souvent il était ravi dans des extases très-sublimes. Il s'adonna avec un goût tout particulier à la méditation de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Sa componction intérieure, la vivacité de ses affections et l'abondance de ses larmes étaient telles qu'il est impossible d'en donner une juste idée. Le Seigneur, s'accommodant à son esprit, encore novice dans les voies du ciel, lui communiqua fréquemment des visions; mais bientôt il le priva de ces graces sensibles, et commenca à le visiter par d'autres graces plus spirituelles et plus éloignées des sens. Outre les vérités de la foi, Dieu lui faisait connattre les peines et les afflictions par lesquelles il voulait éprouver sa vertu et l'œuvre de la fondation de la congrégation. Pendant l'espace de douze ans, il continua de le traiter avec douceur, unctione misericordia sua. Il ne laissait pas de le visiter de temps en temps par des aridités d'esprit, pour le former au combat: mais ces épreuves n'étaient ni fréquentes ni de longue durée. Dieu, voulant ensuite perfectionner la vertu de son serviteur, le laissa durant tout le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant cinquante ans, dans d'horribles tourments et abandons d'esprit, entremê-lés de quelques courts intervalles de repos et de consolation. Dans ces heureux moments, on le voyait enflammé comme un séraphin; et il parlait avec tant de seu des choses célestes qu'il en inspirait le désir à tous ceux qui l'entendaient. »

Cette oraison, si noble et si excellente, parce qu'elle était privée de toute consolation humaine, fut si constamment pratiquée par le serviteur de Dieu, qu'elle devint continuelle, au point qu'il ne pouvait pour ainsi dire s'en détacher. « Il me semble impossible. disait-il, qu'on ne pense point à Dieu; notre esprit étant tout plein de Dieu, et nous étant tous en Dieu.» Discourant un jour sur l'oraison avec ses religieux. il s'écria : « Je ne saurais comprendre comment il se trouve quelqu'un qui puisse s'empêcher de penser à Dieu! » Rien ne put jamais le détourner de cette heureuse union avec Dieu: ni les fatigues presque continuelles qu'il eut à soutenir, ni les affaires importantes qu'il dut traiter, ni les voyages qu'il fut forcé d'entreprendre. Lorsqu'il était dans nos retraites, outre l'oraison commune, il se levait ordinairement avant les autres pour prier. Puis il reprenait sa méditation pour se préparer à la célébration des saints mystères. S'il lui restait quelques moments libres dans le cours de la journée, il n'en perdait pas la plus petite partie; il simait à rester seul et à jouir de la tranquillité de sa cellule. Ses longues et douloureuses maladies lui fournirent une plus grande facilité de s'appliquer à son exercice de prédilection, comme le frère infirmier l'attesta en ces termes : « Il voulait rester presque toujours seul, les volets fermés. Tantôt il récitait des oraisons jaculatoires, tantôt il s'entretenait en silence dans un saint recueillement avec Dieu; et lorsque je lui disais: « Yous êtes toujours en prière! » il me répondait: « Telle est du moins mon intention. » Bien souvent j'entrais dans sa chambre sans qu'il m'aperçût; mais je le voyais toujours dans un profond recueillement; et quelquéfois lorsque je l'appelais, il paraissait s'éveiller d'un profond sommeil. Je lui disais alors: « Je regrette bien d'avoir interrompu votre repos. — Non, non, répondait-il, je ne dors pas; mais c'est mon habitude de rester ainsi. » Or cette habitude de rester ainsi, c'était de prier et de faire oraison!»

Quand il parlait sur ce sujet, soit en particulier, soit en public, il était facile de s'apercevoir de l'amour et de l'affection qu'il avait pour ce saint exercice. Ses paroles étaient des traits de feu qui perçaient le cœur de ses auditeurs. Il aurait voulu que tout le monde s'affectionnât à l'oraison; et il se montrait inconsolable de voir si peu d'âmes apprécier le divin trésor qu'elle renferme. Il avait pour maxime que, comme l'abandon de la prière ouvre aux âmes la voie qui conduit à l'abîme, de même la pratique de l'oraison remédie à tous les maux spiritue!s et enrichit l'âme de toutes sortes de biens.

Persuadé de cette vérité, il exhortait ses ouvriers évangéliques à inspirer aux âmes le goût de l'oraison, de la méditation de la passion de Jésus-Christ et des maximes éternelles. Et en cela sa parole avait d'autant plus de poids qu'il en avait lui-même hien souvent fait l'expérience; car par ce moyen le serviteur de Dieu avait retiré beaucoup d'âmes des portes de l'enfer et les avait remises entre les mains de Dieu.

Il est impossible de peindre le zèle qu'il déployait pour insinuer dans le cœur de ses enfants cette pratique si salutaire : « Si nous sommes des hommes d'oraison, leur disait-il avec l'accent de la persuasion, si nous sommes des hommes d'oraison et véri-

tablement humbles. Dieu se servira de nous, quoique pauvres et misérables, pour faire de grandes choses: autrement nous ne ferons jamais rien de bon. » S'il remarquait que quelqu'un d'entre eux fût plus porté à l'oraison que tous les autres, il faisait un grand cas de lui, et bien volontiers il écoutait ses conseils. Afin que cet esprit de prière régnat dans le cœur de tous ses enfants, il leur disait : « Tachez de vous maintenir recueillis en la présence de Dieu. Cette pratique. ajoutait-il, fait que l'homme prie vingt-quatre heures par jour. » C'est dans ce but qu'il introduisit dans sa congrégation une pieuse coutume, qu'on ne saurait trop louer: Plusieurs fois pendant la récréation, un religieux est chargé de rappeler la présence de Dieu. Lui-même disait plein de ferveur : « Il v a bien des personnes qui ont une grande dévotion pour visiter les lieux saints et les temples magnifiques. Je ne blame pas cette dévotion : la foi cependant nous dit que notre cœur est un grand sanctuaire, parce qu'il est le temple vivant de Dieu, où réside la très-sainte Trinité. Entrons donc souvent dans ce temple, et adorons-v la sainte Trinité en esprit et en vérité. Oh! que c'est là une dévotion très-sublime! » D'autres fois il disait : « Regnum Dei intra vos est : Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. Renouvelez donc cette foi, soit que vous étudijez, soit que vous travailliez. soit que vous preniez votre nonrriture ou votre repos. en disant : O Bonté infinie! ou quelque autre oraison jaculatoire. » Il disait encore : « Sovez chez vous, allez chez vous: » ou bien: « Comment étes-vous chez vous? Puis il s'expliquait : « Votre maison, c'est votre esprit, c'est votre ame, qui est le temple du Dieu vivant, où l'on habite par le moyen de la foi. »

Il voulut que nos maisons fussent appelées Retraites, afin que ce nom lui-même rappelât aux religieux l'amour de la solitude, si nécessaire aux âmes de prière.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Des lumières extraordinaires que le bienheureux Paul reçut de Dieu pour connaître les choses surnaturelles et cachées.

Dans tout le cours de cette histoire, le pieux lecteur a pu aisément s'apercevoir combien Dieu a été libéral envers cette âme de prédilection, qu'il a enrichie dès son enfance de graces et de dons extraordinaires; mais l'abondance de ces dons est si grande que nous croyons nécessaire d'en faire le sujet de quelques chapitres, sans cependant nous astreindre rigoureusement à suivre l'ordre des temps, ni à raconter tous les faits, pour ne pas dépasser les limites que nous nous sommes prescrites.

Nous parlerons d'abord de cette lumière surnaturelle, qui plusieurs fois lui fit connaître l'avenir et découvrir les choses cachées.

Pendant son séjour près de Gaëte, quelques femmes, affligées de ne pas voir revenir leurs maris, qui s'étaient embarqués depuis long-temps, eurent recours au serviteur de Dieu pour en avoir des nouvelles. Celui-ci leur dit de repasser après trois ou quatre jours. Dans cet intervalle, le P. Paul se mit en prières et demanda à Dieu des lumières. Le temps marqué par le serviteur de Dieu étant écoulé, les femmes revinrent près de lui; mais quels furent leur joie et leur étonnement, lorsqu'elles apprirent que leurs maris avaient failli être faits prisonniers par les Turcs, mais que Dieu les en avait préservés, et que dans quatre jours ils seraient rentrés sains et saufs dans leurs maisons! La prédiction se vérifia de tout point.

De la retraite de Saint-Ange, le servitéur de Dieu

s'était rendu en une ville voisine, pour faire visite à un personnage distingué qui était malade; et avec une sainte liberté, il l'avait exhorté à se disposer à bien mourir. De retour à sa retraite, quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'on l'entendit soupirer et dire avec des sentiments de douleur : « Oh! si le temps me le permettait!... Je lui ai parlé assez clairement, je lui ai dit de se préparer à l'éternité: il se laisse tromper et croit à ceux qui le flattent! Oh! si je pouvais y aller! Mais le chemin à parcourir est long, continuait-il, la nuit approche!... » Un bon prêtre qui l'entendit, ayant appris le lendemain que le malade était mort, ne douta point que le bienheureux Paul n'eût connu d'une manière surnaturelle la situation critique de ce malheureux.

En 1750, le bienheureux Paul ayant logé à Rome chez la famille Angeletti, elle lui recommanda, avant son départ, de prier Dieu afin qu'elle fût délivrée des vexations que lui causait un fameux chef de brigands, appelé Joseph Mastrilli. Nous ne ferons que rapporter ici les paroles du procès : « Le serviteur de Dieu leva les yeux au ciel, et s'écria : « Qui sait si en ce moment ce malheureux ne rend pas compte de ses crimes au bon Dieu?» Ensuite il soupira, et ajouta: « Ah! qui sait si en ce moment Dieu ne l'a pas abandonné? » Il dit encore en gémissant: « Malheureux !... malheureux!...» Puis il partit. » Le même jour la nouvelle arriva à Rome que Joseph Mastrille avait été tué. On prit des informations, et l'on reconnut que son trépas était arrivé au même moment que le bienheureux Paul l'avait annoncé.

Comme le serviteur de Dicu passait par Anagni, une dame de distinction se présenta à lui et se recommanda à ses prières. Le bon père lui répondit : « Pourquoi ne faites-vous pas l'oraison? pourquoi le soir ne trouvez-vous jamais l'heure d'aller vous reposer et perdez-vous le temps en inutilités? Ne faites plus ainsi; retirez-vous à une heure réglée, et le ma-

tin levez vous de bonne heure pour faire un peu d'oraisen. » La deme resta stupéfaite, et soupçouna que quelqu'un l'avait informé de sa conduite, parce que tout ce que le bienheureux lui avait dit était vrai. Mais lorsqu'elle fut assurée que personne ne lui avait parlé d'elle, force lui fut d'avouer que le serviteur de Dieu ne lui avait donné ces avis, que parce qu'il avait été éclairé des lumières d'en-haut sur son état.

Destiné de Dieu à procurer le salut des âmes et à gouverner ses inférieurs, le bienheureux eut encore de grandes lumières pour connaître ce qui ne peut être découvert par des voies humaines. Bien souvent il pénétra les secrets les plus cachés des cœurs de ses religieux, et il les leur fit connaître pour leur bien spirituel. Aussi telle était la crainte de ceux à qui la conscience faisait quelque reproche, qu'ils n'osaient paraître en sa présence. Voici un fait mémorable, qui est rapporté dans les procès. Nous laisserons parler le prêtre qui en a déposé : « l'étais dans la retraite de Ceccano, éloignée d'environ trente lieues de celle où demeurait le P. Paul. Sans que je ne lui cusse iamais révélé les secrets de mon cœur, il m'écrivit une lettre par laquelle il m'avertissait de certains défauts intérieurs qui réellement se trouvaient en moi. Je restai comme étourdi, sans pouvoir m'expliquer comment il avait ou connaître si clairement des choses que l'apercevais à peine moi-même. »

Un abbé qui avait été ordonné sous-diacre eut un entretien avec le serviteur de Dieu, qui se trouvait alors à Rome. L'entretien fini, dit un religieux, je vis ce jeune homme sortir de sa chambre très mortifié et très-confus. Il m'appela et me demanda: « Dites-moi quel est ce père? » Je lui répondis que c'était le P. Paul, notre fondateur.. « Mais c'est un saint, reprit l'abbé: il m'a dit des choses qui m'ont étonné! Il a l'esprit de prophétie! Oh! le grand saint que le P. Paul! »

Ce même jugement fut porté par une dame de

Sutri, à qui le bienheureux Paul découvrit les pensées cachees de son esprit, qui n'étaient connues que de Dieu et d'elle.

Il ne causa pas moins de terreur que d'étonnement à certaines personnes, auxquelles il détailla les péchés dont elles étaient coupables, pour qu'elles se hâtassent d'y remédier par une bonne confession.

Un jour qu'il voyageait sur la mer, la barque qui le conduisait dut prendre terre à cause d'un vent contraire. Le bienheureux profita de cette circonstance pour prêcher aux matelots. Il dit entre autres choses: « Je ne sais pas comment le Seigneur ne nous a pas tous fait perir, puisque dans notre barque se trouvait un homme qui ne s'est pas confessé depuis sept ans. » Effrayés de ces paroles, les matelots, en arrivant le lendemain à Piombino, voulurent se confesser tous à l'homme de Dieu. Après qu'il les eut entendus, l'un d'entre eux avoua à ses compagnons qu'il était ce malheureux qui depuis sept ans ne s'était pas approché du sacrement de la réconciliation.

En entendant les confessions, bien souvent il découvrit les péchés commis et oubliés. On trouve dans le procès de sa béatification un grand nombre de traits de ce genre.

Dominique Giovannone de Ceccano s'étant confessédes péchés dont il se souvenait, le bienheureux lui demanda s'il en avait d'autres. Le pénitent ayant répondu qu'il n'en connaissait pas, le pieux confesseur lui rappela alors le souvenir d'un péché qu'il avait commis, en lui indiquant le temps, le lieu et les autres circonstances. Le pauvre pénitent, frappé de la sainteté de celui à qui il déclarait ses fautes, commença à trembler de tous ses membres, comme il le déclara lui-même. La même chose arriva à un paysan qui de Sutri alla trouver le P. Paul à Saint-Ange pour lui faire sa confession. Il s'était préparé avec le plus grand soin à remplir ce devoir. Le bienheureux l'accueillit et l'entendit avec sa patience et sa charité

ordinaires jusqu'à ce qu'il eût fini. Alors le confesseur commença à lui dire: « Et où laissiz-vous le péché que vous avez commis dans la forêt de Fallari, telle année, tel jour. » Et il le lui répéta trois fois Le pénitent trembla à ces paroles; mais encouragé par le bon père, il termina sa confession et se retira consolé.

Cette lumière surnaturelle par laquelle le bienheureux connaissait les plaies et les difformités intérieures des pécheurs, lui découvrit aussi la beauté des
ames qui avaient le bonheur de posséder la grace et
l'amitié de Dieu. Dans une mission qu'il donna à SaintLaurent-des-Grottes, le jour de la communion générale des hommes, il fit un discours chaleureux pour
les préparer à recevoir la sainte Eucharistie. En detcendant de l'estrade, il rencontra dans la sacristie un
ecclésiastique à qui il dit les larmes aux yeux : « Monsieur le chanoine, je suis très-content; car j'ai vu sur
le visage de deux ou trois hommes la face d'un séraphin. »

Au mois de juillet de l'année 1753, le P. Paul, donnant la retraite aux religieuses de Vetralla, dit à une d'entre elles qui s'appelait sœur Thérèse-Marguerite et qui était attaquée de phthisie : « Vous mourrez bientot, mais la mort sera pour vous un doux sommeil. » Le dernier soir de la même année, la religieuse fut assaillie d'une fièvre si forte qu'à peine eut-elle le temps de recevoir les derniers sacrements. Telle était la joie de cette bonne religieuse, qu'elle mourut en chantant ces paroles : « Misericordias Domini in æternum cantabo : Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur, » Puis, se tournant vers une de ses consœurs : « Voilà, lui dit-elle, que s'accomplissent les paroles du P. Paul, prédisant que ma mort scrait un doux sommeil. » Le bienheureux donnait alors la retraite aux religieuses de Sutri. Tout-àcoup Dieu lui révéla qu'une religieuse venait de mourir à Vetralla et qu'elle se trouvait déjà en possession du bonheur des élus. Une des religieuses à qui le saint

Digitized by Google

avait fait part de cette mort s'empressa d'écrire au couvent de Vetralla. Il se confirma que le P. Paul avait dit vrai, et dès lors la sainteté du serviteur de Dieu devint en grand crédit au milieu de ces saintes filles.

On était tellement convaince de sa prescience qu'on venait souvent le consulter sur le choix d'un état. Les àmes pieuses qui curent le bonheur de prendre pour guide ce grand serviteur de Dieu, connurent d'une manière certaine les desseins de Dieu sur elles.

Un jour qu'il prochait la mission à Civitta-Vecchia, il aperent au milieu de la foule qui accourait à ses sermons un certain prêtre de la doctrine chrétienne. Après le sermon il dit à ses religieux : « Ce père doctrinaire me convient, il ne tardera pas à entrer dans ma congrégation. » Ces paroles se vérifièrent : quelque temps après, le P. Marc-Aurèle prit l'habit de passioniste et aida beaucoup par sa piété et sa science la communauté naissante.

Après la mission de Canepina, le P. Paul s'en retournant à son couvent de Saint-Ange, rencontra Dominique Sbarra, femme pieuse de Vignanello, qui avec un ses petits enfants allait à Saint-Martin. Le serviteur de Dieu s'arrête, et après quelques interrogations adressées à l'enfant, il lui dit de se garder des mauvaises compagnies et qu'un jour il entrerait dans sa communauté. Quinze ans se passèrent sans que l'enfant pensat à se faire religieux; enfin, inspiré de Dieu, il deman la au P Paul lui-même de le recevoir dans la Congrégation; le P. Paul le reçut et vécut avec lui dans la même maison pendant l'espace de douze ans.

M. Ercolani, de Civitta-Castellana, chez qui le P. Paul logeait lorsqu'il passait dans cette ville, avait une fille de sept à huit ans, que le serviteur de Dieu avait coutume d'appeler sa petite religieuse. Ce mot de religieuse sonnait si mal aux oreilles de la petite fille qu'elle en pleurait. Le P. Paul n'en persista pas

moins à l'appeler ainsi. Un jour la mère lui dit : « Comment voulez-vous, P. Paul, qu'elle se fasse religieuse? elle est toujours malade. » Le serviteur de Dieu lui répondit : « Soyez tranquille, la sainte Vierge v avisera. » La petite fille, qui était présente, ne put retenir son mécontentement. « Non, dit-elle, je ne veux pas être religieuse. » Le bon père reprit en souriant : « N'avez pas peur, on ne vous fera pas supérieure, vous êtes trop petite. » Cette aversion pour l'état religieux fut remarquée en elle jusqu'à l'age de dix-neuf ans. Vers cette époque elle fut atteinte d'un mal incurable; et sa mère, voyant qu'il n'y avait rien espérer des remèdes de l'art, qui tous étaient inefficaces pour la guérison de sa fille, l'amena à Rome pour visiter l'image de la sainte Vierge qu'on vénère dans l'arcade Costacuti. Dans la visite qu'elle fit à ce sanctuaire, la malade recouvra la santé et recut de Dieu la vocation à l'état religieux. Elle entra dans le monastère de Vetralla et v passa saintement sa vie.

Le serviteur de Dieu se trouvant un jour chez Marguerite Sabattini, de Rome, celle-ci lui présenta trois de ses enfants en bas âge. Il caressa l'ainé en disant: « Oh! quel beau religieux! » Il dit que le cadet prendrait un établissement dans le monde, puis il témoigna beaucoup d'affection au troisième en ajoutant: « Celui-ci sera un petit ange. » Plus tard l'ainé entra dans l'ordre séraphique, le cadet se maria, et le troisième cessa de vivre peu de temps après.

Il en fut de même de la prédiction qu'il fit à M. Cappelli de Bassano, qui lui présenta ses quatre filles. Le P. Paul en sépara deux en disant : « Ces deux ne sont pas pour le monde. » L'évènement vérifia cette prédiction, car les deux filles se firent religieuses. Dans la même maison ayant aperçu un enfant fils du même M. Cappelli, le P. Paul ôta sa calotte, la mit sur la tête de l'enfant, puis le couvrit de son propre manteau et se tournant vers le père il lui dit : « Cet enfant n'est pas pour vous , mais pour moi ; il se fera

passioniste avant ma mort. » Cette prédiction vit encore son accomplissement; l'enfant prit l'habit de passioniste quelques mois avant la mort du serviteur de Dien.

Dieu ne faisait pas seulement connaître à son serviteur ceux qui étaient appelés à l'état religieux, mais il lui montrait aussi ceux qu'il destinait à d'autres fins. Un prêtre de Magliano, s'étant rendu au Mont-Argentaro avec l'intention d'y rester, pria le serviteur de Dieu de le recevoir en qualité de novice. Le P. Paul lui dit de s'en retourner chez lui, qu'il y ferait plus de bien; que c'était la volonté de Dieu, et que, bien qu'il ne fût pas en ce moment chef de famille, sous peu il aurait à en remplir les fonctions. En effet, un frère et une belle-sœur de ce prêtre vinrent à mourir, et laissèrent à sa charge quatre enfants en bas âge, qu'il dut assister dans les besoins de l'àme et du corps.

Un jeune homme se présenta aussi au P. Paul pour être reçu dans sa congrégation. Le serviteur de Dieu lui ayant mis la main sur la tête : « Allez , mon fils, lui dit-il, saint François vous attend. » Le jeune homme se présenta au provincial des Capucins et il fut accepté sans la moindre difficulté.

- M. Fabien Grazi d'Orbetello se trouvait au lit de la mort, abandonné des médecins : on appela le serviteur de Dieu pour l'assister dans ses derniers moments qui paraissaient proches. Le P. Paul, en s'y rendant, passa près de la boutique d'un menuisier qui était occupé à faire un cercueil.
 - « Pour qui ce cercueil? demanda Paul.
 - Pour Fabien Grazi; il se meurt.
- Laissez là votre ouvrage, répliqua le père, c'est inutile; il ne mourra pas. »

Le mieux se déclara aussitôt dans l'état du mourant; il guérit et vécut encore plusieurs années.

Un jeune homme de Lucques s'étant présenté auserviteur de Dieu pour être admis au nombre de sesreligieux, parla au P. Paul d'un mal d'yeux dont il souffrait depuis plusieurs années et qui lui causait des douleurs si fortes qu'il avait de la peine à lire. Le P. Paul ne lui donna alors aucune réponse. Quelques jours après, l'ayant rencontré dans le corridor de la retraite: « Rassurez-vous, lui dit-il, vous ne souf-frirez plus du mal d'yeux. » Il fut reçu en qualité de novice, passa son noviciat en bonne santé, et ne ressentit plus rien de son ancienne incommodité.

Un de nos étudiants appelé Valentin, demeurant en la retraite de Saint-Ange, fut atteint d'une maladie grave. Une veine qui s'était rompue dans la poitrine lui faisait perdre du sang en abondance. Après quelques remèdes pris sans résultat, le patient fut amené en la retraite de Toscanella. Là, il rencontra le serviteur de Dieu, qui l'assura que son mal naurait pas. de suites facheuses. Comme le jeune homme se montrait incrédule aux paroles de Paul, celui-ci ajouta : « Vous devez être missionnaire; votre infirmité est une epreuve que Dieu vous envoie. - Le mal cependant, loin de diminuer, faisait des progrès alarmants. Les médecins déclarèrent que non-seulement il était atteint de phthisie, mais qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Malgré cela le vénérable père était sans inquiétude. Il écrivit en cette circonstance au supérieur de la maison, en lui enjoignant d'avoir soin du malade, a parce que le bon Dieu, disait-il, voulait s'en servir comme d'un instrument pour opérer beaucoup de bien dans les ames. » Valentin guérit, et il put pendant de longues années exercer le ministère laborieux des missions.

Antoine Calvasi, digne prêtre romain, ayant été frappé de cécité, et ne pouvant par conséquent dire la messe, rencontra un jour en la maison de M. Fvattini le P. Paul. Aussitôt il se jeta à ses pieds, en lui disant d'une voix émue: « Mon révérend père, bénissez-moi et ayez pitié de mon état. » Le P. Paul, tenant d'une main le crucifix et ayant mis l'autre sur la tête du

malade: « Prenez courage, lui dit-il, sous peu vous célébrerez la sainte messe; oui, vous célébrerez la sainte messe. » Plein de confiance aux paroles du serviteur de Dieu, le jour suivant il se fit conduire à l'église de Saint-Roch pour y célébrer les saints mystères. Le sacristain, qui n'ignorait pas son malheur, lui demanda s'il y voyait. « Dieu y pourvoira, lui répondit-il. » Le sacristain, pour s'en assurer, lui présenta le missel ouvert à rebours; le prêtre s'en aperçut, retourna le livre et commença à lire. Il continua de dire la sainte messe, aussi longtemps qu'il vécut.

Pendant que le P. Paul donnait la retraite au monastère de Farnèse, il y avait dans la communauté une jeune novice, appelée sœur Marie-Cécile, qui se trouvait fort malade. Depuis plusieurs mois elle crachait le sang en abondance et une sièvre lente la minait. Les religieuses, ne la croyant pas capable de remplir les devoirs de l'observance régulière, se disposaient déjà à la renvoyer. Elles en parlèrent au serviteur de Dieu pour qu'il l'exhortat à s'en retourner chez elle. Paul obéit : mais son cœur fut touché de compassion quand il vit la pieuse fille pleurer à chaudes larmes, à la nouvelle qu'il fallait quitter cette sainte demeure. Alors Paul lui dit : « Avez confiance, je vais vous bénir avec le crucifix. » Il lui ordonna de s'oindre avec l'huile de la lamne qui brûlait devant le saint Sacrement, en ajoutant : « Vous guérirez et · vous ferez votre profession, » Tout se vérifia, « Et depuis vingt ans, ajoute le postulateur de la canonisation, elle n'a jamais plus senti la moindre atteinte de cette maladie. »

Le serviteur de Dieu, ayant été invité à faire une visite à un archiprêtre légèrement indisposé, s'y rendit. En entrant dans la maison du malade, il entendit sonner l'Angelus. Il se mit a genoux pour réciter la salutation angélique. En ce moment Dieu lui fit connaître la fin prochaine de l'archiprêtre, afin qu'il le disposat à bien mourir. L'homme de Dieu le fit sans détours,

et huit jours après le malade avait cessé de vivre.
C'est avec non moins de certitude que le P. Paul
parla de la mort d'un fils de M. Frattini. Comme
celui-ci le priait de recommander son fils malade au
bon Dieu, Paul lui répondit: « Laissez-le aller; Dieu
le veut : il sera bienheureux. » Quelques jours après
l'enfant mourait.

L'an 1751 le P. Paul fut invité à donner la retraite aux religieuses de Vetralla. D'abord il s'y refusa, puis changeant tout à coup d'avis : « Vraiment, dit-il, je ne voulais pas aller prêcher la retraite au monastère du Mont-Carmel; mais j'y suis décidé maintenant, afin de souhaiter un bon voyage pour le paradis à la sœur Marie-Angèle-Colombe. » C'était une religieuse de grand mérite et d'une vertu peu commune, que Dieu retenait sur un lit de douleur depuis trente quatre ans. Au deuxième jour de la retraite, la religieuse sentit aggraver son mal, et au cinquième elle finit de souffirir sur la terre, pour commencer, une vie de bonheur dans le ciel, comme le P. Paul lui-même le lui disait en l'assistant à son dernier passage.

Le P. Paul ne prédit pas seulement la mort aux personnes malades, mais il la prédit aussi à celles qui étaient bien portantes. Dans ses voyages il passa plusieurs fois par Gènes. Or, dans une de ces occasions, il fut remarqué par la mère de Mgr Saporiti, qui fut plus tard archevêque de cette ville. La bonne dame, touchée de l'air de sainteté du serviteur de Dieu, concut un grand désir de s'entretenir avec lui. Elle en fit part à son fils, qui, ne voyant dans la demande de sa mère qu'un motif de curiosité, l'en détourna. Malgré cela, elle parla au P. Paul. Pendant l'entretien Dieu fit connaître à son serviteur que la dame mourrait le jour de la fête prochaine de saint Joseph. Le bon père en profita pour l'exhorter à s'y préparer. Au jour indiqué par le serviteur de Dieu, elle remit son âme à son Créateur, comme Mgr Saporiti l'attesta luimême dans le procès.

La sœur Marie-Catherine Ansoini, religieuse au monastère de Sainte-Lucie de Corneto, parlant avec le P. Paul, lui demanda si elle serait sauvée. « Oui, et lorsque vous irez au ciel, adorez pour moi la trèssainte Trinité. » La religieuse, étonnée de la commission dont elle venait d'être chargée, ajouta : « Je mourrai donc avant vous? — Oui, vous mourrez avant moi. » Huit ans avant la mort du P. Paul, la religieuse alla s'acquitter de la commission qu'il lui avait donnée pour le paradis.

Au mois de mars 1767. faisant la visite des retraites de la campagne de Rome, le P. Paul passa par Ceprano. Au nombre des personnes qui allèrent lui rendre visite en cette occasion, se trouvait Clinio Ferrari, gentilhomme de l'endroit, qui venait de faire bâtir un beau palais. Parlant à l'homme de Dieu, il lui demande en présence d'autres personnes s'il jouirait longtemps de sa nouvelle habitation. Paul lui répondit: « Dix aus et pas plus. » En effet, au mois de mars 1777, le gentilhomme quitta sa maison terrestre pour entrer dans celle de l'éternité.

Parmi les graces dont Dieu accompagna le zèle infatigable de son serviteur, il en est une qui brille d'une manière éclatante : c'est la prédiction manifeste des terribles châtiments réservés à ceux qui s'obstinent à vivre dans le péché.

Le capitaine François Guidot, en garnison à Portercole, s'était rendu célèbre par sa passion pour le jeu. Le P Paul lui prédit que s'il ne changeait pas il mourrait bientôt. Sourd à la voix du serviteur de Dieu, le capitaine continua son train de vie. Mais ce ne fut pas pour longtemps: deux ou trois mois après, quoique jeune et robuste, il tomba gravement malade et mourut.

Nous avons déjà dit combien le serviteur de Dieu prenait de soins afin que la mise des personnes du sexefût modeste et conforme aux règles de la sainte pudeur. Néanmoins il y eut à Orbetello une femme qui, au mépris des avis du serviteur de Dieu, osait se montrer dans une telle inconvenance de vêtements que ses compagnes ne pouvaient s'empêcher de la blamer, et que sa présence leur était à charge. Le P. Paul lui prédit que Dieu l'en punirait et la couvrirait de confusion. Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier. Cette femme mondaine, surprise d'une fièvre ardente, se vit aussitôt couverte de scrofules dégoûtantes, qui l'obligèrent malgré elle à observer la modestie. Personne ne douta que cette maladie ne fût une juste punition de sa vanité et de sa résistance aux paroles charitables de Paul.

La disette terrible et générale de 1763 fut prédite aussi par le serviteur de Dieu à M. Thomas Struzzieri, qui le dépose ainsi dans les procès : « Etant en Corse l'an 1761 ou 1762, le P. Paul m'écrivit en me disant que, vu le grand nombre de péchés que les chrétiens commettaient, Dieu préparait un grand châtiment pour se venger de leurs offenses. Or, durant les deux années qui suivirent, Dieu affligea la plus grande partie de l'Italie d'une pénurie de blé telle que beaucoup de personnes périrent de faim.»

L'an 1751, donnant une mission dans un bourg du diocèse de Viterbe, le P. Paul rencontra une femme agée qui s'obstinait à refuser le pardon d'une injure reçue; déjà des personnes influentes avaient travaillé, mais inutilement, à opérer cette réconciliation. Le P. Paul employa à son tour tout ce qu'il avait de zèle, pour vaincre l'opinià reté de cette femme et l'engager à pardonner; mais il rencontra aussi la même résistance. Le saint missionnaire prédit alors que la malheureuse scrait châtiée de Dieu. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que la prédiction s'accomplit. L'infortunée fut trouvée morte chez elle, le visage si défiguré qu'elle effraya tous ceux qui la virent.

Voici un autre fait. C'était dans une ville de la Toscane. Six individus, parmi lesquels se trouvait un pharmacien, firent tous leurs efforts pour empêcher la mission de porter des fruits de salut. Pendant le sermon ils donnaient à un mortier des coups si forts que le bruit empéchait une partie de l'auditoire, placée à quelque distance de l'estrade, d'entendre la parole de Dieu. Le zélé missionnaire leur fit dire de cesser ce bruit. Ils répondirent qu'ils étaient chez eux et que par conséquent ils pouvaient faire ce que bon leur semblait. Le vénérable père eut la bonté de les prévenir encore que s'ils continuaient, la main de Dieu s'appesantirait sur eux, ils ne tinrent pas compte de cette menace. La colèrc de Dieu fondit sur ces malheureux avec la rapidité de la foudre Leur châtiment prouva combien il est dangereux de mépriser les avis des saints : ils moururent tous d'une mort malheureuse.

· ----- ••••

CHAPITRE II

Prodiges opérés par le serviteur de Dieu.

Dans une mission que le bienheureux Paul donna en 1738 dans un bourg du diocèse de la Cité de la Pièvre, on lui entendit répéter plusieurs fois : « Il v en a beaucoup parmi vous à qui il tarde de voir terminer la mission; ma présence les importune; mais ie laisserai un autre prédicateur qui fera la mission mieux que moi. » On ne comprit pas tout de suite le sens de ces paroles. Le dernier sermon fini , le P. Paul partit aussitôt pour aller évangéliser d'autres contrées. Une partie du peuple qui se trouvait encore à l'église apercut découler d'un crucifix en bois une sueur abondante. Le peuple ému, à la vue du prodige. fondit en larmes et se rappela les paroles du serviteur de Dieu. Quelques-uns coururent après le P. Paul. et l'avant rejoint, ils l'informèrent de l'évènement. Paul leur dit qu'il le savait déja; puis, leur ayant demandé de quelle couleur était la sueur, ils lui répondirent qu'elle était de couleur céleste. « Bon signe, » ajoutat-il; et sans s'expliquer autrement il continua son voyage. En effet, ce pruple, touché de ce prodige, se convertit et fit pénitence.

Jérôme Ricci d'Arlène, diocèse de Montefiascone, était frappée depuis trois ans d'une telle surdité, qu'elle n'entendait pas même le son des cloches. Un soir après le sermon, elle prend le bord du manteau du serviteur de Dieu et l'applique aux parties malades. Le P. Paul, se tournant vers cette femme, lui dit: « Eh bien! qu'y avez-vous gagné? » Elle aurait pu répondre: « J'ai gagné l'ouïe; » car à l'instant même elle fut guérie de sa surdité.

Lè chanoine Joseph Soscioli de Sutri se trouvait à toute extrémité, par suite d'une blessure qu'il s'était faite à la main; l'inflammation avait gagné tout le bras. Le P. Paul étant allé le visiter lui dit en souriant: « Que penseront mes religieux, mon cher chanoine, quand ils sauront que vous êtes guéri? » Et s'approchant du lit du mourant, il pressa en plusieurs endroits le bras malade sans lui causer de douleur. Le chanoine se crut alors guéri. Il ne se trompait point, car le chirurgien étant venu quelques instants après et ayant délié les bandes qui enveloppaient le membre, le trouva, à sa grande surprise, parfaitement sain.

Un de nos prêtres de la retraite de Saint-Ange, appelé le P. Cosme, souffrait des douleurs inouïes par suite d'une tumeur d'une grosseur extraordinaire qui lui était survenue au genou. Tous les remèdes de l'art ayant été impuissants, un expert chirurgien avait résolu d'en venir à l'amputation. La veille de l'opération, le P. Paul visite le malade; et le trouvant fort abattu, il fait un signe de croix sur le mal, et la tumeur disparaît. L'étonnement du chirurgien fut a son comble à la vue d'une telle guérison qu'on ne pouvait attribuer qu'à la vertu de Paul, plus efficace que tous les remèdes.

Un mal semblable, survenu à la gorge, avait mis

en grand danger M. Dominique Marchetti de Sutri. Le serviteur de Dieu en ayant été informé, rassembla la communauté de Saint-Ange, récita les litanies de la sainte Vierge, bénit de l'eau et l'envoya au malade, recommandant bien au commissionnaire de se hater, s'il voulait le trouver encore en vie. Mais il arriva trop tard : le moribond ne donnait plus signe de vie. Néanmoins on essaya de lui mettre à la bouche un peu d'eau que Paul avait bénie. A l'instant même il fut rendu à la vie, et quelques jours après le mal avait entièrement disparu.

Joseph Pontecorvo, prêtre de Sonnino, se rendit, à l'aide de deux personnes, à notre retraite de Terracine pour se recommander aux prières du serviteur de Dieu, et obt-nir la guérison d'une lèpre affreuse dont son corps était totalement couvert depuis neuf ans. Le P. Paul, après l'avoir exhorté a la patience. toucha sa poitrine et la bénit. A peine le prêtre étaitil rentré chez lui qu'il se trouva guéri.

Mathieu Maire, de Sutri, fut guéri instantanément de l'hydropisie dont il était atteint, en appliquant sur son corps une lettre du serviteur de Dieu.

Madame Grazi, attaquée du même mal, recut la même faveur, en faisant sur elle un signe de croix avec un crucifix que le P. Paul lui avait donné à cet effet.

Pierre-Paul Bartolaceini, de Valentano, souffrait d'un mal de gorge qui l'empêchait de prendre aucune nourriture; les mé lecins jugeaient son état désespéré. On fit sur le malade un signe de croix avec un objet qui avait été à l'usage du P. Paul : sur-le-shamp il s'endormit, et ne s'éveilla que pour quitter le lit et publier la sainteté de Paul.

CHAPITRE III

Sa dernière préparation à la mort.

Que la vie tout entière du bienheureux, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, ait été une préparation continuelle à la mort, c'est ce qu'aucun de nos lecteurs ne saurait mettre en doute. Mais sa ferveur augmenta encore, lorsque Jésus-Christ lui-même fit connaître à son serviteur que sa fin était imminente.

Le jour de St Jean et de St Paul de l'an 1775. le saint vieillard fut attaqué de violents maux d'estomac, accompagnés de vomissements et de fréquentes défaillances; et ces douleurs ne le quittèrent plus jusqu'a sa mort. Incapable de supporter aucun aliment, il avait coutume de dire, avec sa naïveté ordinaire : a Il me semble que j'ai des pierres sur l'estomac. » A la fin on essaya de lui donner un peu d'eau panés toutes les vingt-quatre heures : ce fut sa seule nourriture pendant un mois entier. Bieniôt les douleurs de la goutte, des rhumatismes, des fluxions d'veux et un terrible mal de dents viurent encore accroître ses souffrances, au point qu'il put dire, en toute vérité, à son compagnon : « Je croirais qu'on veut m'arracher l'ame de la poitrine; car il n'y a pas une seule partie de mon corps qui soit exempte de douleur. »

Cependant, véritable imitateur de Jésus crucifié, Paul endur it tout avec une patience qui étonnait et édifiait à la fois ceux qui venaient le visiter. Jamais on ne le vit troublé, abattu ni découragé; mais toujeurs caline et serein, toujours humblement résigné. « Je ne veux, répétait-il souvent, ni vivre ni mourir, mais seulement ce que veut le bon Dieu. » Un religieux paraissait s'apitoyer sur son sort; il lui dit avec douceur: « Mes souffrances vous font de la peine; pour moi elles me font plaisir. La terre appelle la terre! » Si l'approche de la mort lui inspirait quel-

ques craintes, le souvenir de la passion de Jésus-Christ les dissipait aussitôt. Cette salutaire pensée avait été le principe de son admirable vie : elle fut aussi le principe de sa sainte mort. Voir le bienheureux Paul, disaient les témoins de son angélique résignation, c'est voir une image fidèle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Semblable à un agneau plein de mansuétude, il attendait la mort sans laisser échapper une plainte ni un soupir. « Me voici, mon Dicu, disait il; je reçois volontiers la mort de la main de mon Père céleste, en expiation de mes péchés. Qu'il est beau de mourir de la main d'un Père! Je suis coupable de lèse-majesté : c'est pourquoi j'accepte avec plaisir l'arrêt de ma condamnation, pour satisfaire à la justice d'un Dieu offensé. »

Afin de prendre plus librement son essor vers le ciel, comme la colombe mystique dont parle le Prophète, le vénérable malade voulut se dépouiller de tout ce qui était à son usage; il pria seulement les supérieurs de lui faire la charité de l'ensevelir dans un misérable lambeau d'habit.

Par esprit de devotion, il faisait dire la messe dans une petite chapelle contigue à sa chambre; et pendant quelque temps il reçut tous les jours la sainte communion, sans prendre aucune nourriture jusqu'a ce moment et même longtemps après. C'était trop pour sa faiblesse extrême. Aussi, touché de compassion pour son état, le souverain Pontife Pie VI voulut bien lui accorder la permission de communier sans être à jeun tous les quatre jours. C'est ce qu'il fit jusqu'à sa mort.

Tout épuisé et tout moribond qu'il était, le P. Paul ne laissait pas de veiller avec une sollicitude toute paternelle au bien de ses enfants et au gouvernement de la congrégation. Les religieux de la retraite de Rome furent témoins de son zèle ardent à leur donner les avis les plus sages et les plus utiles pour leur progrès spirituel Le jour de l'Exaltation de la

Sainte Croix de l'année précédente, ne pouvant de ja plus quitter son lit, il les fit venir dans sa chambre, et leur développa, avec le zele d'un apôtre, ces paroles du texte sacré: « Nos autem gloriari oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi: Il faut que nous nous glorifions dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.» Il le fit avec tant de force et d'onction, que, au rapport d'un témoin oculaire, on cût dit qu'il voulait graver dans tous les cœurs ce qu'il sentait si bien lui-même.

Le jeudi saint de cette année, il se fit porter dans le chœur, où avec la communauté religieuse se trouvaient réunis divers personnages de distinction, entre autres, l'évêque de Capaccio. Le vénérable vieillard parla des mystères du jour; et son discours, entrecoupé de pleurs et de sanglots, fit fondre en larmes tous les assistants, religieux et séculiers, surtout lorsqu'il parla de l'amour que le très-doux Jésus nous avait témoigné en se faisant notre nourriture, au moment même où les hommes cherchaient à lui ôter la vie par une mort cruelle et ignominieuse.

Quant aux religieux qui se trouvaient dans les diverses communautés hors de Rome, le serviteur de Dieu leur faisait écrire des lettres pleines de zèle et de prudence selon leurs besoins. Nous citerons, comme bien digne de remarque, celle qu'il adressa au maître des novices. C'était un homme de grande vertu; mais à cause sans doute de la maladie du bienheureux, il ne lui donnait pas aussi fréquemment que de coutume des renseignements sur le noviciat.

leux mois avant sa mort, le P. Paul lui écrivit une lettre pleine de reproches paternels. dans laquelle il lui disait entre autres choses: « Mon devoir, aussi longtemps que je serai en vie, exige que je veille au bien de la congrégation, et que je tâche de recueillir toutes les observations nécessaires pour m'acquitter de mes obligations le mieux qu'il me sera possible. G'est pourquoi je vous prie, je vous supplie, je vous

ordonne et vous commande de me donner un rapport détaillé et véridique sur tout le noviciat, sur le nombre des novices, sur leur patrie, leurs qualités, leurs aptitudes diverses et les espérances qu'ils font concevoir, afin que i'en sois pleinement informé. »

Cette lettre fut écrite le 19 août. Le 30 du même mois, le mal ayant fait des progrès, le P. Paul recut le saint Viatique, en présence de toute la communauté, avec des sentiments de foi, d'amour et de tendresse, qui arrachèrent des larmes à tous ceux qui l'entouraient. « Ah! mon doux Jésus, s'écria-t-il à la vue du prêtre qui venait lui administrer ce sacrement; ah! mon doux Jésus, je proteste que je veux vivre et mourir dans la communion de la sainte Eglise : je déteste et j'abhorre toute erreur. » Il recommanda à ses enfants éplorés la charité fraternelle, l'esprit d'oraison et de solitude. Puis, se tournant vers son divin Sauveur, il I appelait avec amour : « Veni, Domine Jesu: Venez, Seigneur Jésus! . Tout baigné de larmes, il se frappait la poitrine et répétait : Domine, non sum dignus: Seigneur, je ne suis pas digne.» « Hélas! disait-il à ses religieux, je ne vous laisse que de mauvais exemples! Je vous en demande humblement pardon: et je vous recommande ma pauvre âme, afin que le bon Dieu la recoive dans le sein de son infinie misér corde. » C'est dans ces viss sentiments de piété qu'il recut le Pain des forts.

Après la sainte communion, il avertit les supérieurs de fonder les maisons de l'institut dans des lieux solitaires, sans avoir égard à aucune considération humaine. Il les pria de faire traduire en italien les règles rédigées en latin, afin que les frères laïques pussent en faire la lecture. Il continua à leur donner tous les avis qu'il croyait utiles; il leur promit de prier toujours pour les bienfaiteurs, surtout pour le souverain pontife Pie VI, auquel il légua, en signe d'affection filiale, une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs. L'auguste pontife l'accepta avec reconnaissance et dé-

votion; il la fit encadrer richement, et placer au milieu de l'autel de sa chapelle, sous la croix. C'était un symbole fidèle et comme une prophétie des malheurs qui devaient plus tard déchirer son ame et éprouver sa constance.

La veille de l'Exaltation, le serviteur de Dieu se confessa de nouveau, et dit unsuite à son confesseur:

« Maintenant, grace à Dieu, ma conscience est parfaitement tranquille!» Le jour de St Michel archange, il reçut encore le saint Viatique avec la même solennité. Après une fervente action de graces, il fit appeler les premiers pères de la retraite, et leur dit: « Je meurs content, parce que je laisse la congrégation entre vos mains. Je vous la recommande: ayez pour elle un grand amour, et observez-en fidèlement les règles. Que personne de vous ne dise: De minimis non curat prætor! Mais faites grand cas des petites choses: tenez compte du bon grain, et éloignez soigneusement la zizanie.»

Le 7 octobre, il demanda l'Extrême-Onction et se confessa. C'est alors qu'il pria son confesseur de lui faire à temps la recommandation de l'ame et de lui donner l'absolution à ses derniers moments. Le lendemain, qui était un dimanche, il appela un prêtre de la communauté, et se fit répéter les effets du sacrement de l'Extrême-Onction, pour s'y préparer avec piété. Vers deux heures de l'après-midi, on lui administra ce sacrement en présence de la communauté. Pendant la cérémonie, il se tint presque toujours les mains jointes, et se montra si pénétré des sentiments de la plus vive pénitence, que lors de l'onction des veux, on remarqua que l'orbite extérieure était remplie de larmes qu'il versait en abondance. Dès ce moment il demanda qu'on le laissat seul, défendant d'introduire personne dans sa chambre, à l'exception de ses religieux, tant il désirait de se trouver prêt à recevoir la visite du souverain Mattre.

CHAPITRE IV

Mort du bienheureux Paul de la Croix.

On ne saurait douter que Dieu n'ait révelé à son fidèle serviteur le moment de sa mort. Déià plusieurs années auparavant, dans une maladie que les medecins déclarèrent mortelle, il avait dit à son confesseur : « Les médecins croient que je vais mourir à présent, mais mon heure n'est pas encore arrivée. » La sainte Vierge elle-même lui en fit connaître l'époque précise. C'était au printemps de l'année 1775 : la bienheureuse Vierge Marie lui apparut avec l'enfant Jésus dans ses bras. « Mon fils, dit-elle au P. Paul, demandez-moi quelque grace. a Il lui répondit, les veux inclinés vers la terre : « Je ne veux que le salut de mon ame. - Soyez tranquille, reprit la divine Mère : la grace vous est accordée. » L'enfant Jésus parla à son tour et consola son pieux serviteur. Puis la bienheureuse Marie entretint le P. Paul de sa fin prochaine, et lui dit qu'elle arriverait un mercredi du mois d'octobre. Il n'est donc pas étonnant que le bienheureux en parlat avec tant d'assurance et de précision. Au mois de septembre de cette même année, le P. Jean Marie, son confesseur, l'ayant informé qu'il avait promis de donner une mission au peuple de Tolfa. Paul lui dit qu'il pouvait y aller, parce que sa mort n'était pas encore imminente, et qu'il le retrouverait en vie à son retour. Dans le même temps. Mgr Pallota, depuis cardinal, devant s'absenter de Rome, voulut d'abord aller rendre visite au serviteur de Dieu. et comme le prélat disait, en le quittant, qu'il espérait bien le revoir après son voyage : « Non, répondit Paul, vous ne me verrez plus sur la terre. » C'est ce qui arriva en effet.

La prédiction qu'il fit de sa mort à Mgr Struzzieri, religieux de sa congrégation, et alors évêque d'Amé-

lie, est encore plus merveilleuse. Informé de l'état du serviteur de Dieu, ce prélat écrivit au père secrétaire, le chargeant de prier de sa part le P. Paul de ne pas mourir avant son arrivée à Rome, parce qu'il devait s'y rendre dans peu de jours, et qu'il désirait vivement le voir encore une fois. Le père secrétaire s'acquitta de la commission, en ajoutant : « Dites-moi, mon père, que dois-je répondre à Monseigneur?» Le P. Paul, convaissant l'heure de sa mort, dit en souriant : « Ecrivez-lui que je l'attendrai. » Aussitôt qu'il eut reçu cette réponse, Mgr Struzzieri fixa le jour de son départ, afin d'arriver à Rome le 19 octobre. Mais Dieu disposa les choses de telle sorte que le voiturier qui devait conduire le prélat le détermina à partir un jour plus tôt. Grace à cet incident providentiel, la promesse du P. Paul put se réaliser exactement, comme nous allons le dire.

Le matin du 18 octobre, fête de St Luc, pour lequel le bienheureux avait une grande dévotion, il recut pour la dernière fois la divine Eucharistie. Avant la communion, il recommanda de nouveau au frère infirmier de ne faire entrer personne dans sa chambre. mais de le laisser seul pendant ces précieux moments qu'il avait encore à passer sur la terre. Malgré ce pieux désir, le frère infirmier ne put s'empêcher d'introduire l'évêque de Scala, et quelque temps après un moine de Saint-Grégoire, accompagné d'un chevalier de Ravenne. Leur présence fournit au serviteur de Dieu l'occasion de finir sa vie en prêchant Jésus crucifié, exercice qui avait fait l'occupation de sa longue carrière. Il leur donna à tous deux un crucifix en cuivre, en leur recommandant par signes d'être dévots envers la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il mit dans ces actes tant de piété et d'affection, que vivement édifiés, ils dirent en partant : « C'est un saint! c'est véritablement un saint! »

Mgr Struzzieri arriva après midi, et s'informa aussi-

tôt de la santé du bienheureux. On lui répondit qu'il n'y avait pas de danger prochain, que les médecins l'avaient trouvé un peu mieux, et que par conséquent il pouvait prendre quelque repos avant de l'aller voir. Le prélat parut accepter la proposition : mais il avait à peine fait quelques pas qu'il changea subitement d'avis, et s'écria : « Je veux y aller de suite. » En vovant le prélat, le P. Paul le salua respectueusement, lui dit qu'il se réjouissait de le voir en bonne santé, et ajouta d'autres paroles pleines d'affection paternelle. Après un court entretien, l'évêque se retira, avec l'intention de revenir bientôt jouir de sa sainte conversation. Mais son désir ne se réalisa pas. Vers deux heures de l'après-midi, le bienheureux Paul fut pris d'un froid subit, avant-coureur de la mort : il se fit tourner alors sur le côté gauche. la face vers le grand crucifix suspendu à la muraille: et il demanda le P. Jean-Marie, son confesseur, pour l'assister à ses derniers moments. L'infirmier ne pouvait se persuader que le danger fût si pressant. Cependant le P. Paul insistait toujours pour avoir son confesseur, lorsqu'un de ses consulteurs entra dans sa chambre. Il lui dit aussitôt : « Assistez-moi ; car je suis près de la mort. » Comme ce père voulait attribuer à un changement de température le froid que ressentait le vénérable malade, le P. Paul lui répliqua: « Non, non; je vais mourir, assistez-moi. » On appela le P. Jean-Marie, et l'on s'apercut que le malade s'affaiblissait réellement.

Depuis longtemps déjà, le P. Paul avait demandé à ses religieux de l'étendre par terre ou du moins sur la paille, de le revêtir de la robe de la congrégation, et de lui mettre la corde au col, lorsque sa dernière heure serait arrivée. Ils n'eurent pas le courage d'exécuter son pieux dessein; mais ils se contentèrent de le revêtir de l'habit de l'ordre et de lui passer la corde au col, le mieux qu'ils purent. Après les vêpres, on fit entrer dans sa chambre toute la communauté,

avec Mgr Struzzieri et plusieurs séculiers: mais ils venaient plus pour apprendre à mourir que pour aider le moribond.

Tout absorbé en Dieu, le P. Paul tournait ses regards défaillants tantôt sur Jésus crucifié, tantôt sur l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, Sa voix s'éteignit peu à peu; mais il conserva jusqu'à la fin toute sa présence d'esprit. Il était facile de remarquer la consolation qu'il éprouvait en entendant les pieuses pensées qu'on lui suggérait. Sa joie brillait sur son visage, lorsqu'on lui citait quelque passage de l'Ecriture sainte exprimant l'espérance; aussi le pieux prélat lui répétait souvent ces paroles du Psalmiste: Ego autem semper sperabo. et adjiciam super omnem laudem tuam. Les assistants priaient tous autour de la couche du saint religieux, lorsque tout à coup il se tourna vers eux. en leur faisant signe de laisser un passage libre. Le frère infirmier tout étonné, lui dit : « Mon père, avezvous besoin de quelque chose? » Mais il ne répondit rien : il se contenta d'agiter la main droite, faisant signe de se taire. On crut que le P. Paul jouissait alors de quelque céleste vision. En effet, après sa mort, il révéla à une personne pieuse qu'en ce moment il vovait Jésus, Marie, saint Paul, saint Luc, saint Pierre d'Alcantara, son frère, le P. Jean-Baptiste, plusieurs religieux défunts de la congrégation, et une foule d'ames sauvées par son ministère. Tous étaient venus pour le con-oler et l'accompagner dans son triomphe.

Le pieux évêque lui dit alors : « P. Paul, n'oubliez pas de prier pour la Congrégation, quand vous serez dans le Ciel. » Le mourant fit comprendre par gestes que c'était son plus grand désir. Puis il ferma pour le monde visible, ces yeux qui avaient toujours regardé la terre comme un lieu d'exil; et à ces paroles de l'Evangile de saint Jean, sublevatis oculis in cœlum, il rendit son dernier soupir à l'âge de quatre-vingt-un

ans, neuf mois et quinze jours, le 18 octobre 1775, vers quatre heures du soir.

Tous les assistants, religieux et séculiers, s'applaudirent d'avoir été témoins de la mort d'un saint. Si ses enfants étaient attristés de la porte de leur père, de leur guide, de leur fidèle ami, ils se réjouissaient en même temps de l'avoir pour protecteur dans le ciel. Le souverain pontife Pie VI, en apprenant cette nouvelle, dit à celui qui la lui annoncait : « Nous ne voulons pas que vous sovez tristes pour la mort du P. Paul, parce que c'est un grand saint; et nous avons la ferme confiance qu'il jouit maintenant de la vue de Dieu dans le paradis. Il est mort dans un beau jour, car il est dit de saint Luc: Crucis mortificationem in suo corpore portavit, il a porté la mortification de la croix dans son corps. Or le P. Paul l'a fidèlement imité. » De plus, le saint pontife ordonna de ne point déposer le corps du vénérable défunt dans la sépulture commune, mais de le placer dans un lieu particulier, après l'avoir renfermé dans un cercueil de bois et de plomb. Lui-même voulut en supporter tous les frais.

On revêtit le corps de l'habit religieux, avec une étole; on lui mit un crucifix à la main. Pendant toute la nuit, les religieux veillèrent tour à tour auprès des dépouilles mortelles de leur saint fondateur. Le matin suivant, on l'exposa, selon le rit de la sainte Eglise, au milieu de la basilique. Aussi longtemps qu'il fut ainsi exposé aux regards du public, son visage se maintint dans toute sa fraîcheur et sa, beauté, tel qu'il était lorsque le bienheureux se livrait à un profond recueillement.

CHAPITRE V

Concours aux funérailles du serviteur de Dieu; choses extraordinaires arrivées dans cette circonstance; sa sépulture.

Dès le soir même du jour où mourut le bienheureux, la nouvelle s'en répandit dans Rome avec la plus grande rapidité. Une foule considérable, dans laquelle on remarquait plusieurs personnes de distinction, accourut aussitôt pour voir le vénérable défunt. Mais à cause des soins à donner à la dépouille mortelle du serviteur de Dieu, quelques-uns seulement purent obtenir cette faveur. Le lendemain matin. avant même que les portes de l'église fussent ouvertes, une multitude immense, pleine d'une sainte impatience, stationnait sur la place. Elle ne fit que s'accroître dans la journée, malgré la pluie et la distance des quartiers populeux. La basilique de Saint-Jean et de Saint-Paul, qui est l'une des plus vastes après les églises patriarcales, fut complètement remplie, tant était vif le désir de contempler une dernière fois les traits du pieux serviteur de Dieu. Pendant sa longue carrière, ce saint missionnaire n'avait cessé de gagner des àmes à Jésus-Christ; maintenant, étendu sans vie sur quelques pauvres planches, il exercait un autre genre d'apostolat, peut-être plus efficace encore. Sous l'habit et les insignes de la pénitence, le crucifix entre les mains, il rappelait Jésus crucifié et enseignait à tous le chemin du ciel. Du reste, selon le témoignage des procès de béatification, son visage brillait d'une lumière céleste, indice de sa sainteté. Aussi tous les assistants s'écriaientils d'un commun accord : « C'est un saint! un saint vient de mourir!

Poussés par un pieux sentiment de vénération, les uns se prosternaient devant lui, lui baisaient les pieds et les mains en les arrosant de leurs larmes; d'autres coupaient des mèches de ses cheveux ou enlevaient des morceaux de ses vêtements. Le rosaire attaché à sa ceinture fut démonté en grande partie par la pieuse avidité des fidèles. Il y en eut même qui voulurent s'emparer du signe de la passion qu'il portait sur son habit et du crucifix qu'il tenait entre ses mains. Afin de prévenir les excès de la piété, on fit une sorte de barricade autour du corps, et des personnes placées dans l'enceinte furent chargées de distribuer aux fidèles des morceaux de son habit ou d'autres objets qui lui avaient appartenu.

Après la messe des funérailles célébrée par Son Eminence le cardinal Boschi, l'affluence ne fit que s'accroître, malgré le mauvais temps qui continuait. En conséquence, ou fut oblige de ménager deux ouvertures pour laisser entrer et sortir tour à tour les fidèles qui venaient baiser les pieds de l'homme de Dieu. Vers la fin du jour, on éprouva la plus grande difficulté à faire sortir de l'église la foule qui s'y trouvait rassemblée; et malgré tous les efforts il en resta encore une grande partie qui ne pouvait se décider à se retirer.

Cependant le corps fut transporte dans une pièce voisine de l'église, où l'on procéda à sa reconnaissance, en présence de Mgr le vice-gérant. Quand on le dépouilla de ses vêtements, on remarqua l'empreinte du nom de Jésus qu'il avait gravé sur sa poitrine. On le revêtit d'une nouvelle robe, on lui mit un crucifix de cuivre sur le cœur et un chapelet à la ceinture.

Plus de vingt-quatre heures s'étaient déjà écoulées depuis la mort du bienheureux, et non-seulement son corps se maintenait souple et flexible, au point de presser entre ses doigts des chapelets et d'autres objets de dévotion, mais il paraissait même avoir pris un aspect plus beau et plus vénérable. Tous s'écriaient: « C'est dommage qu'il faille le renfermer si tôt dans le cercueil! » Le vice-gérant lui-même dit à haute voix: « Ou'il est beau! qu'il est beau! »

Néanmoins on le mit dans un cercueil de bois préparé à l'avance, et on déposa à ses côtés un tube de verre qui renfermait un abrégé de sa vie. On y apposa les sceaux de S. E. le cardinal vicaire; puis on ferma la porte de la chambre, et l'on en remit la clef à Mgr le vice-gérant.

Le lendemain matin, une grande foule vint déposer près du cercueil du bienheureux les hommages que l'on avait rendus à son corps, exposé dans l'église. Tous se plaignaient de ce qu'on l'eût enseveli si vite. Pie VI lui-même témoigna beaucoup de regret de cet incident; mais les religieux, qui ignoraient l'intention du souverain pontife, n'avaient pas voulu s'écarter de leurs usages ordinaires. Enfin deux jours après, le 21 octobre au soir, Mgr le vice-gérant se rendit à la maison de Saint-Jean et de Saint-Paul, et, ayant constaté l'identité des cachets, il fit mettre le cercueil de bois dans un autre en plomb, qu'il munit également de son sceau. Tous deux furent renfermés dans un troisième cercueil en bois; puis on enterra le précieux dépôt à l'extrémité de la nef latérale, à gauche en entrant dans l'église. C'est là qu'a reposé le corps du bienheureux jusqu'à l'époque de sa béatification.

CHAPITRE VI

Le serviteur de Dieu apparaît glorieux à plusieurs personnes.

Après la mort du P. Paul, sa réputation de sainteté se propagea partout et ne resta point ensevelie dans son tombeau. « La mémoire du juste, dit l'Ecriture, ne périra jamais. » Cette sentence se vérifia à la lettre à l'égard du serviteur de Dieu.

L'empressement avec lequel on chercha à se procurer des images ou des objets qui avaient appartenu au saint religieux, les prières qu'on allait lui adresser auprès de son tombeau et ailleurs, les neuvaines qu'on faisait en son honneur pour obtenir des graces, tout était une preuve évidente que la mémoire de Paul était en grande vénération. Dieu lui-même, par des révélations et des miracles, en voulut manifester la gloire.

L'espace ne nous permet que d'en citer deux, qui, après avoir été examinés par la congrégation des Rites, ont été approuvés par le souverain pontife heureusement régnant, Pie (X. Ils ont valu au P. Paul le titre de bienheureux.

Le premier de ces miracles a reçu la sanction pontificale le 25 février de l'an 1851, le second le 2 août de l'an 1852.

François - Marie Georgi, fils d'un chirurgien de Fondi, du royaume de Naples, était dès sa plus tendre enfance d'une si faible complexion qu'on n'espérait pas pouvoir l'élever. A cette faiblesse de tempérament se joignirent de violents battements de cœur qui lui causaient des vomissements et de fréquentes convulsions. Cette maladie, que les médecins appelèrent anévrisme, le faisait vivre misérablement sans espérance de guérison. En 1816, lorsqu'il n'était agé que de neuf ans, il fut attaqué de la fièvre typhoïde, ce qui fit prendre à ses premières infirmités des caractères encore plus alarmants : les vomissements et les convulsions arrivaient plus fréquemment et duraient plus longtemps: à tous ces maux vinrent se joindre la dyssenterie. Les médecins l'ayant abandonné, les parents s'attendaient, d'un moment à l'autre, à le voir rendre le dernier soupir. Voyant que tous les remèdes humains étaient impuissants, on s'adressa à Dieu, en invoquant son serviteur et en se recommandant a son intercession. Le père de l'enfant eut la pieuse pensée d'ouvrir par force la bouche de son fils, pour lui faire avaler une cuillerée d'eau dans laquelle on avait mis un morceau de la tunique du serviteur de Dieu. Au même instant l'enfant ouvre les yeux, lève la tête et appelle sa mère. Celle-ci, qui etait à prier devant une image du P. Paul, accourt,

et, comme hors d'elle-même, demande à son fils ce qu'il désire. « Me lever et manger, » dit-il. Le père et la mère ne pouvaient en croire leurs yeux, et ils étaient persuadés que leur enfant était en délire. Néanmoins la mère ajouta : « Et quelle nourriture voudriez-vous? — De la morue, des radis et du pain de maïs. » On hésita pendant quelques instants, tant on appréhendait d'accéder aux désirs de cet enfant presque ressuscité. Enfin, plus pour le contenter que pour d'autres motifs, on lui accorda les aliments demandés, qu'il mangea avec un appétit extraordinaire, puis il s'endormit et il reposa tranquillement.

Les merveilles du P. Paul sur cet enfant ne s'arrétèrent pas là. Bien que le typhus eùt disparu, les autres infirmités restaient encore. La mère, encouragée et devenue plus confiante par le miracle qu'elle venait d'obtenir, adressa au P. Paul cette fervente prière: « P. Paul, puisque vous m'avez accordé la première grace, accordez-moi encore la seconde, en délivrant mon enfant du reste de ses maux. » C'était pendant la nuit qu'elle invoqua le serviteur de Dieu. Le matin, étant allée visiter son fils, elle le trouva, à sa grande surprise et à sa plus grande joie, entièrement guéri. Ce fait a été certifié par le père de l'enfant et par les médecins qui l'avaient vu dans sa maladie.

Au mois de juin de l'an 1844, Marie de Rollo, de Roccasecca, diocèse d'Aquin, âgée d'environ trente-deux ans, commença à sentir un certain poids accompagné de fortes piqures au sein gauche qui s'était un peu endurci et ensié. Par un sentiment de pudeur, elle laissa passer un certain espace de temps sans en dire mot à personne. Mais la douleur augmentant de jour en jour, elle résolut d'en parler à son confesseur, qui l'obligea à s'adresser à un médecin expérimenté ci très-honorable. La réponse du médecin fut « que le mal était un squirrhe, et qu'elle devait employer un médicament qu'il lui prescrivit, pour l'empêcher de

dégénérer en un cancer qui lui causerait une mort inévitable. » La malade, je ne sais par quel motif, dédaignant les prescriptions du médecin, laissait le mal s'accrottre. Enfin, vaincue par la douleur, elle consulta un autre médecin, qui lui dit que le cancer existait déià et qu'il fallait se soumettre à un traitement dispendieux et à une opération chirurgicale. La crainte des souffrances à endurer dans une douloureuse opération et surtout son grand amour pour la pureté l'empêchèrent encore de suivre ces avis. Mais comme on pouvait s'y attendre, la douleur augmentait si fort que la pauvre fille tombait souvent en défaillance. Elle consulte un troisième médecin, dans l'espoir qu'il lui dirait que son mal n'était pas ce que les deux autres avaient déclaré, et trouver ainsi quelque soulagement à ses angoisses. Mais celui-ci fut aussi du même avis, que l'opération chirurgicale était indispensable, et qu'il n'en garantissait pas le succès, attendu que le cancer, étant sur le point d'amener une hémorragie, lui aurait donné la mort. On peut imaginer la peine et l'embarras de la malade à cette triste et affligeante nouvelle. Elle alla trouver son confesseur, qui lui insinua de recourir à l'intercession du serviteur de Dieu, et de le faire avec une foi vive, en appliquant un morceau de sa tunique sur la partie malade. Docile à la voix de ce pieux directeur, elle obéit; le mal, loin de diminuer, augmentait de plus en plus. Un jour, qu'elle priait à l'église avec une ferveur extraordinaire le serviteur de Dieu, tout à coup elle sent descendre comme un torrent de feu sur sa poitrine. (C'est ainsi qu'elle le dépose dans le procès.) Persuadée que sa dernière heure est arrivée, elle s'assied, demande à Dieu pardon de ses péchés et se prépare pour l'éternité.... C'était sa guérison! Elle ne sent plus de douleur! Elle se hate de retourner chez elle; elle était radicalement guérie. Les médecins témoins de cette guérison l'attribuèrent à l'intervention céleste.

Nous ne pouvons mieux terminer la vie du grand serviteur de Dieu Paul de la Croix, qu'en donnant quelques maximes extraites de ses lettres et qui seront comme un legs fait à nos lecteurs par le bienheureux. Nous les faisons suivre d'un Triduum que les âmes pieuses aimeront à faire en l'honneur du P. Paul de la Croix, et dont elles retireront assurément de grands avantages spirituels.

QUELQUES MAXIMES DE PERFECTION CHRÉTIENNE

extraites des lettres écrites du B. Paul de la Croix aux personnes

qu'il dirigeait dans les voies spirituelles.

- I. Quiconque veut devenir un grand saint doit tâcher de mourir à tout ce qui n'est pas de Dieu. Or, mourir à tout ce qui n'est pas de Dieu, c'est faire toutes nos actions pour son amour, et les unir à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie.
- II. Le cœur des véritables serviteurs de Dieu doit être comme un autel sur lequel on offre tous les jours l'or d'une charité ardente, l'encens d'une humble et constante oraison, la myrrhe d'une continuelle mortification.
- III. Si notre salut dépendait seulement de nous, nous aurions motif de beaucoup craindre; mais étant entre les mains de Dieu qui est notre Père, nous pouvons nous reposer en lui avec confiance.
- IV. Lorsque nos péchés nous effraient et que nous commençons à craindre pour notre salut, pensons aux mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et notre esprit sera consolé.
- V. Heureuse l'ame qui se détache de ses jouissances, de sa volonté et de sa raison! Cette sublime doctrine, Dieu ne l'enseigne qu'à ceux qui mettent toute leur joie dans la croix de Jésus-Christ.
- VI. Celui qui ne peut, à cause de son état, faire de longues prières, ne doit point en éprouver d'inquiétude. Qu'il tàche de s'acquitter de ses devoirs avec une grande pureté d'intention et faisant tout pour le bon Dieu; cette manière d'agir lui tiendra lieu d'oraison.
- VII. La sainte communion est le moyen le plus efficace pour s'unir à Dieu. La plus belle et la plus

excellente préparation pour s'approcher du banquet divin, c'est d'avoir le cœur bien purissé. La langue a aussi besoin d'être pure, car c'est elle qui touche la première le très-saint Sacrement.

VIII. Le Dieu que nous servons est un Dieu jaloux. Une légère affection déréglée pour les créatures suffit pour tout gâter.

IX. Ayez un cœur plein de compassion pour les pauvres, assistez-les avec amour lorsque vous le pouvez, car ils portent gravée sur le front l'image de Jésus-Christ.

X. Celui qui considère avec le flambeau de la foi et dans l'amour du divin Rédempteur combien les ames sont précieuses, n'épargne ni travaux, ni fatigues, ni souffrances pour les aider dans leurs besoins spirituels.

XI. Les avis donnés avec douceur guérissent toutes sortes de plaies; ceux au contraire qui sont donnés avec aigreur, non-seulement ne guérissent pas, mais ils enveniment le mal.

XII. Dieu nous fait un grand honneur lorsqu'il veut que nous marchions par le chemin dans lequel marcha son divin Fils.

XIII. L'oraison qui ne tend pas à humilier l'âme, à l'enflammer d'amour et à l'exciter à la vertu, est une oraison d'illusion.

XIV. Les maladies les plus longues sont les graces les plus grandes que Dieu fait aux âmes qui lui sont chères.

XV. Qu'est-ce qu'un serviteur de Dieu qui n'est pas crucifié? La vie de Jésus-Christ a été une croix continuelle.

XVI. Le remède à nos tribulations, c'est la résignation à la volonté divine.

XVII. Un des moyens les plus efficaces pour éviter le péché, extirper les mauvaises habitudes et pratiquer la vertu, c'est la pensée assidue de la Passion de Jésus-Christ. XVIII. La voie courte pour acquérir cette paix qui a sa source dans l'amour de Dieu, c'est de prendre toutes les peines soit temporelles, soit spirituelles, soit maladies, soit revers de fortune, soit toute autre chose, comme venant de la main paternelle de Dieu, regardant tout cela comme un don et un trésor de sa munificence.

XIX. Celui qui sait mettre en pratique ces deux paroles, souffrir et se taire, devient bientôt saint et parfait.

XX. Celui qui croit souffrir beaucoup, fait voir qu'il aime peu le bon Dieu; car l'amour pur et véritable fait toujours paraître peu de chose ce qu'on souffre pour celui qu'on aime.

XXI. Il est nécessaire de nous persuader que nous ne sommes rien, que nous ne savons rien, que nous ne pouvons rien.

XXII. Estimez les autres et méprisez-vous vousmême.

XXIII. A celui qui aime la sainte pureté, les entretiens avec les personnes de différent sexe sont toujours à charge, quelque courts qu'ils puissent être.

XXIV. Pour conserver la chasteté, il faut employer l'oraison, la lecture des bons livres, fuir l'oisiveté et fréquenter les sacrements.

XXV. Un grain d'orgueil suffit pour nous faire tomber du plus haut degré de sainteté : c'est pourquoi pénétrez-vous de la pensée de votre néant.

TRIDUUM

La très-sainte Trinité glorifiée dans la personne du bienheureux Paul de la Croix.



PREMIER JOUR.

Considérons d'abord comment dans le Bienheureux fut glorifiée la personne du Père éternel, qui rendit son serviteur en tout admirable. Admirable dans sa naissance; elle fut accompagnée d'une lumière céleste: admirable dans sa vie; elle fut innocente et pénitente à la fois: dans son ministère apostolique; il fut accompagné de prodiges et de la conversion d'innombrables pécheurs: dans la fondation d'un ordre religieux qu'il conduisit en bon terme avec une sagesse et une force surhumaines: admirable enfin dans sa mort; elle fut précédée de la vision du paradis et suivie de prodiges.

O mon Dieu, vraiment admirable dans vos saints, qui choisites Paul pour un des nobles instruments de votre gloire sur la terre, faites qu'il soit un de nos puissants intercesseurs dans le ciel. Accordez-nous par ses mérites une foi si vive que, marchant à son imitation continuellement en votre divine présence, nous évitions le péché, que nous nous conformions à votre sainte volonté dans tous les évènements et que nous vous glorissions dans toutes nos actions.

Trois fois Pater, Ave, Gloria Patri.

Prière au bienheureux Paul de la Croix.

O bienheureux Paul, qui avez été sur la terre un miroir d'innocence et un modèle de pénitence! ô héros de sainteté, prédestiné de Dieu pour méditer jour et nuit la passion très-douloureuse de son Fils unique, et pour en propager la dévotion par vos discours, par vos exemples et par le moven de votre institut! o apôtre puissant en œuvres et en paroles. qui avez consumé votre vie à ramener, aux pieds de Jésus crucifié, les ames égarées de tant de pauvres pécheurs! ah! daignez du ciel abaisser un regard propice sur mon ame et prêter l'oreille à mes prières. Obtenez-moi un tel amour pour Jésus souffrant, qu'à force de les méditer, ses souffrances me deviennent propres; que je reconnaisse, dans la profondeur des plaies de mon Sauveur. la malice de mes péchés: que je puise à ces sources de salut la grace de les pleurer amèrement et une volonté efficace de vous imiter dans votre pénitence, si je ne vous ai pas sujvi dans votre innocence. Obtenez-moi aussi, o bienheureux Paul, la grace particulière que je vous demande instamment ici prosterné devant vous. (Il faut exprimer la grace qu'on désire.) Obtenez de plus à la sainte Eglise notre mère la victoire sur ses ennemis, aux pécheurs la conversion, aux hérétiques, et spécialement à l'Angleterre pour laquelle vous avez tant prié, le retour à la foi catholique. Enfin implorez pour moi de la bonté de Dieu, la grace d'une sainte mort, afin que j'aie le bonheur de le posséder avec vous pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il 1.

1 Sa Sainteté le pape Pie IX a daigné accorder et signer de sa main vénérée, le 24 avril 1853, les indulgences qui suivent:

Sur la demande qui nous en a été faite, Nous accordons l'indulgence d'un an à quiconque récitera avec les dispositions requises, la prière ci-dessus; en outre, une indulgence plénière au jour de la fête du bienheureux Paul (16 novembre) ou un jour de l'octave, que gagneront ceux qui l'auront récitée chaque jour depuis le mois précédent.

DEUXIÈME JOUR.

Considérons comment dans la personne de notre Bienheureux fut glorifiée la sagesse du divin Fils, qui le choisit pour méditer sa sainte passion, mystère de sagesse infinie, et pour en propager la dévotion. Il lui communiqua dès ses tendres années une connaissance si vive de ses cruelles souffrances, et l'ame de Paul en fut tellement pénétrée, que dès lors Jésus crucifié forma l'objet de ses pensées, de ses affections et de ses actions; il pouvait dire avec l'Apôtre: « Ma vie est Jésus-Christ. » Il crucifiait son corps par une mortification continuelle, il cherchait les déshonneurs et les opprobres pour se rendre ainsi de plus en plus semblable à son Dien crucifié; toujours avide de souffrir pour son amour, il ne se lassait jamais de le prêcher.

O divin Sauveur de nos ames qui fites de Paul un modèle de vous-mêmes sur la terre, ah! gravez encore dans nos cœurs votre très-sainte passion, et rendez-nous semblables à vous; car c'est là le caractère des élus. Accordez nous, par les mérites de votre serviteur, de vous avoir toujours devant les yeux comme un modèle qui nous a été donné par votre divin Père, à imiter, afin que nous dépouillant du vieil homme par la mortification de nos passions déréglées et de nos penchants vicieux, nous nous revêtions de vos vertus, et surtout de la patience et de la force nécessaires pour vous suivre dans les voies de la croix. Veuillez, aimable Sauveur, ne pas nous refuser la grace que nous vous demandons en son nom.

Trois fois Pater, Ave, Gloria Patri.

Prière au bienheureux Paul, page 135.



TROISIÈME JOUR.

Considérons comment dans la personne du Bienheureux fut glorifiée la grace du Saint-Esprit, qui le prévint avec la douceur de ses bénédictions, et l'embrasa de la flamme de la sainte charité. Le cœur de Paul aima toujours Dieu et le prochain pour Dieu, et cet amour s'accrut de manière à former un céleste incendie, qui se manifestait même à l'extérieur. On le voyait tantôt rayonnant de lumière, comme un séraphin, tantôt ravi en extases très-profondes s'élever en l'air. De là ce zèle de la gloire de Dieu qui le devorait; au seul nom d'offense de Dieu, il pâlissait, et il était un ouvrier infatigable pour allumer dans les ames le feu du divin amour et pour anéantir le péché.

O divin Esprit qui rendites Paul un séraphin sur la terre, ranimez en nous cette charité avec laquelle vous nous sanctifiates dans notre baptême; mais qui n'est fnalheureusement que trop refroidie, et peut-être même éteinte. Pauvres infortunés! qui, pour l'amour des créatures, avons perdu votre grace et avec elle la vraie paix et la vraie félicité!... Ah! éclairez notre esprit, purifiez notre cœur avec une étincelle de ce feu divin qui embrasa votre serviteur, et faites qu'il aime toujours Dieu, qui seul peut nous rendre heureux.

Trois fois Pater, Ave, Gloria Patri.

Prière au bienheureux Paul, page 135.

TABLE DES MATIÈRES



FROFAUD.	٠.
CHAPITRE PREMIER. Patrie, naissance et premières années du serviteur de Dieu.	
Beivicent de Dien.	1
CHAP. II. Paul augmente sa ferveur et procure le salut des	•
âmes.	
CHAP. III. Dieu lui inspire le dessein du nouvel institut, e	
Paul en revêt l'habit.	
CHAP. IV. Paul obtient de son évêque la permission d'écrire	
les règles de son institut.	
CHAP. v. Paul va à Rome, et ensuite fixe sa demeure sur le	•
Mont-Argentaro. 19	i
CHAP. VI. Ils sont appelés dans le diocèse de Gaëte.	1
CHAP. VII. Les deux frères vont à Rome, et ils sont ordonnée	ı
prêtres. 24	
CHAP. VIII Leur retour à Castellazzo, puis au Mont-Argen-	
taro.	j
CHAP. IX. Travaux apostoliques du bienheureux Paul, et fon-	-
dation de la première maison.	
CHAP. x. Paul donne de beaux exemples de charité pendan	t
le siège d'Orbetello et de la forteresse de Mont-Philippe, et i	
conduit à bon terme la construction de la première maison.	
CHAP. Rt. Approbation de l'Institut par Benoît XIV.	3
CHAP. XII. Conversions extraordinaires opérées par le P. Pau	l
dans ses missions.	7
Gran Terr Normalian foundations 2	۵

de Dieu. 43
CHAP. XV. Paul fait la dernière visite de ses retraites. Clément
XIV accorde à l'Institut les privilèges des autres congrégations.
Dernière mission de Paul. 45
CHAP. XVI. Paul vit par obéissance, fonde le monastère des
Passionistes à Corneto, et prend possession de la maison de Saint-
Jean et de Saint Paul de Rome. 49
DEUXIÈME PARTIE.
CHAPITRE PREMIER. Foi du bienheureux. 55
CHAP. II. De sa dévotion envers la Passion de Jésus-Christ, le
très-saint Sacrement de l'autel et le saint sacrifice de la Messe. 59
CHAP. III. De sa dévotion envers la sainte Vierge. 64
CHAP. 1V. De l'espérance du serviteur de Dieu. 67
CHAP. v. Son amour pour Dieu. 69
CHAP. VI. Son amour pour le prochain. 73
CHAP. VII. De sa tempérance et de l'austérité de sa vie. 79
CHAP. VIII. Pauvreté du serviteur de Dieu. 81
CHAP. IX. Chasteté et obéissance du serviteur de Dieu. 84
CHAP. x. Profonde humilité du serviteur de Dieu. 89
CHAP. XI. Son amour pour la prière et la méditation. 95
TROISIÈME PARTIE.
CHAPITRE PREMIFE. Des lumières extraordinaires que le bien- heureux Paul reçut de Dieu pour connaître les choses surnaturelles et cachées.
CHAP. 11. Prodigos opérés par le serviteur de Dieu.
CHAP. III. Sa dernière préparation à la mort.
CHAP. IV. Mort du bienheureux Paul de la Croix. 120
CHAP. V. Concours aux funérailles du serviteur de Dieu;
choses extraordinaires arrivées dans cette circonstance; sa sépul-
ture. 125

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. VI. Le serviteur de Dieu apparaît glorieux	à plusieurs
personnes.	127
Quelques maximes de perfection chrétienne, extraites	des lettres
écrites du bienheureux Paul de la Croix aux personnes	qu'il diri-
geait dans les voies spirituelles.	132
Triduum. — Premier jour.	135
— Deuxième jour.	137
— Troisième iour	138

[→] Lille. Typ. L. Lefort. 1856. →

4 OC 62

OEUVRES COMPLÈTES

DU C. GIRAUD, ARCHEVEQUE DE CAMBRAI

Précédées de su Vie par M. l'abbé CAPELLE, Missionnaire apostolique.

4 · édition. Portrait et fac-simile.

4 BEAUX VOLUMES P. IN-12: 14 FRANCS.

Le même ouvrage en 8 beaux volumes in-8º: 24 fr.

Cette édition, antérieure, en tout conforme à celle en 4 volumes in-12, qui vient d'être mise en vente, est d'une belle exécution, en plus gros caractères.

A toutes les époques, la divine Providence a suscité, selon l'imminence et les besoins des temps, des hommes couronnés des dons du génie, habiles à parler la langue de leur siècle, à s'adapter aux mouvements des intelligences, et à dominer les esprits par le triple ascendant de la science, du talent et de la vertu.

Tel fut le cardinal Pierre Giraud. Sa mémoire et la réputation de ses écrits, comme il arrive à tous les hommes d'un mérite véritablement supérieur, grandissent à mesure que s'éloignent les jours de son passage

sur la terre.

Mettre en vente une nouvelle édition des Œuvres complètes de cet illustre Prélat dans des conditions qui en rendent l'acquisition plus facile, c'est donc répondre à l'attente de tous les amis de la religion et de la belle littérature; c'est aussi venir en aide à cette action puissante qui pousse si visiblement nos générations vers un avenir réparateur.

Toutes les questions dont les faits de chaque jour démontrent l'actualité et l'à-propos ont été pressenties par le cardinal Giraud, mises en relief par sa plume si éloquente, et développées avec une lucidité de style et une fermeté de raison qui parlent en même temps à l'esprit et au cœur.

Avant arrêté un œil scrutateur sur les principaux obstacles qui, dans la société du 19 siècle, s'opposent au triomphe de la vérité, et sur les moyens que suscite la divine Providence pour rétablir son règne dans les âmes, il a compris et mis en lumière les conséquences que la raison de l'homme et la foi du chrétien doivent tirer de la marche des esprits, de l'activité des découvertes modernes et de la course précipitée qui entralnerait le siècle vers les ablmes, si un céleste flambeau n'éclairait la voie, si une main divine ne réglait le mouvement.

Sous sa plume, tout prend vie, tout se rehausse; les questions en apparence les plus vulgaires se revêtent d'une riche parure et se présen-

tent au lecteur ravi sous des aspects nouveaux et inattendus. Ainsi sont traités les sujets d'où ressortent les conséquences les plus pratiques : les salles d'asile, les bibliothèques paroissiales, les écoles, les confréries, les associations de charité, les églises, les presbytères, le ca-téchisme, la première communion, les cloches, les cimetières, les mauvais livres, la fréquentation des cabarets; puis se déroulent les magnifiques instructions sur le mariage chrétien, sur la loi du repos, sur la loi du travail, l'éducation domestique, la prière en commun dans les familles, et sur tant d'autres matières qui excitent à juste titre les plus vives préoccupations de notre époque.

- Lille, Typ. L. Lefert, 1856.





